ZLATAN IBRAHIMOVIĆ

ADRÉNALINE

TOUT CE QUE JE N'AI JAMAIS RACONTÉ

Flammarion

Zlatan Ibrahimović
Avec Luigi Garlando

ADRÉNALINE

(Tout ce que je n'ai jamais raconté)

Traduit de l'italien par Philippe Giraudon

Flammarion

Zlatan Ibrahimović
Avec Luigi Garlando

Adrénaline
(Tout ce que je n’ai jamais raconté)

Traduit de l’italien par Philippe Giraudon

Flammarion

Titre original : *Adrenalina – My untold stories*.

© 2021 Zlatan Ibrahimović.
© 2021 RCS MediaGroup S.p.A., Milan.
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2022.

ISBN Numérique : 9782080270566
ISBN Web : 9782080270559
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782080270528

Ouvrage composé et converti par Pixellence (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« Lorsque je suis sur le terrain, sentir qu'on m'aime me gonfle à bloc. Mais la haine aussi m'apporte beaucoup. Quand on me fait chier, je passe à un niveau supérieur : je suis plus attentif, plus concentré, plus désireux de prouver quelque chose. Ceux qui me haïssent me rendent meilleur. C'est pour ça qu'un match de derby me donne une énergie incroyable, me remplit d'une adrénaline particulière qui me pousse à me dépasser. Mais aujourd'hui, j'ai nettement plus de sang-froid qu'autrefois, quand j'étais jeune.
C'est aussi que mes fils m'ont donné un calme et un rythme que je n'avais pas auparavant. Jusqu'à la naissance du premier, je rapportais à la maison le football et toute ma rage. Ensuite, ça a changé.
Une fois rentré chez moi, je regardais les enfants et j'oubliais tout. Ces deux-là, pour sûr qu'ils m'ont retourné. Ils sont entrés dans ma vie, et d'un coup le football a cessé d'être l'essentiel pour moi. La seule chose qui comptait, c'était qu'ils aillent bien. »
Zlatan Ibrahimović n'a plus besoin de nous prouver sa force ni de nous rappeler les grands succès sportifs qui ont fait de lui un champion unique au monde. Il a donc décidé de se mettre à nu, en toute franchise et honnêteté, pour nous raconter comment un dieu du ballon change et affronte les années sans hypocrisie, avec la maturité et les doutes qu'il doit apprendre à accepter.
En équilibre permanent entre adrénaline et *balance*, son récit foisonne de confidences et d'anecdotes, où la peur trouve sa place parmi les tourments du champion, de même que la douceur et la fragilité. À ces sentiments se marient la force, la détermination et le courage qui ont mené le gamin de Rosengård au sommet. C'est de là qu'il nous parle maintenant d'entraîneurs et de pénaltys, de vestiaires, d'adversaires et de ballons, mais aussi de bonheur, d'amitié et d'amour.

Zlatan Ibrahimović est né le 3 octobre 1981 à Malmö, où il commence à jouer au football à treize ans au sein du Malmö FF, avant de se lancer dans une carrière internationale qui fait de lui un protagoniste des équipes les plus prestigieuses du monde : Ajax, Juventus, Inter, FC Barcelone, AC Milan, Paris Saint-Germain, Manchester United, LA Galaxy, puis de nouveau l'AC Milan.

Il a à son actif plus de trente trophées nationaux et internationaux, dont le Fifa Puskás Award 2013 pour le plus beau but de l'année, ainsi que le titre de meilleur joueur de l'année et de meilleur buteur de France pendant trois saisons. Il est le meilleur buteur de l'histoire de l'équipe de Suède. C'est aussi l'unique joueur étranger à avoir remporté en Italie le titre de meilleur buteur dans deux équipes différentes (l'Inter et l'AC Milan). Il a été élu à plusieurs reprises meilleur joueur étranger de l'année et meilleur joueur de la Serie A.

Luigi Garlando, journaliste vedette de *La Gazzetta dello Sport*, est depuis des années l'auteur de livres à succès. Il a reçu de nombreux prix, parmi lesquels le Premio Strega Ragazze e Ragazzi, le Bancarella Sport, le Premio Coni et le Premio Giovanni Arpino.

Adrénaline

(Tout ce que je n’ai jamais raconté)

J’aime les retournés.
J’aime frapper le ballon en hauteur avec les pieds,
qui sont la partie la plus basse du corps.
Avant de retomber sur terre,
pendant un instant je regarde le monde
la tête en bas, et c’est alors que les autres
– mes coéquipiers, l’arbitre, les spectateurs –
m’apparaissent tous sens dessus dessous.
C’est une vision exclusive et privilégiée. Rien qu’à moi.
Je dédie ce livre à ceux qui aiment retourner
les règles, les visions et les prévisions.
Car ce n’est qu’en suivant notre instinct,
avec ténacité et détermination, avec sérieux et concentration,
que notre propre vision du monde peut être unique.
Privilégiée et exclusive.

AVANT LE MATCH

(Adrénaline et Balance)

Milan, lundi 4 octobre 2021

OK, je me rends.

J’ai quarante ans.

Je suis un dieu, mais un dieu qui vieillit.

Je l’admets enfin, de même que j’ai admis que mon corps n’était plus celui d’autrefois. Pendant des années, j’ai négligé les signaux qu’il m’envoyait, puis j’ai décidé de les écouter. Je ne peux plus me permettre les sprints à répétition que je faisais dans ma jeunesse. Si je me fatigue ou si je prends des coups, je mets plus longtemps à récupérer. J’ai adapté mon jeu à mon nouveau corps. Je ne passe plus le match au cœur de la surface de réparation, là où volent les projectiles. Souvent je reste à l’écart et je construis le jeu, aujourd’hui je travaille plus pour les buts des autres que pour les miens. Ce n’est plus le moment de me mettre en vedette. Mes victoires, je les ai eues. À présent, ce qui me plaît, c’est d’être une inspiration pour les autres, de faire grandir mes jeunes coéquipiers.

J’ai quarante ans et deux fils, qui ne sont plus des enfants mais des adolescents. À cet âge, en général, on trace un trait sur la feuille et on fait les premiers comptes, les premiers bilans.

C’est le sens de ce livre.

Pendant des jours, j’ai essayé de faire comme si de rien n’était, de ne pas songer à mon anniversaire qui approchait. J’ai chassé de mes pensées le chiffre 40, mais hier soir je me suis retrouvé face à lui. Rouge et énorme, il occupait toute la façade d’un hôtel, où on l’avait dessiné en éclairant certaines chambres et en en laissant d’autres dans l’obscurité.

Dans cet hôtel de Milan, ma femme Helena a organisé une fête surprise qui m'a beaucoup ému. J'y ai retrouvé les êtres qui me sont le plus chers, un tas d'amis venus du monde entier, des gens qui avaient compté dans ma vie. Il y avait des légendes du football, des entraîneurs et même des joueurs que je n'avais pas ménagés sur le terrain. Je ne m'attendais pas à les voir tous réunis sur cette terrasse.

Rino Gattuso m'a donné une explication : « Tu t'es toujours montré authentique, même quand tu tapais sur eux. C'est pour ça qu'ils sont venus. »

Helena a été au top. Elle a tout organisé en cachette, elle m'a fait un beau cadeau. D'habitude, c'est moi qui fais des cadeaux aux autres.

J'ai déjà raconté bien souvent comment je suis parti de Rosengård pour devenir un champion de foot. J'ai grandi avec au pied un ballon Select tout pelé, en dribblant tous ceux qui se plaçaient sur mon chemin, dans ce Jardin des Roses qui était en réalité un repaire d'immigrés de toutes provenances. Il suffisait d'une étincelle pour déclencher la bagarre. Mais ce lopin de terre battue a été le laboratoire de mon football, l'école où j'ai appris les trucs qui m'ont permis de devenir Ibra.

Mes parents se sont séparés rapidement. J'étais ballotté entre une mère qui se tuait au travail pour remplir les assiettes et un père dont le frigidaire était souvent vide. Ce qui me manquait, je le prenais. Je volais des vélos et des vêtements, parce que j'en avais marre qu'on se moque de moi à l'école. Je portais tout le temps les chaussettes de foot et les survêtements du club de Malmö que je piquais en douce dans le vestiaire.

Puis le ballon m'a arraché au ghetto et m'a guidé vers une autre vie. Je suis arrivé à Amsterdam, où je me suis acheté ma première Porsche et où j'ai rencontré Mino Raiola, mon agent. Lui et ma femme Helena comptent et compteront toujours parmi les personnes les plus importantes de ma vie.

Mino est beaucoup plus qu'un manager, c'est un ami, un frère, un père… Il a tracé le chemin de ma carrière, de mes triomphes, m'a tiré d'affaire dans les moments les plus difficiles et a réglé pour moi d'innombrables problèmes. Plus je souffrais d'une blessure, plus je le sentais proche de moi.

De Hollande, Mino m'a mené en Italie, puis en Espagne, en France, en Angleterre, en Amérique et de nouveau en Italie.

Helena a toujours été plus mûre, plus responsable que moi. Elle m'a aidé à réfléchir, elle m'a enseigné le bon sens et aussi le bon goût, car elle sait reconnaître et créer les belles choses. Elle est particulièrement douée pour

l’élégance. C’était son métier, et ça le redeviendra quand j’arrêterai de jouer. Au fil des ans, elle a beaucoup adouci les aspérités de mon caractère, et surtout elle m’a offert ce que j’ai de plus précieux au monde : mes deux fils.

Mais si tout le monde connaît Ibra le footballeur, l’homme Ibra reste un inconnu.

Je tente de le raconter maintenant, à mi-chemin entre ma carrière de joueur qui se termine et un avenir qui s’approche mais reste indéfini pour le moment. La structure de ce livre reflète ma condition actuelle, en suspens entre deux mondes.

Chaque chapitre part d’anecdotes de ma vie sur le terrain et s’achève par des réflexions sur l’existence quotidienne : du tir réussi au bonheur, de l’arbitre à la justice, de la passe décisive à l’amitié, de la blessure à la mort…

Comme l’a dit Gattuso, je ne me cache pas, je ne joue pas la comédie. Par exemple, j’avoue que l’idée d’arrêter m’angoisse. Plus le moment d’abandonner le foot se rapproche, plus grandit ma peur de l’avenir : où vais-je trouver l’adrénaline que me donne aujourd’hui un duel avec Chiellini ?

Adrénaline, le titre de ce livre, est le mot-clé de toute ma vie.

Dans tout ce que je fais, j’ai besoin de relever un défi et de m’y consacrer avec un maximum de passion. Presser le cœur jusqu’à la dernière goutte. Ç’a toujours été comme ça avec moi, et ça le sera toujours. Il faut que je sente l’adrénaline monter dans mes veines.

Maintenant que j’ai quarante ans et deux grands fils, mes poussées d’adrénaline sont différentes, car aujourd’hui j’ai d’autres exigences. Alors qu’autrefois j’agressais les arbitres, à présent je les aide. Hier, j’aimais tout casser, être le héros d’un seul camp, aujourd’hui je vais à Sanremo et je suis ému de sentir l’affection et l’estime des Italiens. Cela dit, il est vrai aussi que si je sens trop de gens autour de moi, je respire mal. Dans ces cas-là, je sors du garage un de mes bijoux, je pars sur l’autoroute, j’appuie sur l’accélérateur et je fais le vide, ou alors je m’échappe dans une forêt pour trouver la liberté. À la fois je recherche la compagnie et je l’évite.

Ce n’est pas la seule contradiction que je reconnais en moi. J’en ai toujours eu, elles font partie de mon caractère. La nouveauté, c’est qu’à quarante ans j’essaie de les tenir sous contrôle. De la même façon que j’ai appris à maîtriser mes réactions. Un défenseur aura du mal aujourd’hui à

me provoquer comme ça pouvait m'arriver au début de ma carrière. C'est l'œuvre du temps, d'Helena et de Mino, je crois. Je cherche l'équilibre dans tout ce que je fais. Même dans l'éducation de mes fils : je tempère la discipline avec la tendresse.

Le mot « équilibre » me vient plus facilement en anglais : *balance*. J'y pense souvent. Moi qui n'étais jadis qu'adrénaline, aujourd'hui je suis adrénaline et *balance*.

Ce livre n'est pas l'évangile d'un dieu mais le journal d'un homme de quarante ans, qui fait le bilan de son passé et regarde droit dans les yeux l'avenir, comme si c'était l'adversaire, après tant d'autres, qu'il devait affronter.

1
Le retourné
(ou Du changement)

Bervely Hills, automne 2019

C’est le soir, nous venons de rentrer à la maison après un dîner au restaurant.

Mon portable sonne.

Helena essaie de deviner : « Mino. »

Gagné : Mino Raiola, mon agent. Mais ce n’était pas difficile. Ça fait des jours qu’il me harcèle.

Après mon expérience au Los Angeles Galaxy, avec notre élimination en playoffs, j’ai décidé de raccrocher mes chaussures de foot, et lui fait le forcing pour me faire changer d’avis.

Il remet ça : « Zlatan, quand on a ton passé et ton niveau sportif, on n’arrête pas sa carrière en Amérique. Les gens diront que tu es un lâche, que tu t’es ramolli, que tu fais dans la facilité. Où est passé le lion du football, le roi de la jungle ?

— Je suis arrivé, Mino. J’ai terminé. Fais-toi une raison. »

Mais il insiste : « Non. Il faut que tu retournes en Europe et que tu prouves que tu peux encore jouer avec les meilleurs, malgré ta blessure à Manchester. Au moins pendant six mois, de janvier à juin. Relève le défi, ensuite tu feras ce que tu voudras. Tu es Ibra. Tu dois sortir de scène à la Ibra. Je te trouve un contrat quand je veux.

— Écoute, Mino, pour me convaincre, il n’y a qu’un moyen : l’adrénaline. Je n’ai pas besoin d’un contrat quelconque, ce qu’il me faut,

c’est un challenge qui me fasse bouillonner le sang. Est-ce que tu en as un à me proposer ? »

À trente-huit ans, je peux encore me crever dans un entraînement, me sentir à bout et m’obstiner, mais le matin, en me levant, j’ai besoin de pouvoir répondre à la question : pourquoi tu le fais, Zlatan ? Et il n’y a qu’une bonne réponse : parce que toute cette souffrance me reviendra sous forme d’adrénaline, et qu’ainsi je me sentirai bien.

Quelques jours plus tard, je regarde le soir à la maison un documentaire HBO sur Diego Maradona. À un moment, on passe les images d’un ancien match de la SSC Naples. On voit le public du stade San Paolo, qui est plein à craquer, puis le caméraman fait un gros plan sur le virage le plus déchaîné, où les supporters sont serrés comme des sardines et chantent, hurlent, jouent du tambour. On perçoit une électricité incroyable.

Je me redresse sur le divan, j’observe la scène avec attention et je sens que l’adrénaline commence à monter, là, dans les veines du cou.

Je téléphone aussitôt à Mino : « Appelle la SSC Naples. C’est là que je vais.

— La SSC Naples ?

— Oui, c’est là que je vais jouer.

— Tu es sûr ? me demande-t-il non sans perplexité.

— Tu veux que je continue à jouer ? Mon adrénaline, ce sont les supporters de Naples. Je vais là-bas, je remplis leur stade de quatre-vingt mille spectateurs et je leur donne la victoire dans le championnat d’Italie, comme au temps de Diego. Avec le Scudetto, je les rendrai tous fous. La voilà, mon adrénaline. »

Nous parlons avec les dirigeants du club, nous négocions et nous trouvons un accord. C’est réglé, je fais partie de la SSC Naples.

L’entraîneur est Carlo Ancelotti, je le connais bien, nous étions ensemble à Paris. Il est très heureux de me retrouver, nous nous téléphonons tous les jours. Il m’explique comment il a l’intention de me faire jouer.

Je n’ai pas parlé avec le président, Aurelio De Laurentiis, mais je le connaissais déjà. Notre rencontre remonte à quelques années, alors que j’étais en vacances à Los Angeles avec ma famille.

De Laurentiis avait appris que nous logions dans le même hôtel que lui. Il nous avait laissé un message à la réception : « Ce soir, vous êtes mes invités au restaurant. » Il avait joint un papier avec l’adresse.

Ça ressemblait plus à un ordre qu’à une invitation.

Helena a dit tout de suite : « Allons-y. »

Nous avons passé une soirée très agréable.

Je déniche une maison à Pausilippe qui pourrait faire mon affaire, mais vu que je devrai rester seul pendant six mois et que tout le monde me dit que la ville est plutôt chaotique, j'envisage aussi de vivre en bateau.

Le jour où je dois signer avec Naples, le 11 décembre 2019, le président De Laurentiis limoge Ancelotti. Au beau milieu du championnat…

D'un coup, je me sens mal. C'est un mauvais signal. Ce président, je ne peux pas lui faire confiance. Un type comme lui ne peut donner la stabilité dont nous avons besoin, l'équipe et moi. Et puis, je sais que Rino Gattuso, même si c'est un ami, a besoin d'un autre profil d'avant-centre pour son 4-3-3. Du reste, il ne se manifeste pas.

Tout tombe à l'eau.

Quelques jours plus tard, j'appelle Mino et je lui demande : « À qui je serai le plus utile ? Quelle équipe est le plus dans la merde ? »

Je ne cherche pas un contrat, je cherche un challenge.

« L'AC Milan a perdu 5-0 contre Bergame. »

Habituellement, par principe, je ne retourne jamais dans une équipe où j'ai déjà joué, au risque de faire moins bien que la fois précédente.

Mais cette fois, c'est différent : l'AC Milan a perdu 5-0…

J'ordonne à Mino : « Appelle l'AC Milan. Nous allons là-bas. »

Mon challenge consistera à remettre l'AC Milan au top 1 des clubs les plus prestigieux du monde. Si j'y réussis, ce sera mieux que tout ce que j'ai fait dans les autres équipes.

Ça, c'est mon adrénaline.

Au début, nous avons parlé avec Paolo Maldini, le directeur technique, et pour dire la vérité, ça ne marchait pas bien du tout.

OK, c'est moi qui ai choisi de venir à l'AC Milan et qui me suis proposé, mais pour m'avoir, il faut m'encourager, me donner confiance et enthousiasme, me convaincre et non me répéter sans cesse que j'ai trente-huit ans.

Le compte de mes anniversaires, je peux le faire tout seul.

Comme le président de la SSC Naples, Paolo ne m'apportait aucune sécurité. Puis Boban s'est mêlé aux négociations, et nous avons commencé

à nous comprendre. Zvone était nettement plus convaincu : « Zlatan, demande-moi tout ce que tu veux, je te le donnerai. »

Voilà, c'est comme ça qu'on parle à Ibra.

Et c'est comme ça qu'Ibra retourne à Milan.

Je ne connaissais pas bien Stefano Pioli, mais ce n'était pas un problème. Pour moi, la relation avec les entraîneurs n'a jamais été trop importante. Avec eux, j'ai toujours eu des rapports très professionnels. Je n'ai eu des problèmes qu'avec Guardiola, mais ils venaient de lui, non de moi, et à vrai dire je n'ai toujours pas compris de quoi il était vraiment question. Ça le regarde.

J'ai étudié mes nouveaux coéquipiers, et je me suis dit : ils ne savent pas ce que ça signifie, de jouer à l'AC Milan.

De mon temps, ceux qui faisaient le club, c'étaient des types comme Gattuso, Pirlo, Ambrosini, Nesta, Cafu, Thiago Silva… La vieille garde. Quand on était mauvais à l'entraînement, on en prenait pour son grade. Ils parlaient peu, mais ils savaient te faire comprendre que tu avais mal fait.

Maintenant, je voyais au contraire qu'ils y allaient tous mollo, à l'entraînement. Je ne suis pas resté à les regarder. Si j'étais venu dans ce club, c'était pour changer les choses, pour faire la révolution.

Je ne nommerai personne, mais j'ai demandé à un des joueurs : « Excuse-moi, mais pourquoi tu ne cours pas ? »

Il a répondu : « Tu te trompes, je cours. »

J'ai insisté : « Non, tu ne cours pas. Tu attends peut-être que quelqu'un coure pour toi ? Moi, tu sais quand je courrai pour toi ? Quand tu me donneras une victoire. Mais toi, tu n'as jamais rien gagné dans ta vie. Alors, mets-toi enfin à jouer et à courir. »

Et il s'est mis à courir.

Nos camarades m'écoutaient avec respect, et aussi avec une certaine peur. J'observais attentivement leurs réactions. Si quelqu'un s'effondre sous les critiques, il ne fera rien de bon. S'il se relève et change de tactique, il peut réussir. C'étaient de joueurs de cette sorte que j'avais besoin.

Il fallait que nous apprenions à souffrir, à nous battre à chaque instant du match, pour chaque centimètre de terrain, que nous devenions un groupe fort et uni, car c'était le seul moyen pour nous de gagner.

Nous n'étions plus l'AC Milan d'il y avait dix ans. Notre qualité ne suffirait pas à nous tirer d'affaire, car les autres étaient beaucoup plus forts que nous. Nous ne nous pouvions pas nous contenter de faire des passes en

attendant le moment propice pour jouer perso, nous devions gagner le match en nous battant quatre-vingt-dix minutes d'affilée.

Mais ce genre d'attitude, tu l'apprends à l'entraînement, en donnant chaque jour le maximum.

Quand je voyais qu'un joueur ne le faisait pas, je le lui disais en face, avant même que Pioli n'intervienne. Je ne le prenais pas à part, je lui parlais devant l'équipe, car ce que je lui disais valait aussi pour les autres qui écoutaient.

Pendant l'entraînement, je suis toujours gonflé à bloc, je massacre tout le monde.

En travaillant ainsi jour après jour, j'ai vu grandir l'esprit d'équipe, la disponibilité au sacrifice, mon feeling avec le groupe, ma responsabilité envers mes camarades. Chaque fois que j'entrais dans le vestiaire, je sentais qu'ils me regardaient comme pour demander : « Ibra, qu'est-ce qu'on fait, aujourd'hui ? »

Cette sensation m'exaltait, c'était exactement le challenge que je cherchais.

Du coup, les résultats aussi se sont améliorés.

Mais plus tard, après le départ de Boban, les choses ont changé et une grande confusion s'est installée.

Je n'arrivais pas à déchiffrer le présent et encore moins l'avenir de l'AC Milan.

Nous, les joueurs, avec Pioli et son staff, nous avions l'impression d'être unis indissolublement, comme un corps unique, mais c'était le corps d'un condamné en route pour la chaise électrique.

Si jamais l'Allemand Ralf Rangnick était engagé comme nouvel entraîneur, comme le disait la rumeur, on nous mettrait tous dehors, non seulement Pioli mais moi aussi, et même Maldini, le directeur technique, et Massara, le directeur sportif. Tout le monde sauterait.

Chaque jour, nous nous disions que le seul moyen pour résoudre cette situation, c'était d'avoir des résultats.

Il ne servirait à rien de discuter. La seule réponse possible, l'unique moyen d'en sortir, c'était un travail acharné, de la souffrance et des résultats. Nous avions foi en ce que nous faisions. Et c'est ainsi, dans ce climat d'incertitude, que nous sommes devenus encore plus forts.

Malgré tout, j'ai fini par trouver qu'il y avait trop de rumeurs et qu'il fallait mettre les choses au clair.

Juin 2020. Ce n'était peut-être pas le moment idéal, car nous devions jouer le lendemain le match de notre vie, la demi-finale de la Coupe d'Italie contre la Juve, mais Ivan Gazidis, l'administrateur délégué, était à Milanello et je devais profiter de l'occasion.

Je lui ai parlé en présence de l'équipe : « Ivan, avec tout le respect que je te dois, nous avons besoin d'un petit éclaircissement. Dans un mois, une bonne partie des contrats arriveront à échéance. Qu'est-ce que nous devons faire ? Prolonger le bail de nos appartements ? On ne sait pas. Rester dans l'équipe l'année prochaine ? On ne sait pas. Nous n'avons aucune certitude. Pourquoi nous nous battons ? L'équipe mérite du respect et des réponses. »

Il a démenti l'arrivée de Rangnick et confirmé Pioli dans ses fonctions. Nous avons discuté de tant d'autres choses. Gazidis n'était pas encore habitué à jouer son rôle d'administrateur délégué et de directeur général comme on le fait en Italie, c'est-à-dire en grande proximité avec le groupe.

J'avais le cœur lourd, car je me souvenais de l'AC Milan tel qu'il était dix ans plus tôt, avec son identité forte et une organisation parfaite. À présent, c'était bien différent.

Je ne prétendais pas que tout redevienne comme avant. Je savais que c'était impossible. Étant un professionnel, je m'adapte à la situation, mais il faut toujours qu'il y ait un minimum de dialogue.

De fait, après cette mise au point, tout est allé mieux, car quand on est rongé par quelque chose, le plus sage est de l'exprimer. Ivan s'est rapproché de l'équipe. Paolo a commencé à parler davantage avec moi et avec les autres. Au début, on voyait trop en lui le footballeur et pas assez le directeur. Quand on change de vie, on doit oublier ce qu'on était avant. Il faut que l'équipe te respecte en tant que directeur, non pour ce que tu as fait comme arrière. Avec le temps, Paolo a grandi dans ses comportements comme dans son expérience.

La révolution de Milanello avait réussi.

Pendant les entraînements, je voyais une ardeur incroyable. Quand on perdait, ils étaient tous fous de rage. À présent, ils avaient acquis l'état d'esprit qu'il fallait. Ils avaient tous fini par comprendre ce que voulait dire être à l'AC Milan. Et moi, je n'arrêtais pas de donner l'exemple.

Certains jours, j'étais complètement crevé. Pioli s'en apercevait et me disait pendant l'entraînement : « Zlatan, ne fais pas cette course. »

Je lui expliquais alors : « Si je la fais, ils la feront tous, et ils m'écouteront quand je parle. Autrement, je ne serai qu'un tricheur. »

De fait, ils se disaient tous : si Ibra court, nous aussi, on doit courir, parce que c'est comme ça qu'il a gagné tout ce qu'il a gagné, et nous, il faut qu'on fasse comme lui.

Il n'y a qu'avec Leão que je n'ai pas trouvé le moyen de le réveiller. J'ai tout essayé, j'ai été gentil, dur, indifférent. J'ai réussi avec tous les autres, mais pas avec lui. J'en suis arrivé à la conclusion que quand quelqu'un ne se réveille pas tout seul, on ne peut pas faire grand-chose.

Çalhanoğlu, par contre, il m'a écouté. Je lui disais : « Hakan, mais est-ce que tu te rends compte de ce que ça signifie, porter le numéro 10 à l'AC Milan, avec l'histoire qu'il y a derrière ? Tu sais qui a porté ce maillot, avant toi ? Il faut que tu réussisses des exploits, jusqu'à maintenant tu n'as rien fait. »

Je l'ai tellement poussé qu'il a fini par les faire, les exploits. Jouer devient nettement plus facile avec des camarades de grande qualité comme Hakan.

Parmi les joueurs, beaucoup ont aussi affirmé leur personnalité. Gigio Donnarumma, par exemple. Quand je l'ai connu, il n'ouvrait presque pas la bouche, je l'ai forcé à hurler sur le terrain.

« Gigio, ne me dis pas que tu es jeune, je m'en fous. Si tu es ici, c'est parce que tu es fort et que tu as du talent. Tu dois aider l'équipe à remplir sa mission. »

Je ne pouvais pas être le seul à parler sur le terrain. Je voulais faire émerger peu à peu d'autres leaders.

Quand les ultras sont venus à Milanello pour contester Donnarumma qui hésitait à renouveler son contrat, j'ai dit aux dirigeants : « Laissez-moi sortir leur parler. Ici, nous avons des objectifs collectifs, pas individuels. Les supporters pourront donner leur avis à la fin du championnat, pour l'instant nous nous battons pour aller en Ligue des champions. Je vais leur expliquer, moi : Vous voulez voir la Ligue des champions l'année prochaine, oui ou non ? Alors ne nous dérangez pas, venez quand tout sera fini et faites une scène ou tout ce que vous voudrez. Comment peut-on contester Gigio en ce moment ? Nous avons besoin de lui. Sans lui, qu'allons-nous devenir ? »

Mais ils ne m'ont pas permis de sortir.

Nous avons grandi et nous avons disputé un grand championnat. Tout le monde disait que l'Inter pourrait remporter le championnat, cet été-là. Mais

personne ne pensait que l'AC Milan pourrait arriver deuxième. Ce que nous avons fait est bien plus extraordinaire que ce qu'ils ont fait. Bien sûr, si nous avions gagné, ç'aurait été une autre histoire. Depuis le premier jour de la saison 2020-21, j'étais absolument convaincu que nous gagnerions le championnat, car notre moment était venu.

Pioli a réussi magnifiquement à obtenir le meilleur des joueurs qu'il avait à sa disposition. Grâce à son organisation et à notre état d'esprit, nous sommes restés longtemps en tête. Quand l'équipe a eu un fléchissement, la qualité des individus aurait dû compenser et nous maintenir à flot, mais nous étions beaucoup moins riches que d'autres équipes, à cet égard, et nous avons souffert.

Un jour, au vestiaire, j'ai eu l'idée de demander : « Que ceux qui ont joué un match de Ligue des champions lèvent la main ! »

Seuls Tătăruşanu et Çalhanoğlu ont levé la main. Ça m'a fait un choc.

Quand l'Inter faisait cinq changements, les joueurs qui entraient étaient d'une valeur égale ou plus forts que les sortants. Chez nous, ils étaient égaux ou moins expérimentés. Du coup, j'ai déclaré au club que nous devions nous battre pour limiter les changements à trois, autrement nous nous ferions battre par l'Inter et la Juve.

Cela dit, même si notre groupe était moins compétitif et si nous avons eu beaucoup de blessures, nous avons tenu tête à tout le monde. Personne ne croyait en nous. Nous étions les seuls à être convaincus de pouvoir réussir. Et nous sommes arrivés deuxièmes.

Avant le match décisif avec l'Atalanta, le dernier du championnat, j'ai dit aux gars : « Vous vous rappelez, quand je vous ai demandé lesquels d'entre vous avaient joué en Ligue des champions ? Vous avez devant vous un match qui peut vous permettre de changer votre réponse. Vous voulez jouer dans la prochaine Ligue ? Alors montrez-le sur le terrain. »

Ensuite, en sortant du vestiaire, avant le début du match, j'ai annoncé à tout le monde : « Aujourd'hui, nous allons gagner. »

J'en étais certain. Pas besoin d'attendre la rencontre. J'avais déjà tout vu dans les yeux des joueurs, j'avais tout compris rien qu'à l'électricité positive qui régnait au vestiaire.

Ils ont fait un match parfait par l'esprit d'équipe, le sacrifice, la souffrance, sans lâcher un seul ballon, sans céder un pouce du terrain. Nous avons été l'AC Milan, le vrai, avec le cœur que nous avions durement entraîné pendant des mois à Milanello.

Et c’était justement contre l’Atalanta, qui avait infligé cinq buts à Pioli quand j’étais à Los Angeles, à la recherche d’un challenge qui me donne une poussée d’adrénaline.

Je l’ai trouvé, mon challenge, et je l’ai gagné, mais pas seulement à cause des résultats.

Depuis que je joue au football, je n’ai jamais eu un feeling aussi fort avec des coéquipiers. Je ne me suis jamais senti autant aimé dans un vestiaire.

Ce que j’ai dit sur la scène du festival de Sanremo, ce n’était pas du théâtre : les vingt-cinq fils que j’avais laissés à Milan me manquaient.

Car ils sont mon autre famille.

C’est ainsi que j’ai retourné la situation de l’AC Milan.

J’ai toujours eu un faible pour les retournés.

Le plus beau ? Eh bien, pas de doute…

D’abord, parce que c’était contre les Anglais, qui m’avaient toujours dénigré : Ibra n’a jamais réussi un but contre l’Angleterre, Ibra n’a jamais marqué contre une équipe anglaise, Ibra a toujours évité le championnat d’Angleterre, Ibra joue les divas et blablabla…

J’ai été dans leur collimateur depuis que j’ai joué en Hollande, et ensuite ils m’ont suivi en Italie, en France…

Bon. Arrive ce match contre eux.

C’est le 14 novembre 2012, on inaugure le Friends Arena, le nouveau stade de Solna, une banlieue de Stockholm. Ce n’est qu’un match amical, mais pour moi il représente beaucoup plus que ça. Je dois régler mes comptes avec les Anglais.

Quand j’entends déblatérer des gens de l’extérieur, ça me remonte à bloc. Je me suis toujours servi des critiques comme de l’essence qu’on verse sur le feu, pour donner plus et prouver plus.

Tout jeune déjà, j’avais sans cesse la presse sur le dos, en bien comme en mal. On me mettait toujours en cause. C’était aussi ma faute, bien sûr, je parlais beaucoup, je disais que j’étais le meilleur ou des choses de ce genre, parce que j’avais confiance en moi. Du coup, en cas d’erreur ou d’échec, on m’attaquait deux fois plus, y compris sur le plan personnel. Et je me sentais encore plus fort.

Ce soir-là, les supporters anglais me chantaient : « Tu es un faux Andy Carroll » – c’était un avant-centre à eux, qui avait en commun avec moi sa grande taille.

Le match commence devant un stade archicomble, soixante mille spectateurs. Tout de suite, c'est la guerre.

Ils veulent prouver quelque chose, et nous, nous ne pouvons pas nous permettre de faire mauvaise figure chez nous, dans notre nouveau stade. Je porte le numéro 10 et j'ai au bras le brassard du capitaine. Vingt minutes plus tard, nous menons 1-0, je centre à ras de terre, je cours vers le ballon, on se le dispute, il finit par me rester, je tire – but.

Je me suis dit : « C'est bon. J'ai marqué le premier but dans le nouveau stade. Il restera dans l'histoire. »

L'Angleterre réagit et prend l'avantage : 2-1. Je cours vers le ballon, j'effectue un amorti poitrine, je tire : 2-2. Mais pendant cette action, un défenseur anglais, Gary Cahill, s'est fait mal. Du coup, je n'ai pas le cœur à la fête, de toute façon ce n'est qu'une égalisation. Je ne fête pas un match nul. C'est comme à Bergame, la dernière journée du championnat, quand l'AC Milan a gagné et s'est qualifié pour la Ligue des champions. Tout le monde a fait la fête sur le terrain. Moi, j'étais très content, certes, mais je n'ai pas participé. Je ne fête pas les deuxièmes places. Je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais : je ne fête que les premières places.

On nous accorde un coup franc. J'ai effectué un tir puissant, à ras de terre, droit dans l'angle : 3-2 pour nous. Voilà, j'ai signé un triplé dans notre nouveau stade.

Qu'est-ce qu'ils vont pouvoir dire, maintenant, les Anglais ? Que ce n'était qu'un match amical et blablabla ?

Les spectateurs commencent à quitter le stade, ne serait-ce que parce que les parkings ne sont pas encore finis et qu'il est difficile d'entrer et de sortir en voiture. Du coup, les gens prennent les devants et s'en vont. On va bientôt siffler la fin du match.

Arrive ce long dégagement, avec lequel notre défense essaie surtout de gagner du temps. Comme toujours, je cours vers le ballon. Mon instinct me commande d'y aller.

Ensuite, pendant la course, je comprendrai si j'y arrive ou non.

Alors que je cours, je vois Hart, le gardien, qui sort de la cage. Qu'est-ce qu'il fabrique ? Un défenseur anglais s'arrête pour ne pas le gêner. Je me dis alors que je dois faire en sorte que le ballon arrive où je veux, et non où Hart le veut.

J'ai deux solutions : soit je vais affronter le gardien, soit je fais semblant d'y aller puis je recule.

Hart voit que je cours vers lui pour sauter, mais quand il détourne les yeux pour regarder le ballon, je fais marche arrière. Il fait une tête pas très réussie, le ballon s'élève et retombe vers moi.

Je me fous de ce qui se passe autour de moi, peu m'importe qu'un adversaire s'approche, etc. Je suis entièrement concentré sur le ballon, je ne pense qu'à orienter mes épaules dans la direction du but, afin d'être certain que si je frappe le ballon en arrière il finira entre les poteaux.

Je frappe le ballon à trente mètres du but. Alors que je suis suspendu en l'air, je jette un coup d'œil derrière moi.

Habituellement, je baisse les mains pour atterrir sans douleur, mais cette fois je peux bien me casser quelque chose, je m'en moque. Il faut absolument que je suive l'action, car un Anglais est en train de courir vers le but et il va peut-être réussir à intercepter le ballon. Non, s'il te plaît, ne fais pas ça…

Le défenseur essaie un tacle glissé, mais en vain, et le ballon entre dans la cage.

Alors, j'enlève mon maillot et je me mets à courir torse nu, fou de joie. J'ai réussi le maximum dont j'étais capable dans un match.

Contre l'Angleterre !

Voilà, continuez de déblatérer, vous autres. Ce but, c'est ma réponse. Je lance mon maillot vers le ciel, je vois les Suédois qui perdent la tête et les joueurs anglais qui me regardent bizarrement. Je sais ce qu'ils pensent : ce n'est pas normal.

En passant près de Danny Welbeck, je lui murmure en anglais : « *Enjoy, because you'll never see anything like this anymore.* »

Profites-en, parce que tu ne verras plus jamais dans ta vie une chose pareille.

J'ai la chair de poule. Je lis dans le regard des gens que ce que j'ai fait est exceptionnel. Quand on se rend compte qu'on a réussi un geste qui restera dans l'histoire, on éprouve une émotion particulière, au fond du cœur, qui ne partira plus jamais.

Dans ce but, il y avait du courage, de l'imagination, de l'acrobatie, de la puissance, du risque, de l'arrogance. Il y avait tout.

Ce retourné, c'est moi. C'est la meilleure de mes cartes de visite.

Un joueur quelconque aurait mis à terre le ballon pour tirer, à trente mètres du but. Mais moi, je ne suis pas un joueur normal.

Si j’avais manqué mon coup, on aurait dit : c’est Ibra tout craché… ce fanfaron… il n’a pas de cervelle… pourquoi il fait des trucs pareils ?

Mais moi, j’aurais encore essayé la fois suivante, parce que quand je recule les limites du risque, je me sens plus fort et plus sûr de moi. Quand on a atteint ce sommet, qu’on a été jusqu’au bout du possible et qu’on a prouvé qu’on pouvait le faire, on a envie d’y retourner souvent.

Dans les retournés, il y a aussi ma passion pour les arts martiaux, en particulier pour le taekwondo. Il m’a donné l’agilité, la maîtrise des acrobaties, la souplesse. Il m’a appris des mouvements qui ne sont pas courants dans le football : frapper un ballon et l’arrêter à deux mètres de hauteur, ou réaliser un tir en arrière.

Quand les médecins examinent mon genou, ils croient toujours qu’il est cassé et que le ligament croisé est trop allongé, alors qu’il est simplement devenu élastique à force d’entraînement. Chez moi, même les os sont souples.

Je me suis exercé depuis l’enfance. Mon père nous passait les cassettes vidéo de Bruce Lee et de Jackie Chan, ses idoles, à ma sœur et à moi. Ensuite, quand je marchais dans la rue, je frappais du pied tout ce que je rencontrais, les poteaux, les poubelles… Je renversais tout.

Ça me plaisait tellement, de donner des coups de pied, que j’ai commencé d’instinct à le faire quand on jouait au ballon. Quand les autres se servaient de leur tête, moi, je préférais me servir des pieds. C’est pourquoi, aujourd’hui encore, je ne suis pas un grand spécialiste des têtes, contrairement à ce qu’on attendrait d’un avant-centre qui fait 1,95 mètre. Pour moi, jouer avec le pied a toujours été le plus important. J’essayais de marquer des buts en faisant des retournés plutôt que des têtes, parce que c’était plus spectaculaire mais aussi parce que j’étais beaucoup plus à l’aise ainsi.

Et puis mettre la tête là où devraient se trouver les pieds, de temps en temps, ça aide à changer les points de vue.

Dans la vie aussi.

Le retourné de Pelé dans le film *À nous la victoire !* est resté dans toutes les mémoires.

J’ai fait la connaissance de Pelé lors de la remise d’un prix en Suède. Il m’a remis le prix du meilleur joueur du pays – un honneur, et une émotion.

Ce sont des mythes comme lui et Maradona qui te poussent à jouer au football. On ne commence pas en regardant un ballon, mais en voyant à la télé des légendes comme Cruyff et Zidane, qui te donnent l'envie d'essayer et te transmettent le bonheur du jeu.

Je n'ai pas connu Maradona, mais il me paraissait plus authentique, il faisait tout avec le cœur, il n'avait pas peur de parler, de prendre des risques, il n'avait pas de filtres et ne se souciait pas de donner de lui-même une image parfaite. S'il se trompait, il se trompait avec son cœur. C'est pour ça qu'il était très touchant.

De nos jours, quatre-vingt-quinze pour cent des footballeurs ont un filtre censé leur permettre de donner une image parfaite. Selon moi, il faut être soi-même. On n'est parfait que si on est soi-même. Trompe-toi et apprends de tes erreurs, tu en feras d'autres. Mais reste toi-même.

Eux, au contraire, ils ont tous un entourage qui les protège, si bien que les gens pensent que ce sont des grands hommes. Mais ce n'est pas vrai, c'est juste l'effet du filtre. Maradona, lui, il ne faisait rien pour l'apparence, il faisait ce qui lui venait du cœur.

Si marquer un but de la main pouvait me permettre de remporter un trophée, je le marquerais, moi aussi. Cela dit, je préfère de loin celui qu'il a également marqué contre l'Angleterre, en dribblant toute la défense. Lui aussi a donné une bonne leçon aux Anglais.

Un but de ce genre, quoique un peu différent, j'en ai moi-même marqué un lorsque je jouais à l'Ajax, contre le NAC Breda. Tout s'est passé très vite, en un éclair.

J'ai dribblé un adversaire, deux, trois… À chaque dribble, je sentais monter la puissance, la conviction, l'adrénaline. J'étais très concentré, mais j'entendais le public qui me huait et me criait à chaque dribble : « Tire ! Tire ! Tire ! » Et moi, je pensais : « Non ! Non ! Non ! »

Quand le ballon est enfin entré dans la cage, j'ai explosé de joie, pas tellement à cause du but, mais parce que j'avais prouvé que c'était moi qui avais raison : le meilleur moment pour tirer, c'est quand Ibra décide de tirer.

J'ai essayé de faire la différence avec le ballon. À l'école, j'étudiais pour passer les examens, puis j'oubliais tout. Je n'ai pas lu de livres. Si j'avais voulu m'occuper de politique, je serais devenu politicien. À la place, j'ai choisi d'être un sportif. Le sportif unit, le politicien divise. Grâce au sport, j'ai la chance de connaître des personnes venues du monde entier, nous vivons dans le même vestiaire et nous nous battons ensemble. Sans le

football, je ne les aurais jamais rencontrées, j'aurais tout ignoré de leur culture. Tu es musulman, catholique ? Aucune importance. La seule chose qui compte, c'est le respect dans mon vestiaire.

Lorsqu'on a inauguré ma statue à Malmö, j'ai dit : « Les enfants, demain, je vous autorise à ne pas aller à l'école. Venez me dire bonjour. »

Certains critiques l'ont pris un peu trop au sérieux, puis ils ont compris que ce n'était qu'une plaisanterie, et surtout que c'était pour la bonne cause : je voulais être avec les enfants de ma ville. J'ai un feeling spécial avec les enfants et les jeunes, une entente spontanée que j'ai plus de mal à trouver avec les adultes. Ils me donnent une énergie incroyable, je sens entre nous comme une alchimie naturelle, que je ne m'explique pas et qui ne dépend pas de ce que je dis.

Comme je sais que même une petite attention peut être importante pour eux, j'essaie toujours de trouver du temps pour les jeunes. Parce qu'ils sont l'avenir, et parce que je me rappelle qu'à leur âge je n'avais pas cette possibilité de rencontrer des gens célèbres, qui auraient pu me donner des conseils, de l'inspiration, de l'énergie. Je faisais tout en solitaire.

C'était moi seul, dans mon monde, contre le vaste monde.

On a abattu ma statue à Malmö.

C'était une idée de la Fédération suédoise de football, et je l'avais inaugurée en octobre 2019. Un mois plus tard, on a appris que j'avais acquis des parts dans le Hammarby IF, un club de foot de Stockholm où jouent aujourd'hui mes fils. C'étaient les propriétaires du Los Angeles Galaxy qui me les avaient proposées, au cours des négociations pour le renouvellement de mon contrat. Ils en détenaient un certain nombre, j'ai pris une participation de vingt-cinq pour cent.

Ça me semblait une bonne occasion de faire quelque chose d'utile en Suède, pour moi c'était un geste de gratitude envers mon pays.

Mais les ultras de Malmö l'ont très mal pris. Pas tellement à cause de l'investissement en soi, mais pour une phrase que j'ai dite : « Je ferai du Hammarby IF le club de foot le plus fort de Scandinavie. »

Qu'est-ce que j'aurais dû dire ? Chaque fois que je me lance dans une aventure, j'essaie de faire le maximum.

Je sais qu'il aurait mieux valu que j'investisse dans ma ville natale, mais cette occasion s'était présentée à Stockholm, où de toute façon j'avais décidé d'habiter. C'est ainsi qu'ont commencé les déprédations sur ma

statue, qui se trouve à l'extérieur du stade. On lui a coupé le nez, scié un pied, accroché aux bras des sièges de WC, une corde au cou, et on a essayé d'y mettre le feu.

La municipalité a installé une clôture pour la protéger, mais ça n'a pas servi à grand-chose.

En janvier, les vandales ont réussi à l'abattre en lui sciant les jambes.

J'imagine que c'étaient des jeunes. Ceux des générations précédentes, qui m'ont mieux connu, ne l'auraient pas fait car ils savent que j'ai quand même fait du bien à Malmö et à la Suède.

J'ai surtout été désolé pour Peter Linde, le sculpteur qui l'a réalisée. Elle était vraiment très belle : c'était moi, les bras grands ouverts.

Je me la rappelle gisant par terre, la tête enveloppée dans un maillot noir.

D'une certaine manière, cette statue est la métaphore de ma vie : partout où j'ai été, on a cherché à me placer sur un piédestal puis à m'en faire tomber. Ça arrive à beaucoup de gens qui ont réussi.

Ces jours ont été difficiles pour moi. J'étais inquiet pour les membres de ma famille qui vivent là-bas, car il y avait aussi des menaces écrites sur les murs de la ville. On m'appelait « Judas ».

Il y a eu beaucoup de discussions sur l'endroit où l'on pourrait mettre la statue. En tout cas, pas dans les parages du stade. Quelqu'un a proposé de l'apporter à Milan.

À l'heure actuelle, je ne sais même pas où elle se trouve.

Mais moi, à quarante ans, je suis encore debout.

Marco Van Basten aussi faisait des retournés incroyables. Tout le monde se rappelle ceux qu'il a effectués contre Den Bosch, sous le maillot de l'Ajax, et contre Göteborg, sous le maillot de l'AC Milan. L'Ajax et l'AC Milan, comme moi… J'ai grandi avec cette comparaison.

Quand j'étais à l'Ajax, Marco aidait l'entraîneur principal de l'équipe, et il me répétait sans cesse en cachette : « Ne l'écoute pas, Zlatan. Économise tes forces et sers-t'en uniquement pour attaquer. »

Il me parlait ainsi parce qu'il se rappelait comme Sacchi le harcelait, à l'AC Milan : « Retourne en arrière, aide l'équipe, travaille même sans ballon, fais du pressing, participe au jeu… »

La même chose que ce qu'on m'ordonnait de faire à l'Ajax.

Arrigo Sacchi a été un révolutionnaire. Il a opéré un retournement dans le football, je le reconnais. Mais il m'en a toujours voulu, et je n'ai jamais

bien compris pourquoi. On m'a raconté qu'il avait même conseillé à Guardiola de ne pas me prendre au FC Barcelone.

Ce sont deux grands amis. Entre eux, je veux dire. Pas pour moi.

Sacchi tenait une rubrique dans la *Gazzetta dello Sport*, et j'avais l'impression qu'il me critiquait davantage sur le plan personnel que sur le plan professionnel.

Et ça, moi, je ne l'accepte pas. Même si je déteste un de mes coéquipiers, sur le terrain je me comporte avec lui de façon impeccable, comme avec tous les autres. J'attends la même correction de quelqu'un qui écrit des critiques. Si tu as quelque chose à me reprocher personnellement, viens me le dire à moi, mais pas au monde entier, parce que ton travail ne consiste pas à me juger en tant que personne mais en tant que professionnel.

C'est pour ça qu'un jour où nous nous sommes rencontrés en direct après un match de Ligue des champions – il était dans un studio de télé –, je lui ai dit carrément ce que je pensais. Je suis capable de garder pour moi les choses pendant un an, deux ans, cinq ans, mais je n'oublie jamais. Idem avec Materazzi.

Les paroles de Van Basten m'avaient rempli de fierté. Quand un mythe comme lui te fait une réflexion de ce genre, tu te dis : lui, c'est une légende, je joue dans la même position que lui, tout le monde me compare à lui, donc c'est lui que je vais écouter, pas l'entraîneur.

Pendant les matchs, le conseil de Marco me revenait toujours à l'esprit. Je pensais : « Arrête-toi, Zlatan, n'y va pas, reste là, économise tes forces pour attaquer. » Il faut dire qu'à cette époque mon football était plutôt rock'n'roll, j'avais tendance à aller partout pour prouver que j'étais capable de faire n'importe quoi : un petit pont, un dribble, une talonnade. Je pensais à moi-même, au lieu d'aider de mon mieux l'équipe.

En ce sens, Van Basten m'a changé, mais ma vraie transformation, c'est à Fabio Capello que je la dois. Avec lui, j'ai vraiment été retourné ! C'est qu'il ne se contentait pas d'une phrase, il me harcelait à longueur de journée.

Chaque jour, il me disait : « Il faut que j'extirpe de toi tout ce qui te vient de l'Ajax, pour que tu n'aies plus qu'une idée : le but, seulement le but. »

Il disait aussi : « Le meilleur moyen d'aider l'équipe, c'est de marquer des buts. Tu me rappelles tellement Van Basten, mais tu ne sais pas encore te déplacer dans ta zone comme lui pour arriver au but. »

Il me plaçait devant le but et je faisais cinquante tirs d'affilée : pan, pan, pan. Le grand Italo, son adjoint, était toujours après moi. Dès que je ratais, il me provoquait : « Tu vois ? Tu n'y arrives pas… » Alors, je me concentrais encore et pan ! je marquais un but.

Et lui : « Non, ce n'est pas encore ça. » Pan, un but !

« Et là, ça te va ? » je lui demandais.

Et je marquais encore : « Et celui-là, il te va ? »

Et je continuais de marquer.

Il poussait toujours mon adrénaline au maximum, nous avions un feeling extraordinaire.

On a continué ainsi pendant six ou huit mois. Pour finir, je suis devenu une machine à marquer des buts.

Quand j'entrais sur le terrain, j'avais un radar différent.

À l'Ajax, je disais : « Donnez-moi le ballon, que je vous montre quelque chose de spectaculaire. » À la Juve : « Donnez-moi le ballon, que je marque un but. » J'avais changé. J'étais devenu un autre.

Un autre retourné qui restera dans l'histoire, c'est celui de Rooney lors du derby de Manchester. Une merveille. Wayne est un grand homme. Ce n'est qu'en jouant à ses côtés que j'ai compris combien il avait la passion du football, quel travail il fournissait pour l'équipe pendant un match.

Rooney a disputé seize saisons dans le championnat d'Angleterre. C'est beaucoup plus qu'une vie, car aucun autre championnat n'est aussi usant : le rythme est plus intense, le jeu plus agressif, il y a davantage de matchs et pas de trêve hivernale. Seize saisons comme ça…

Je le regardais. J'avais quatre ans de plus que lui, c'est moi qui aurais dû être épuisé, mais en fait j'avais l'air beaucoup plus jeune que lui. Du reste, à la fin, Rooney ne parvenait plus à faire ce que lui demandait Mourinho, et il n'a pas beaucoup joué dans le Manchester que j'ai connu.

Plus tard, nous nous sommes retrouvés dans le MLS, le championnat américain.

Je suis allé aux États-Unis pour provoquer un grand retournement.

Je me suis dit que j'allais leur apprendre ce qu'était le football, car ils ne le savaient pas encore.

Je me suis retrouvé dans un autre monde, trop limité, où le temps coule lentement, si bien qu'on n'arrive jamais au moment où le *soccer*

exploserait. Là-bas, le football féminin a beaucoup plus de succès. Ce qui manque surtout, ce sont les connaissances, les fondamentaux.

Au Galaxy, il y avait des gars à peine sortis de l'université qui ne savaient pas comment se tenir sur le terrain. Je les prenais à part et je leur disais : « Écoute, ce n'est pas ça, jouer en défense. Tu ne dois pas rester planté devant moi, tu dois te mettre en travers, pour m'obliger à aller à droite ou à gauche. »

Mais ce genre de choses, comme la posture, on ne les découvre pas dans sa première équipe, on doit les avoir déjà apprises. Quand on arrive dans sa première équipe, on doit être prêt pour jouer et pour gagner. Amener Henry, Pirlo ou Ibrahimović n'aide pas à grandir. C'est utile pour le spectacle, et pour montrer ce qu'on peut réaliser, le niveau supérieur qu'on doit essayer d'atteindre, mais l'essentiel ce sont les entraîneurs et les connaissances qui permettent d'améliorer la base du joueur. Il est illusoire de croire qu'on va résoudre tous les problèmes en faisant venir onze Ibrahimović.

Et puis, tout était à l'opposé de ma mentalité. Je voyais des camarades qui perdaient le match, rentraient au vestiaire et se mettaient à rire. C'est la faute aux playoffs, le système des séries éliminatoires. Les sept premières équipes se qualifiaient pour la phase finale, si bien que la première partie de la saison ne comptait presque pas. Mais moi, depuis ma naissance, je veux toujours gagner, même quand je m'entraîne. Manger ou être mangé… je veux toujours être celui qui mange.

Un jour, je l'ai dit aux journalistes : « Le système des playoffs est nul. »

Ils se sont évanouis, comme quand j'avais dit : « Je suis une Ferrari au milieu des Fiat 500 », car le sport américain tout entier fonctionne en playoffs.

Si j'étais en Amérique, c'était pour laisser une trace. En fait, mes camarades avaient deux points de vue sur moi. Le premier, c'était : « Wow ! » Le second : « Celui-là, il est venu ici pour rafler le magot et filer. » Mais ce n'était pas vrai.

Je me suis donc expliqué clairement un jour, au vestiaire : « Écoutez-moi, les gars. Je ne suis pas venu à Los Angeles pour aller à la plage ou faire un petit tour à Hollywood. Quant à vos dollars, je n'en ai rien à faire. Si je suis ici, c'est que j'ai une mission à accomplir. Vous avez besoin de moi, et moi, j'ai besoin de vous pour y parvenir. Si vous n'êtes pas d'accord, dites-le-moi tout de suite, que je puisse rentrer chez moi. Je ne suis pas en vacances, ici. »

Ils répondaient : « Du calme, Zlatan, maintenant on va se mettre en mode playoff. »

Putain, qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas comme ça que ça marche. Nous devons gagner toute l'année, pas deux semaines par an. Je les provoquais : « Dans ce cas, on n'a qu'à changer le contrat. On ne touchera pas d'argent pendant la première partie du championnat, puisqu'on ne donne pas le maximum, on attendra les séries éliminatoires pour nous faire payer. OK, *guys* ? »

Moi, je me donne à cent pour cent dès le premier entraînement de la saison, parce que c'est alors qu'on commence à gagner le championnat. Tous les matchs sont des finales, pour moi, car dans tous les matchs on gagne ou on perd, et moi, je veux toujours gagner. C'est ça que je voulais enseigner aux Américains, pour les faire grandir. Ils ont eu la chance pendant un moment d'apprendre comment fonctionne le vrai football.

Puis je suis parti en leur disant : « Maintenant, vous pouvez recommencer à vous amuser avec le base-ball. »

La France, en revanche, je l'ai retournée après une défaite à Bordeaux. L'arbitre ne siffle pas une passe en retrait au gardien. Comment ça ? C'est interdit par le règlement.

L'arbitre me dit : « Je m'étais déjà trompé, et avec cette erreur, nous sommes quittes. »

Tu parles d'une excuse ! Je suis en train de perdre le match, et tu me racontes que tu as fait une erreur là, et que tu recommences ici !

Cela dit, je comprenais que ce n'était pas facile pour les arbitres. Quand nous sommes tous arrivés au Paris Saint-Germain, le club s'est transformé en vingt-quatre heures en une équipe de superstars. Notre énorme popularité, sur le terrain et à l'extérieur, nous avait transportés dans une autre dimension. Les arbitres, qui ne pratiquaient même pas leur métier à plein temps, avaient besoin de grandir et de s'adapter au nouveau niveau, mais on n'avait pas le temps de les attendre. On nous payait si cher, nous étions sous pression, nous devions gagner, y compris contre l'envie.

Les Français me jugeaient à chaque regard.

Alors, avec toute l'adrénaline qui était en moi après les erreurs d'arbitrage et notre défaite injuste face à Bordeaux, j'ai hurlé : « France, pays de merde, tu ne mérites pas de m'avoir, ni d'avoir le PSG ! »

Nous étions des phénomènes, et apparemment la France n'avait pas envie d'avoir quelque chose de phénoménal à l'intérieur de ses frontières. Nous étions trop bien, on ne nous trouvait pas comme il fallait.

Après cette scène, quand je sortais dans la rue, je regardais autour de moi en pensant : attention, Zlatan, sois prêt à réagir s'il arrive quelque chose. Mais sur dix passants que je rencontrais, ils étaient dix à me dire : « Tu as raison, c'est un pays de merde. »

Bof, c'est bizarre… Voyons ce que dira le prochain.

« Tu as entièrement raison, Ibra. »

Je ne m'attendais pas à ce genre de réactions.

Dès le début de mon histoire, je m'étais promis avant toute chose que quoi qu'il m'arrive, succès, richesse, célébrité, je devrais rester moi-même. Parce que si je change, je me déçois.

Puisque je suis sorti de la rue, je dois rester ce que je suis, la même personne, même si je parviens au sommet.

En France, j'étais fidèle à cette philosophie : je ne change pas, et si j'ai quelque chose à dire, je le dis. Du coup, on me croyait arrogant. Les Français ont du mal à accepter un comportement différent du leur. Ils sont incapables de dire : « Moi, je fais comme ça, lui, il fait autrement, et voilà. » Non, dès qu'on se démarque de leurs modèles, on subit les critiques, on est censé avoir tort.

Les anciens joueurs étaient les plus virulents, car je racontais que j'étais le meilleur joueur jamais venu en France, et d'autres choses de ce genre. Mais ce n'était pas de l'arrogance, je le disais parce que j'en étais convaincu.

En 2014, je suis sacré meilleur joueur de France et je dois faire une interview à la radio avec Frank Lebœuf. En direct. Ça me plaît, parce qu'ainsi je suis sûr que les gens écouteront ce que je dirai, on ne pourra pas effacer ou modifier mon intervention. Je le répète : quand je garde quelque chose en moi, je peux attendre dix ans mais je ne l'oublie pas, et quand le moment est venu, ça sort.

Cette fois, c'était le moment pour Lebœuf.

Nous commençons à parler, et il me dit : « Mais tu sais, Ibra, ton attitude… »

Nous y sommes.

Je l'ai interrompu : « Oui, bien sûr, mon attitude… Je vais te dire une chose, Frank. Je trouve très bizarre cette histoire de comportement dont

vous n’arrêtez pas de parler. D’après vous, je suis arrogant. Mais dans le monde, le peuple le plus célèbre pour son arrogance, ce sont les Français. Ça veut dire que je suis un des vôtres. Vous devriez être fiers de moi, car je représente très bien la France. »

Lebœuf en est resté muet. Il était scié.

Après les insultes que j’ai proférées à Bordeaux, on voulait m’expulser de France. Marine Le Pen déclarait en continu que je devais quitter le pays. Même l’ambassadeur de Suède est intervenu. Mes paroles sont devenues une affaire politique et je n’aimais pas ça, car mes insultes étaient liées à un match de football, il fallait me juger comme sportif et non m’attaquer personnellement. Si je m’étais placé moi aussi sur un plan politique, j’aurais pu faire remarquer que j’étais le citoyen qui payait le plus d’impôts en France. Je rapportais quelque chose au pays. Mais non, je me suis contenté de dire : ça suffit, restons-en là.

Cependant, d’une certaine façon, ces polémiques me rendaient service. Lorsque est arrivé le moment de renouveler mon contrat au PSG, j’ai dit : « D’accord, si vous remplacez la tour Eiffel par ma statue, je pourrais peut-être signer. »

Et ils se mettaient en rogne pour de bon. J’adorais leur réaction, parce que si je provoque les gens et qu’ils réagissent, ça veut dire que j’ai gagné.

C’est comme quand je poste sur Instagram la radio d’une main qui fait un doigt d’honneur. Tout le monde se sert des réseaux sociaux pour faire la chasse aux followers, alors que moi je cherche à provoquer des réactions.

Si les gens réagissent, j’ai gagné.

Je ne sais pas ce qui m’a retourné le plus dans ma vie, de l’amour ou de la haine. Mais je sais une chose : quand quelqu’un te hait, tu le sais, alors que quand quelqu’un t’aime, tu ne peux pas être sûr que ce soit un véritable amour.

Quand je jouais à l’Inter, les supporters m’aimaient. Dès que je suis parti, qu’est devenu tout cet amour ?

Lorsque je suis sur le terrain, sentir qu’on m’aime me gonfle à bloc. Mais la haine aussi m’apporte beaucoup. Quand on me fait chier, je passe à un niveau supérieur : je suis plus attentif, plus concentré, plus désireux de prouver quelque chose. Ceux qui me haïssent me rendent meilleur. C’est pour ça qu’un match de derby me donne une énergie incroyable, me remplit d’une adrénaline particulière qui me pousse à me dépasser. Mais

aujourd’hui, j’ai nettement plus de sang-froid qu’autrefois, quand j’étais jeune.

C’est aussi que mes fils m’ont donné un calme et un rythme que je n’avais pas auparavant. Jusqu’à la naissance du premier, je rapportais à la maison le football et toute ma rage. Ensuite, ça a changé.

Une fois rentré chez moi, je regardais les enfants et j’oubliais tout. Ces deux-là, pour sûr qu’ils m’ont retourné. Ils sont entrés dans ma vie, et d’un coup le football a cessé d’être l’essentiel pour moi. La seule chose qui comptait, c’était qu’ils aillent bien.

Pour eux, je me suis efforcé d’être Zlatan, pas Ibra, j’ai tout fait pour effacer le footballeur afin qu’ils n’aient affaire qu’à leur père, car quand ils étaient petits, ils détestaient le football. Ils voyaient que leur papa était à tout le monde, qu’il appartenait plus aux autres qu’à eux : la télévision, les photos, les autographes, le stade, tout pour Ibra…

Si je les emmenais taper un peu dans un ballon sur une pelouse, le premier pleurait, le second regardait les oiseaux.

Puis ils se sont mis à jouer à *FIFA* sur leur PlayStation, et ils ont découvert Neymar, Messi, Buffon, Totti…

Ils m’ont demandé : « Mais il y a donc d’autres champions, papa ?

— Bien sûr, des tas. Il n’y a pas qu’Ibrahimović.

— Ah, OK. »

Après ça, ils ont commencé à penser que le foot était marrant et à me demander de jouer avec eux. Ils ont fini par devenir fous de football, que nous jouions ensemble ou individuellement, dans nos équipes respectives, en vidéo ou sur le terrain, et aujourd’hui ils sont complètement obsédés.

Dans leur enfance, le dieu du stade leur faisait de l’ombre, mais je les ai fait sortir en plein soleil. Et à la maison, j’essaie toujours d’être seulement leur papa, pas le champion.

Chez nous, en Suède, il n’y a pas une photo de ma carrière, pas un trophée, rien. Dans la maison de mes fils, on ne trouve que le père, pas le footballeur, car c’est notre refuge. Il faut qu’ils soient libres de ma propre histoire, afin de pouvoir écrire la leur, de pouvoir choisir un jour, en toute indépendance, leur propre voie, leur propre challenge.

Ce sera à eux de faire leurs retournés.

2
Le dribble
(ou De la liberté)

Quand j’étais jeune, le dribble me servait à mettre en boîte l’adversaire. Je lui faisais un petit pont, je le dépassais puis je me retournais pour lui dire : « Tu n’arriveras jamais à m’arrêter, tu vois. »

À l’Ajax, j’étais avant tout un dribbleur. Feinter, c’est toute ma jeunesse.

J’étudiais particulièrement les Brésiliens, Romario ou Ronaldo le Phénomène, qui faisaient avancer le ballon comme personne d’autre. Alors que tout le monde lui donnait de petits coups successifs, eux ne détachaient jamais le pied de la balle : extérieur, intérieur, à la vitesse de l’éclair, continuellement… C’est comme ça que font les joueurs de bandy, une sorte de hockey sur glace très populaire en Suède. Ils déplacent une balle en la touchant avec les deux côtés de la crosse et en avançant en zigzag. Ce que les Suédois faisaient avec une crosse, les Brésiliens le faisaient avec les pieds.

La virgule… J’étais fou de la virgule. Depuis toujours, c’est ma feinte préférée. Je l’appelais *snake*, car en deux mouvements tu t’en vas en serpentant et tu mords comme un cobra.

Si j’étudiais les Brésiliens, c’est que tôt ou tard ils te montraient quelque chose que tu n’avais jamais vu. Et je passais des heures dans la rue à essayer la virgule. C’est trop beau quand on la réussit… On a beau haïr un adversaire et l’insulter depuis la tribune, quand il fait une virgule et s’échappe, on ne dit plus rien, on pense simplement : quel spectacle…

J’aimais bien aussi le double contact, mais je n’arrivais pas à être aussi foudroyant que Ronaldo. Le Phénomène partait comme un boulet de canon. Comment oublier le but qu’il a marqué pour l’Inter contre la Lazio, en

finale de la Coupe de l'UEFA à Paris ? Une feinte, deux, trois… Un mouvement vers la gauche, un autre vers la droite, le gardien Marchegiani plonge d'un côté pendant que le ballon entre de l'autre dans la cage.

Ensuite, je suis arrivé dans la Juve et Capello m'a demandé : « C'est bien joli de dribbler, mais pour quoi faire ? Pour tirer, créer, centrer ? D'accord. Mais dribbler pour dribbler ? Ça ne va pas. »

Aujourd'hui, à mon âge, dribbler est un luxe. Après un dribble, je dois récupérer, car j'ai besoin d'énergie pour m'attaquer au but. Comme me disait Van Basten : « La meilleure façon dont tu puisses aider l'équipe, c'est de marquer. »

Dribbler n'est plus ma priorité, je dois économiser mes forces pour arriver au but. Il faut que je joue la simplicité, et rien n'est plus difficile. La passe, le tir : ce sont les bases du football, qui est un sport élémentaire, même si nous le compliquons. Qu'est-ce qu'on dit à un joueur qui exagère avec les ballons spectaculaires ? « Joue facile ! » Voilà, le vrai challenge, ce n'est pas de réaliser un dribble incroyable mais de jouer facile avec tes camarades, alors que ton ego te pousse à jouer les phénomènes.

Le dribble est un amusement de jeune homme, comme le cyclomoteur qu'on cabre sur une roue pour frimer. En grandissant, on passe à la voiture, avec ses quatre roues bien plantées sur l'asphalte.

Mais le dribble correspond aussi pour moi à un besoin de liberté, à mon envie de m'échapper, de laisser tomber tout le monde pour rester seul en avant, avec le vent sur mon visage et mon talent bien en évidence.

Quand je suis devenu Ibra, je disais aux entraîneurs : « OK, mettez au point vos petits plans, mais pour finir, sur le terrain, c'est moi qui décide. » Mon niveau est tel, à présent, que je sais tout seul ce qui vaut le mieux pour l'équipe. Mancini, à l'Inter, me laissait libre de créer, ce qui n'était pas le cas avec Guardiola au Barça.

Au FC Barcelone, j'étais programmé sur chaque centimètre du terrain et à chaque seconde du match. Je n'étais pas moi-même, car on me disait où et comment je devais courir. J'étais bloqué, prisonnier.

Si on doit dire à Ibra ce qu'il doit faire, c'est qu'on n'a pas besoin de lui. Car on sait dès le départ qu'on ne pourra jamais le changer.

Je le disais à Guardiola : « Si mon jeu ne te plaît pas, ne me fais pas jouer ». Mais lui continuait de me demander de rester devant le but, d'aller dans la surface, d'attaquer le premier poteau… Je peux le faire, mais je ne suis pas ce genre de joueur.

Au début, j'ai essayé de m'adapter, je me suis forcé parce qu'au fond c'était Guardiola qui m'avait voulu, et c'était quand même un beau challenge. Avant même que j'arrive, j'entendais tout le monde dire : « Ibra n'est pas l'avant-centre dont le Barça a besoin, il n'a pas le bon profil, il ne pourra pas réussir… » J'ai donc tout fait pour les faire mentir et prouver aux gars de Barcelone que je pouvais devenir l'un des leurs. Mais à chaque ballon que je jouais, je pensais deux choses différentes. Ce qui me venait d'abord, c'était ma propre solution, celle que me suggérait l'instinct, puis je pensais à celle qui leur plairait. Et c'était comme ça pour chaque mot que je disais, chaque chose que je faisais. Je pensais en double, je vivais en double. Pour la première fois de ma vie, je n'étais plus moi-même. J'ai résisté six mois, puis j'ai explosé.

La vérité, c'est que Guardiola aurait dû trouver le moyen de nous faire jouer ensemble, Messi et moi, en se fondant sur nos caractéristiques. C'était ça, son métier. Mais il n'y est pas parvenu, alors que Luis Enrique a trouvé la solution en alignant côte à côte Messi, Suárez et Neymar et en leur donnant à chacun son espace.

Par exemple, Guardiola aurait pu choisir entre Messi, Cristiano Ronaldo et Kane. Le City les lui aurait pris. Il n'a voulu aucun des trois. C'étaient de trop grandes stars, avec trop de personnalité. Le Philosophe préfère des joueurs qui lui obéissent sans discuter.

On a besoin d'un plan, mais ensuite entrent en jeu l'imagination, la qualité. Si on est convaincu que c'est le plan qui va donner la victoire, il ne faut pas mettre sur le terrain Van Basten mais un avant-centre quelconque, qui fera le même travail. Je me trompe ? Mais en fait, c'est Van Basten qui te fait remporter les coupes, c'est le champion qui te fait gagner le match grâce à ses qualités exceptionnelles, que les autres n'ont pas, mais pour pouvoir en faire usage il a besoin de liberté.

Tu ne diras jamais à Neymar d'arrêter de dribbler, car c'est son art. Autant dire à un peintre de ne pas peindre. Tu ne diras pas à un joueur rapide d'aller moins vite, mais tu chercheras à mettre sa rapidité au service de l'équipe. Le plan peut être utile pour donner une forme au collectif, mais plus un attaquant approche du but, plus il doit suivre son instinct.

Comme le plan, le maillot peut devenir une cage qui t'enlève ta liberté.

Rester à la maison pour manger ce que ta mère t'a préparé, c'est pratique, mais moi, j'ai toujours voulu marcher sur le feu. J'ai quitté la Suède pour jouer en Hollande dans l'équipe de l'Ajax, puis j'ai cherché un challenge plus important. J'ai toujours raisonné ainsi : je quitte mon jardin pour aller dans le tien, et je veux voir si je suis capable d'y faire les mêmes choses. Si j'y arrive, au bout d'un moment je m'en vais pour me remettre en jeu dans un autre jardin, afin de grandir comme personne et comme footballeur. C'est comme ça que je suis devenu ce que je suis.

Je ne dis pas que Maldini et Totti, en restant toujours dans la même équipe, aient mené ce type de carrière par faiblesse ou par peur, non, je les respecte. Je sais que ça dépend tellement du caractère de chacun. Moi, j'aurais du mal à rester au même endroit toute ma vie. Je deviens vite agité, j'ai besoin de nouveaux challenges.

Comment pourrais-je reprocher à Hakan Çalhanoğlu d'être passé de l'AC Milan à l'Inter, alors que j'ai fait mille fois des choix du même genre ?

Nous devons simplement le remercier de ce qu'il a donné à l'équipe et lui souhaiter tout le succès possible pour l'avenir.

Même si c'est triste à dire, Çalha a tiré bénéfice d'une situation tragique. Au beau milieu du match Danemark-Finlande, pendant l'Euro, le joueur danois Eriksen a eu un arrêt cardiaque. L'Inter avait besoin de le remplacer, et la porte s'est ouverte pour Hakan. Avant cet épisode, il n'avait eu aucune offre ni de l'Inter ni d'un autre club.

Hakan est un brave garçon. Grâce à moi, il a énormément grandi. Il a gagné en courage, en assurance, et maintenant son challenge c'est : « Est-ce que j'arriverai à faire les mêmes choses sans Ibra ? »

Pendant l'Euro, je leur envoyais des textos, à lui et à Ante Rebić : « C'est difficile sans Ibra, hein ? » Ils répondaient avec des smileys.

Avant mon arrivée, Çalha ne faisait pas les numéros dont il est devenu spécialiste ; quant à Rebić, il ne jouait jamais. Avec Hakan, je plaisantais toujours : « C'est ma faute si maintenant tu bombardes l'AC Milan de tes exigences, c'est moi qui ai fait de toi un grand. » À Ante, je disais : « S'ils t'ont renouvelé ton contrat, c'est uniquement grâce à moi. Ne l'oublie pas… »

Mais le fond de la vérité, au-delà des plans ou des maillots, c'est que le football m'a privé de ma liberté dès le premier jour.

Mettons d’emblée les choses au point : personne ne m’a mis un pistolet sur la tempe pour me forcer à devenir footballeur. Ç’a été mon choix, et tout ce que j’ai pu faire dans ma vie, je le referais. Sans le football, je n’aurais été rien. Je dois tout au ballon. Grâce au football, je suis l’homme que je suis, je mène la vie que je mène, j’ai connu tant de lieux et de gens. Je ne cesserai jamais d’être reconnaissant envers mon métier.

Cela dit, de mon côté, j’ai donné énormément au football.

Tout le monde croit que c’est facile et merveilleux d’être un footballeur, mais ils ne savent pas combien une vie entièrement programmée est pesante. Nous autres, comment vivons-nous ? Nous nous réveillons, nous prenons notre petit déjeuner, puis c’est l’entraînement, puis le déjeuner, un peu de repos, de nouveau l’entraînement, deux matchs par semaine, et ça tourne comme ça en boucle pendant quinze ou vingt ans. Pendant une semaine de Ligue des champions, on peut se retrouver cloîtré quatre jours sur sept pour l’entraînement. La naissance de Maximilian et Vincent a rendu la situation encore plus compliquée. Pour passer plus de temps avec eux, j’avais arrêté de jouer dans l’équipe de Suède.

Quand j’ai décidé d’y retourner pour l’Euro, on m’a posé une question sur mes fils, lors d’une conférence de presse, et j’ai éclaté en sanglots. J’avais repensé aux larmes de Vincent lorsque j’avais quitté la maison, et ça m’avait fait mal.

Bien sûr, les footballeurs gagnent bien leur vie, ils ont beaucoup de satisfactions, mais les gens ne songent pas que pendant qu’ils mènent leur existence de sportifs, qui exige de grands sacrifices, ils perdent une grande partie de leur vraie vie. Avant même d’avoir trente-cinq ans, un footballeur met un terme à sa carrière, il n’a plus les regards fixés sur lui, ses journées ne sont plus programmées. Il recouvre enfin sa pleine liberté, certes, mais il n’a plus vingt ans…

Je ne vais pas me plaindre d’avoir manqué les discothèques, les soirées entre amis. Non, je dis que j’ai perdu pendant vingt ans la liberté de faire chaque jour ce que je voulais. Et maintenant que j’ai quarante ans, je suis une autre personne. Qu’est-ce que je vais faire de ma vie, après tant de sacrifices ? Qu’est-ce qui va arriver ?

À la fin de leur carrière, beaucoup de footballeurs tombent en dépression. Que faire, maintenant qu’on n’est plus programmé ? La liberté devient trop

grande, c’est comme une mer immense, effrayante. On n’a plus pour se guider la boussole d’une vie où tout est prévu.

Pour le moment, j’ai un agenda qui me dit : à 10 heures, Milanello, à 10 h 30, entraînement… Bientôt, je n’aurai plus cet emploi du temps. Que faire ? Je vais conduire les enfants à l’école. Et ensuite ? Je vais rester là, à attendre qu’ils sortent ? Non, je vais aller au gymnase m’entraîner un peu. Une demi-heure, une heure de grande intensité… Et ensuite ? Pendant vingt ans, nous nous sommes sentis vivants grâce à l’adrénaline que nous insufflait le terrain face à des milliers de supporters. À présent, nous devons trouver une autre forme d’adrénaline. Ce n’est pas facile.

Des tas d’ex-footballeurs deviennent commentateurs à la télé. Je vais te dire pourquoi ils le font, moi : parce qu’ils ont besoin d’attention. Pas d’argent, d’attention. Pendant des années, tu as quatre-vingt mille spectateurs qui te regardent au stade, les journalistes qui écrivent sur toi. Tu arrêtes, et d’un coup tu n’as plus rien. Alors, on s’improvise commentateur. Mais ça ne m’intéresse pas. Je n’ai pas besoin d’attention, moi. De toute façon, j’en aurai quoi que je fasse, étant donné le niveau que j’ai atteint.

Je pourrais devenir entraîneur. Au fond, aujourd’hui déjà, j’aide les jeunes et l’équipe à grandir. Mais si j’en juge par les entraîneurs que j’ai eus, c’est un métier qui donne beaucoup de stress. Je ne sais pas, on verra. Dans ce cas, j’aurais besoin d’une période d’étude. Ce n’est pas parce que tu as été un grand joueur que tu deviendras un grand entraîneur. Pour te distinguer sur le terrain, de nos jours, le beau jeu ne suffit plus, il faut savoir communiquer tes idées à ceux qui jouent avec toi : c’est ça le plus difficile à obtenir, et c’est ce qui distingue un bon entraîneur d’un autre moins doué.

Il faut commencer par entraîner des jeunes ou une petite équipe, on doit pouvoir faire des erreurs pour apprendre, acquérir de l’expérience, et ensuite monter peu à peu jusqu’au sommet, là où on n’a plus droit à l’erreur. Je ne débuterais jamais dans un grand club, comme l’a fait Pirlo à la Juve, car j’aurais tout à perdre. Même si je gagnais tout de suite, je n’apprendrais rien. Seules les défaites et les déconvenues t’apprennent quelque chose. Pour grandir, au début, il faut pouvoir se tromper.

J’ignore ce que je ferai demain de ma liberté, mais je sais que pour l’instant je ne me sens pas un homme libre.

Mettons que je décide maintenant de sortir de chez moi. Je ne peux pas faire cent mètres sans être dérangé. Si les gens te dérangent, tu n’es pas

libre. Je ne sais pas si je l'aurai jamais dans ma vie, ce genre de liberté. À mon avis, c'est impossible, car j'ai atteint un tel niveau dans mon travail que je dois en payer les conséquences. Où est-ce que je me sens libre ? Dans la nature, quand je vais dans une forêt ou un bois, si les animaux ne me connaissent pas. Mais je n'y crois pas, même eux me connaissent… Parce que je suis un animal, moi aussi.

Je me sens libre sur une petite île au milieu du lac Mälar, et encore plus dans la forêt que je possède aux confins de la Norvège. C'est un lieu extrême dans les montagnes du Grand Nord, avec un petit cottage sans eau ni électricité, qui en hiver n'est accessible qu'en motoneige. Plus de mille hectares de forêt – pour vous donner une idée, l'ensemble de Milanello couvre seize hectares. Je peux parcourir des kilomètres sans risquer de rencontrer un être humain.

Voilà, là-bas je me sens vraiment libre. Sur mon bateau aussi, mais je n'ai jamais totalement confiance en la mer, on ne sait pas ce qu'il y a sous la surface. En forêt, au contraire, j'ai l'impression d'avoir la situation entièrement sous contrôle. Mais je ne peux pas vivre éternellement dans une forêt, au milieu des arbres : loin des hommes, je deviendrais fou.

Tant de gens disent que les footballeurs ont la belle vie. C'est vrai, il y a l'adrénaline, tu signes les contrats, tout le monde te répète que tu es le plus fort… Mais quand tu arrêtes, il ne reste plus rien. Fini l'adrénaline, fini les présences qui flattent ton ego. Dans le meilleur des cas, on te dit que tu as été le plus fort. Plus au présent, à l'imparfait. Quand tu joues et que tu as besoin de quelque chose, tu appelles et on te l'apporte. Quand tu as arrêté de jouer, tu appelles et on te dit : « OK, viens le chercher. » Le flipper s'éteint. La boule va droit dans le trou. Tilt.

J'ai peur d'arrêter, car je ne sais pas ce qui m'attendra ensuite. Chaque jour qui passe me rapproche de ce moment, et je me rends compte que j'ai de plus en plus peur. Ce n'est pas un problème d'argent. Je ne manquerai pas d'argent. C'est une autre question : qu'est-ce que je vais faire ? Bientôt, mes fils auront dix-huit ans, ils feront leur vie. Qu'est-ce que je vais faire ? Cette idée m'inquiète, je me croyais prêt à arrêter et à passer à autre chose, mais plus le moment approche, plus mon inquiétude grandit.

Je devrai trouver à la fin de ma carrière l'adrénaline que me donnent aujourd'hui mes affrontements avec Chiellini. Mais où la trouver ? Je ne

peux quand même pas aller dans la rue pour m'engueuler avec les gens. Je ne suis pas un détraqué. Faire des affaires ? Ça peut être un challenge : si ça marche, je touche le jackpot, très bien. Mais ce n'est pas ce genre d'adrénaline qui me donne la sensation d'être vivant.

Je me sens libre quand je m'habille décontracté.

Je déteste mettre une veste et une cravate. Ça t'oblige à te montrer présomptueux. Si tu entres dans un restaurant habillé comme ça, c'est comme si tu disais à tout le monde : « Regardez comme je suis important. » Je me fiche de ce que les autres pensent. Mais bien sûr, si je dois le faire, je le fais. C'est ainsi dans les occasions officielles, je ne suis pas à l'aise dans mon costard élégant, avec ce nœud papillon qui me serre et tout le reste. Mais je dois le mettre, donc je le mets. Je ne suis libre que lorsque j'ai une tenue sport, où je me sens détendu. En survêtement.

Mes voitures aussi me donnent de la liberté.

Elles me plaisent, mais je ne les ai pas achetées pour faire voir que je pouvais me le permettre. Ça fait huit ans que je ne les ai pas lavées. Je ne les achète pas pour les montrer, mais pour l'adrénaline qu'elles m'insufflent sur l'autoroute. Les voitures me donnent l'assurance de pouvoir m'échapper quand je veux, car elles sont si rapides que personne ne peut me suivre. De ce point de vue, elles sont ma liberté. Je sais que je peux m'enfuir à tout moment.

Quand je suis retourné à Milan, je n'en avais aucune. J'en ai fait venir deux, justement parce que l'adrénaline de la liberté me manquait. Certains me disent : « Zlatan, c'est mieux d'aller dans un circuit et de tourner au maximum, comme en Formule 1. » Non, cette idée m'ennuie. J'aurais l'impression d'être un hamster. Je préfère l'autoroute, car j'ai besoin d'échapper aux autres.

Lorsque les supporters me reconnaissent, ils me poursuivent même en voiture, pas seulement à pied pour avoir un selfie. Dans ce cas, j'appuie sur la pédale de ma Ferrari, qui peut passer en quinze secondes de zéro à trois cents kilomètres/heure. Attention, je ne dis pas que je fais du trois cents à l'heure sur l'autoroute… Mais donc, j'appuie sur la pédale et je m'envole.

La Covid m'a privé de liberté et a changé la personne que j'étais. Quand je suis tombé malade, ma famille n'était pas là. Je me suis retrouvé enfermé

dans mon appartement, comme dans une prison. Je me sentais seul contre tous.

Physiquement, je n'allais pas si mal, mais je n'étais pas habitué à cette situation. J'avais toujours eu ma famille près de moi, surtout quand je n'allais pas bien. En plus, c'était une période délicate de mon existence, car je devais prendre des décisions importantes : arrêter ou continuer ? Je ne savais pas si je réussirais à rester seul à Milan pendant six mois. J'en ai aussi parlé aux gens de l'AC Milan, mais je ne voulais pas que ça devienne un problème pour Pioli ou Maldini. Cette histoire ne regardait que moi.

La Covid a changé beaucoup de gens. Moi, je suis bien chez moi, mais j'aime aussi sortir de temps en temps. Pendant un an, c'est devenu impossible. Quand les restrictions ont été allégées et que je suis retourné dans un restaurant, j'ai été pris de panique.

J'ai dit à mes amis : « Dépêchons-nous de manger, je veux rentrer chez moi. » Je n'étais plus habitué. Je voyais trop de gens autour de moi, j'étais mal à l'aise, mais pas parce que j'étais un personnage célèbre et qu'ils me dérangeaient, mais parce que j'avais changé : ce qui était normal, à savoir ce restaurant bondé, me paraissait anormal, et l'anormal était devenu normal. Je respirais avec peine, je ne me sentais pas bien : « Allez, dépêchons-nous, je veux m'en aller. » Mes amis ne comprenaient pas : « Mais qu'est-ce que tu racontes, Zlatan ? La pandémie est finie. Profitons-en ! »

Je ne sais pas si c'est vraiment ça, la liberté.

Un autre dribble spectaculaire, c'est celui que j'ai fait à moto pour arriver à l'heure à la première soirée du festival de Sanremo.

Après l'entraînement, nous partons de Milanello en minibus. C'est le début de l'après-midi, on est largement en avance. Mon premier engagement à Sanremo est à 20 heures, une séance de promo sur la Rai pour lancer la soirée inaugurale du festival.

Mais au bout d'un moment, nous sommes pris dans un bouchon. On n'avance plus. Les voitures s'agglutinent et mon chauffeur cherche des informations à la radio. Un camion s'est mis en travers de la route lors d'un accident. Il paraît même qu'il y a un mort. Deux heures plus tard, nous sommes toujours bloqués.

Le temps passe, le stress augmente. Les gens du festival appellent, ils s'inquiètent. Je leur demande qu'on nous envoie une voiture de police pour

nous escorter jusqu'à Sanremo, mais ils me répondent que le festival est trop populaire, un privilège de ce genre ferait la une des journaux et déclencherait la polémique.

Je suis de plus en plus nerveux. Je descends du minibus et je m'avance à pied au milieu des voitures immobilisées. Après être resté assis pendant six heures, je n'en pouvais plus. Je regarde ma montre. La soirée risque d'être fichue.

Je retourne au minibus et je dis à mon assistant : « Donne-moi ta veste et suis-moi avec le GPS. Regarde où je vais sur ton téléphone. OK ? »

J'arrête un scooter qui se faufile entre les voitures. C'est le moment d'avoir de la chance. J'en ai.

Le motard me reconnaît tout de suite : « Ibrahimović… Je suis un supporter de l'AC Milan.

— Parfait. Conduis-moi vite à Sanremo.

— Ce n'est pas la porte à côté…

— Il faut absolument que j'arrive là-bas. »

Il me prête un casque qu'il a dans son top-case et nous partons. Pendant les vingt premières minutes, je suis le trajet sur mon téléphone, car je ne connais pas ce type, il pourrait aussi bien m'enlever et m'amener Dieu sait où. Mais il prend la bonne direction, tout va bien. Nous roulons vers Sanremo. Je décide alors de filmer pendant que je suis sur la selle, pour avoir une preuve, autrement personne ne me croira quand je raconterai cette histoire. Le pauvre motard roule lentement, car il est terrorisé. On le comprend : il transporte les jambes d'Ibra, dont l'une est déjà mal en point. Il se traîne et il dérape souvent, tellement je suis lourd.

« Laisse-moi conduire », je propose.

Il refuse.

Mon assistant dans le minibus n'en mène pas large, lui non plus, car il a perdu mon signal avec le GPS. Il a peur que je ne sois tombé, en fait c'est simplement à cause d'un long tunnel. Le signal reprend.

Quand nous arrivons à Sanremo, je suis gelé. J'ai fait une heure de moto sans gants, avec une petite veste et un casque sans visière. Seul mon masque anti-Covid protège mon visage.

Je remercie le motard, qui me dit : « Maintenant, je peux te l'avouer. C'est la première fois que je roule sur une autoroute… »

Pourquoi il n'a pas voulu me laisser conduire, alors ?

J’ai envie de l’étrangler, mais je le remercie encore : « Tu as été super. Attends mes assistants, ils arrivent. Demande-leur tout ce que tu veux. »

Il me répond : « Une photo me suffit. »

En entrant au théâtre Ariston, je suis à faire peur. J’ai un œil rouge, les lèvres bleuies par le froid. On m’installe près d’une lampe pour me réchauffer, puis ils décident : « Tu ne peux pas monter sur scène dans cet état, Zlatan. On change le programme. Tu apparaîtras plus tard. Détends-toi et réchauffe-toi. »

Pendant une heure, je suis resté dans la salle de bains à m’envoyer de l’air chaud avec un sèche-cheveux en mangeant deux tranches de bresaola. Puis je monte sur la scène.

Amadeus fait passer les images que j’ai tournées à moto, et je raconte tout le voyage. C’est comme ça que débute le festival.

J’ai pris un fameux risque, car j’aurais pu me faire mal alors que j’étais déjà blessé. Mon conducteur, qui débutait sur l’autoroute, aurait pu aussi m’emmener n’importe où… J’ai agi contre toute prudence et contre toute logique. Mais quand je me mets quelque chose dans la tête, il faut que j’aille jusqu’au bout.

Mais revenons un peu en arrière.

Pendant l’été, on m’appelle et on me demande : « Zlatan, tu ne voudrais pas participer au festival de Sanremo comme invité ? »

Je ne sais même ce que c’est, le festival de Sanremo. Je demande : « Il y en a d’autres qui ont fait la même chose ? »

On m’énumère une série d’invités importants.

Mais si c’est juste pour une brève apparition, pourquoi devrais-je le faire ? Je hasarde : « Si vous me voulez, il faut que je vienne tous les soirs. » Ils me proposent : « OK, tu peux présenter les cinq soirées du festival avec Amadeus et Fiorello. »

Je demande si quelqu’un d’autre l’a déjà fait. Non, jamais.

« Bon, si je suis le premier, alors je viens. Mais attendez un peu, parce que je suis en train de négocier mon nouveau contrat avec l’AC Milan. »

Les négociations pour le renouvellement s’éternisaient. J’ai fini par me dire : pendant que je reste ici à attendre l’AC Milan, je risque de perdre un tas d’autres occasions…

J’appelle les gens de Sanremo : « C’est décidé. Je viens au festival. » Si je conclus un accord avec l’AC Milan, je mettrai une clause prévoyant

qu’on devra me laisser libre pour une semaine, sans spécifier quand et pourquoi. C’est que mon accord avec Sanremo comporte l’obligation de garder un secret absolu sur ma participation. Je ne dois en parler à personne.

D’accord, j’y vais, mais pour quoi faire ?

Je n’avais jamais vu une soirée du festival. Quand je posais des questions, on me répondait invariablement : « Sanremo est le show musical le plus important qu’il y ait en Italie. »

Dans ce cas, c’est l’occasion rêvée pour dire merci aux Italiens, pour payer un peu ma dette, car c’est grâce à l’Italie que je suis ce que je suis. Grâce à ce pays, le monde entier me connaît. J’avais déjà été à l’Ajax, mais mon histoire n’a commencé vraiment qu’à Turin en 2004, quand Mino Raiola m’a fait entrer dans la Juve.

La semaine du festival approche. Je garde le secret, les gens de la Rai se montrent moins discrets. Ils font sortir mon nom, histoire d’éveiller la curiosité, de créer une attente, de faire du marketing. Du coup, il faut que j’en parle à Pioli : « Tu sais, cette semaine libre que j’ai fait mettre dans le contrat ? Je vais à Sanremo. »

Il répond simplement : « D’accord. »

Stefano va chercher tout de suite le calendrier du championnat. La deuxième soirée du festival coïncide avec le match Milan-Udine, qui avait lieu en semaine. Il n’est plus aussi d’accord.

J’en parle avec Paolo Maldini. Tous respectent mon choix, ils savent que des contrats ont été signés. Mais même si personne ne me fait de reproche, en moi-même, c’est la tempête. J’ai trop de responsabilité envers mes coéquipiers, j’ai trop l’âme d’un leader pour les abandonner. Je ne peux pas manquer un match du championnat pour un festival de chansonnettes…

J’appelle mon contact à Sanremo : « Écoute, je ne pourrai pas venir à la deuxième soirée. Je paierai la pénalité et tout ce que vous voudrez, mais je ne lâcherai pas mes coéquipiers, parce que je suis venu à l’AC Milan pour eux. Ce sont eux, ma priorité. »

Les gens du festival ont compris, ils se sont montrés très ouverts.

« Pas de souci, Zlatan. On va inventer quelque chose. »

Il était prévu que j’aille à Sanremo avec un préparateur physique, que je m’entraîne, que je dorme dans mon bateau pour être le plus tranquille possible avant d’aller au match. En fait, je me suis blessé au Stadio Olimpico contre l’AS Roma : claquage.

Après ça, ils croient que le problème est réglé : je ne pourrai pas jouer contre Udine, donc je serai à Sanremo et non à San Siro. Non. Même si je ne vais pas sur le terrain, je reste le chef. Mes gars ne doivent pas ressentir mon absence. Finalement, je vais au stade, et le soir je me mets en communication avec Sanremo en duplex depuis chez moi.

Les organisateurs du festival ont été très chics. Ils ne m'ont jamais mis la pression, ils ne m'ont pas donné de scénarios à étudier, ils ne m'ont rien imposé. Je n'ai jamais eu de stress avec eux. Ils m'ont seulement dit : « Sois toi-même. »

Je trouvais ça tellement bizarre…

Si Sanremo était le spectacle le plus important d'Italie, comme tout le monde me le répétait, je m'attendais à devoir faire un truc spécial, des clowneries ou je ne sais quoi.

Et voilà qu'ils me disent : « Tu dois simplement être Zlatan Ibrahimović. »

J'ai demandé : « C'est tout ? C'est si simple que ça ?

— Oui, pas besoin d'autre chose. »

Avec Amadeus, il y a tout de suite une alchimie incroyable. Il me dit : « Tu montes sur scène, et moi, je te suis.

— Comment ça ? C'est ton show, c'est moi qui dois te suivre.

— Non, tu es le pilote, et moi le copilote. »

Nous répétons notre entrée sur la scène du théâtre Ariston, et ils font entendre l'hymne de la Ligue des champions.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » je demande aussitôt.

Ils répondent : « Tu es un champion et c'est la musique des champions.

— Non, c'est une insulte, parce que moi, la Ligue des champions, je ne l'ai jamais gagnée. Vous voulez vraiment que je sois moi-même ? Alors c'est moi qui vais vous donner la chanson. »

Et je fais passer *Jutro je*, de la chanteuse serbo-bosniaque Nada Topčagić, une chanson joyeuse sur laquelle j'avais dansé chez moi, avec les hommes de mon staff, lors de la fête pour les cinq cents buts que j'avais marqués dans ma carrière.

Chaque fois que j'entrais en scène, on passait cette musique slave, et plus tard on l'a entendue aussi à San Siro, pendant l'échauffement de l'AC Milan.

Cette chanson est devenue un des tubes de Sanremo. Et comme ça, j'étais encore plus moi-même. Je me sentais totalement à l'aise.

Tout ça grâce à Amadeus, qui me répétait : « Tu entres et tu fais ce que tu veux, si tu fais une erreur en parlant, ne t'arrête pas, continue. Moi, je te suivrai. N'aie pas peur d'improviser. »

C'est exactement ce que je faisais, et je m'amusais comme un fou. Comme sur le terrain, au fond : on aurait dit un jeu auquel ils participaient tous, et moi je m'intégrais à l'ensemble, j'inventais et j'improvisais.

Avec Fiorello, l'alchimie fonctionnait moins bien, car il était imprévisible, je ne savais jamais ce qui allait arriver. Il était le pilote numéro 1, 2 et 3, moi j'étais le numéro 4 et Amadeus le numéro 5. Lorsqu'il entrait en scène, j'étais sur la défensive, je le laissais mener le jeu, d'autant qu'il parle un italien trop rapide pour moi. Lors d'un déjeuner, je le lui ai dit : « Fiorello, parle plus lentement ! Je ne comprends rien… » Et lui, le soir suivant, pour se moquer de moi, il s'est mis à détacher toutes les syllabes.

J'ai peut-être paru arrogant à certains, car en coulisse, pendant le direct, les chanteurs venaient me demander des autographes, et je leur disais : « Pas maintenant ! »

Je ne le faisais pas pour frimer, mais parce que j'étais concentré sur le spectacle, le timing de mes apparitions. Quand on travaille, on travaille. Les photos, plus tard.

Cela dit, par la suite, les ennuis se sont succédé. La polémique sur la société de paris sportifs commence dans la presse. Puis je me fais expulser à tort lors d'un match à Parme. J'ai un claquage, et à mon retour je me blesse de nouveau. Je prends un nouveau physiothérapeute, qui attrape la Covid peu après.

Quand je suis arrivé à Sanremo, j'étais au top. Ensuite, la situation a commencé à se gâter. Je ne suis pas superstitieux, mais quand ce genre de choses t'arrive, ça te fait réfléchir. J'ai longtemps réfléchi : soit c'est la faute de Sanremo, soit c'est Lukaku qui m'a fait un rituel quelconque. Mais nous parlerons plus tard de Lukaku.

À Sanremo, en tout cas, ç'a été fantastique. Ils paraissaient tous fous. Les dirigeants de la Rai suivaient l'audience en direct depuis les coulisses. Comme ils se sont aperçus que les taux d'écoute bondissaient dès que j'entrais en scène, ils se sont mis à hurler : « Faites entrer Ibra ! Faites entrer Ibra ! »

Ils ont bouleversé le programme. Je devais faire seulement quelques apparitions pendant chaque soirée, mais ils n'arrêtaient pas de m'appeler en

me demandant d'improviser.

Plus j'étais sur la scène, plus je prenais de l'assurance. Ça me plaisait tellement que j'avais envie de dire : « Écoute, Amadeus, tu n'as qu'à rester dans ta loge, je me charge de tout présenter… »

C'était en train de devenir mon show, pas le sien.

Mais la sensation que j'ai trouvée la plus gratifiante, finalement, c'est celle d'avoir changé l'image qu'ont de moi les gens, d'avoir atteint un niveau différent de popularité et d'approbation. Grâce à Sanremo, pour la première fois, je me suis senti apprécié et accepté par tous, supporters de l'Inter et de la Juve, Milanais et Napolitains. Je n'étais plus l'étendard d'un seul parti, mais l'objet d'une affection commune à tous les Italiens. Les gens jugent souvent sans connaître. Aujourd'hui, je crois qu'ils me connaissent un peu mieux.

Toutes les personnes que j'ai rencontrées après le festival voyaient en moi l'Ibra de Sanremo, pas l'Ibra de l'AC Milan.

Je vais à Pinzolo faire du VTT dans les bois. Je croise un couple âgé qui se promène. La dame me lance : « Ibra, tu as été fantastique à Sanremo. » Sur la plage, en Sardaigne, un épisode du même genre. Une autre grand-mère : « Ibra, à la télé, tu étais très beau et très sympathique. Tu sais aussi sourire. »

Ces compliments m'ont fait un immense plaisir, car je ne les ai pas mérités sur le terrain avec mon talent mais simplement en étant moi-même, en me montrant tel que je suis.

D'après ma philosophie, c'est ça, la perfection : être soi-même.

Quand j'ai chanté cette chanson sur scène avec Mihajlović, je n'ai pas cherché à faire la meilleure impression possible. Je ne me suis pas préparé, j'ai improvisé, j'ai chanté faux, mais j'ai été moi-même. Et c'est comme ça que j'ai été parfait.

À la fin du confinement, je suis entré dans un restaurant et tout le monde s'est mis à applaudir. OK, ils l'auraient peut-être fait aussi l'année dernière, mais ce soir-là, j'ai eu la nette sensation qu'ils n'applaudissaient pas le dieu de San Siro, mais l'homme de Sanremo. Ou, si vous voulez, pas le champion qui fait des miracles, mais celui qui parle.

3
L’adversaire
(ou De la guerre)

Au début de ma carrière, ma tête était une vraie bombe. Il suffisait d’une secousse pour la faire exploser. Mes adversaires le comprenaient tout de suite et cherchaient à en profiter, en me provoquant exprès.

Quand je jouais avec la Juve, alors que ma carrière avait déjà bien progressé, il m’arrivait encore de perdre mon sang-froid.

Je me rappelle un match contre le Bayern Munich.

Michael Ballack m’a harcelé dès le début du match avec ses propos, ses insultes, ses fautes loin du ballon…

Je suis tombé dans le piège. Deux cartons jaunes, et adieu.

Avec le temps, j’ai grandi.

Quelqu’un m’a conseillé : « Change la direction de ta colère. Au lieu de la diriger contre l’adversaire ou l’arbitre, concentre-la sur le jeu. Mets plus de rage dans ton football, et tu verras que tu réussiras à te venger de ceux qui te provoquent sans te faire disqualifier. »

Dans le ghetto de Malmö, si quelqu’un me disait quelque chose, il fallait que je réponde. Si je croisais un type qui me disait : « Putain, tu me cherches ? », je répliquais aussitôt : « Et toi, tu me cherches ? »

Dans la rue, chez nous, ça se passait comme ça. Il y avait des codes précis à respecter. Ces codes, je les transportais sur le terrain de foot.

On commençait par se taper dessus avec des mots, puis on s’approchait pour voir qui était le plus fort mentalement ou physiquement.

J’étais jeune, je réagissais d’instinct car je manquais encore de sang-froid, alors que les joueurs expérimentés le faisaient délibérément pour me

provoquer. Par exemple, Siniša Mihajlović, dans ce match entre l'Inter et la Juventus.

Il a commencé à m'insulter au premier coup de sifflet. Au bout d'un moment, je lui ai donné un coup de tête, qui m'a valu d'être disqualifié. J'étais encore tombé dans le piège.

Mihajlović ne me détestait pas, il n'avait rien de personnel contre moi. Il voulait juste donner un avantage à son équipe et gagner le match.

Avec Marco Materazzi, c'était différent. Il voulait te faire mal. Au-delà des enjeux du match, il avait une stratégie personnelle pour pousser à bout l'adversaire.

Quand un joueur n'est pas la hauteur, il essaie de s'imposer par tous les moyens. C'était son style. Mais si on me fait certaines choses, je ne les oublie jamais. Il me reste comme une sensation dans la poitrine, qui ne passe pas. J'ai attendu cinq ans pour régler son compte à Materazzi.

Juventus-Inter, 2 octobre 2005.

Materazzi avait ces lentilles de contact Nike qui étaient alors à la mode et changeaient la couleur des yeux. Je me rappelle ces deux yeux rouges de bête féroce qui me suivaient partout. À un moment, il a réussi à m'avoir avec un tacle des deux pieds, en ciseau. Je dois sortir du terrain pour me faire soigner. Capello veut me remplacer, mais je lui dis : « Non, ça ira. »

Je rentre uniquement pour affronter Materazzi. Peu m'importe le foot, maintenant, pour moi le match est déjà terminé. Mais je n'arrive même pas à marcher tellement j'ai mal, Capello s'en aperçoit et me fait sortir.

L'attente commence.

Dans mon monde, ça fonctionne ainsi : tu n'oublies pas et tu attends le bon moment pour te venger. Je me répétais sans cesse : quand je le tiendrai, je lui ferai mal, très mal, comme ça, il se souviendra de ce qu'il m'a fait. Et j'agirai sans me cacher, afin que mes intentions soient claires pour tous.

Nous nous sommes encore affrontés dans des matchs, mais le bon moment n'arrivait pas. Je n'avais pas envie de me contenter de lui donner un coup de pied en douce puis de m'en aller. Non, pour faire ce que j'avais en tête, j'avais besoin d'une occasion favorable.

Quand mon transfert à l'Inter de Milan a eu lieu, je suis devenu le coéquipier de Materazzi. Impossible de rien faire, du coup. Je ne peux pas le frapper pendant l'entraînement, ce n'est pas mon genre. À présent, nous jouons ensemble et nous gagnons ensemble.

J’ai toujours respecté mes camarades. On finit même par se parler, par se connaître personnellement, mais dans ma tête le souvenir n’a pas bougé. Je n’ai pas pardonné. Il faut dire que j’ai une excellente mémoire. Un jour, par exemple, un petit garçon me donne un maillot à signer. Je lui dis : « Je te l’ai déjà signé l’année dernière à Rome. » Il est resté bouche bée.

Je fais mes trois ans à l’Inter, je vais à Barcelone chez Guardiola, le temps passe, je retourne à Milan. Cette fois, je vais jouer sous le maillot rouge et noir. Arrive la semaine du derby – le premier derby de la saison.

Les journaux et le public exacerbent le défi. Tout le monde parle de Materazzi contre Ibra. Mais moi, je suis très serein, concentré sur le match. Mon club, l’AC Milan, doit absolument gagner pour défendre sa première place au classement, qu’il vient de conquérir en dépassant la Lazio.

Comme nous jouons chez eux, les supporters de l’Inter sont beaucoup plus nombreux et ils nous sifflent, nous insultent, mais pour moi c’est une chance car ça fait encore monter mon adrénaline et je me sens plus fort.

Dimanche 14 novembre 2010, le match commence.

Je me retrouve face à Lucio, Materazzi et Córdoba. Ces trois-là sont des défenseurs brutaux, je les connais bien. À la première intervention, ils m’affrontent en groupe et me font comprendre le genre de match qui m’attend. OK, cartes sur table. Je vais devoir ouvrir les yeux et faire gaffe à tout instant.

Un ballon arrive en l’air, je me prépare à sauter mais je m’aperçois que Materazzi et Lucio accourent, l’un à droite l’autre à gauche, pour me coincer entre eux. Je fais semblant de m’élancer, mais je reste à terre, si bien qu’ils se heurtent violemment en plein vol. Je m’amuse.

Ce sera pareil pour chaque ballon. Une bataille. C’est aussi que j’avais eu des rapports tendus avec les supporters, quand j’étais à la Juve. Après un but, je les avais défiés en me touchant les testicules. Maintenant que je joue pour l’AC Milan, ils me considèrent comme un traître et veulent assister à mon exécution.

On joue depuis quelques minutes. Je cours vers une balle longue tirée dans ma direction, j’entre dans la surface de réparation, Materazzi me fauche par-derrière : penalty. Je marque, puis j’ouvre grand les bras en m’arrêtant pour fixer les ultras de l’Inter, qui m’abreuvent d’injures. De l’adrénaline à haute dose, comme je l’aime. Super.

Au début de la seconde mi-temps, voilà enfin le moment que j’attends depuis cinq ans.

Le ballon arrive à mi-chemin entre Materazzi et moi. Je sais qu'il va me tacler pour me faire mal. C'est une occasion idéale, car on croira à un tacle lié à la nécessité du jeu, pour conquérir ce ballon entre nous deux. Mais Materazzi ne sait pas que je veux lui faire encore plus mal que lui, car ma rage n'a cessé de grandir pendant cinq longues années.

Il veut faire un tacle glissé en avant, mais je saute pour éviter le choc. Si j'avais taclé de mon côté, nous aurions eu chacun la moitié des chances de nous faire mal. Mais en sautant, je serre les genoux et je lui donne un coup de coude à la tête pendant qu'il glisse sous moi. J'entends le bruit sec du coup et son gémissement de douleur : « Ah… »

Je pourrais me rouler par terre pour faire semblant d'avoir été moi aussi blessé lors de l'affrontement. Au lieu de quoi, je me lève tranquillement et je m'éloigne. Lui reste à terre, on le transporte à l'hôpital pour un examen médical. Je sais que je l'ai frappé sérieusement, à la tempe.

Stanković, qui est un ami, vient me demander : « Pourquoi tu as fait ça, Zlatan ? »

Je lui réponds : « Parce que ça faisait cinq ans que j'attendais ce moment. Laisse tomber, Dejan. Va-t'en. »

Dans le vestiaire, Inzaghi est un des plus euphoriques : « C'est le plus beau derby de ma vie : 1-0 pour nous sur un but d'Ibra, et Materazzi est à l'hôpital ! »

J'avais vengé d'un seul coup toutes les fautes délibérées qu'avaient subies aussi Pippo et Cheva.

Le lendemain, je dois prendre un avion à Linate. On me dit : « Materazzi est là. » Je réponds : « D'accord. On verra ce qu'il va faire. » Je me lève de mon fauteuil. Peut-être va-t-il me chercher ? Montre-moi que tu es un homme, Matrix. Mais il passe à côté de moi sans rien dire.

Il est facile ensuite de se cacher derrière Instagram, de se raconter dans les interviews, de poster la photo de la Ligue des champions en écrivant : « Ibra, tu l'as eue, celle-là ? » Ça me fait rigoler. Moi, je n'ai pas besoin de ces manigances. J'ai fait ce que je devais le moment venu, comme un homme. Je n'ai plus aucun compte à régler avec lui.

Un jour, j'ai demandé à Capello : « Ici, à la Juve, il y a un tas de champions. Comment gagner le respect de chacun ? »

Il m'a répondu : « Je ne le demande pas, je le prends. »

Avec Materazzi, je n'ai pas demandé le respect, je l'ai pris.

À ma façon.

À propos de défis dans le derby, Lukaku aussi, il m’a fait rire, quand il s’est autoproclamé « le vrai roi de Milan ».

Il ne m’a jamais taclé méchamment, lui, mais je vais lui faire payer ce qu’il m’a dit sur le terrain.

Pendant l’année qu’il a passée à Manchester, il n’a pas ouvert la bouche, il était doux comme un agneau, puis il est arrivé en Italie et les journalistes lui ont fait croire qu’il était arrivé au top, qu’il était un grand joueur, et il s’est pris pour un roi.

Romelu n’est pas méchant, mais il a commis une grave erreur : il s’est attaqué à moi.

Au cours de ma deuxième année à Manchester, je me suis gravement blessé, je ne jouais plus et ne touchais plus que vingt pour cent de mon salaire. Comme toute occasion était bonne pour récupérer un peu argent, j’ai lancé un défi à Lukaku. Nous étions en train de déjeuner avant un match. Je lui ai dit : « Écoute, Romelu. Chaque fois que tu louperas un amorti, tu me devras cinquante livres. D’accord ?

— Et si je le réussis ?

— Je te promets que je vais te rendre plus fort. Allez, Rom, dis oui, que je devienne millionnaire ! »

Il riait. Il se croyait vraiment un joueur au top, mais chaque fois qu’il essayait de contrôler un ballon, il devait ensuite lui courir après.

Mais attention : mon défi, que j’étais sûr de gagner, était aussi une façon de lui faire comprendre dans quel domaine travailler pour s’améliorer. Je l’aidais, en faisant ça. D’ailleurs, il a grandi depuis. Il est beaucoup plus fort aujourd’hui qu’il ne l’était à Manchester.

Mais alors que là-bas il ne disait pas un mot, dès qu’il est arrivé en Italie, il m’a cherché : « Le nouveau roi de Milan… » Il oubliait la loi de la jungle : pour être le nouveau roi lion, il faut tuer le vieux lion.

Arrive le derby du championnat, en février 2021. Nous le gagnons et j’inscris un doublé. J’annonce sur les réseaux sociaux : « Milan n’a jamais eu de roi, seulement un dieu. »

Un mois plus tard, nous nous retrouvons pour le derby de la Coupe d’Italie. Lukaku se dispute avec Romagnoli, le capitaine. OK, c’est dans l’ordre des choses. On se dispute tous. C’est un derby, la tension est au maximum. Mais ensuite, il entre aussi en conflit avec Saelemaekers. Mon

équipe est trop jeune, rien à voir avec mon AC Milan d'autrefois. Si tu t'en prenais à Gattuso, il te massacrait.

Je me dis donc que je dois intervenir. Les gars n'ont pas froid aux yeux, mais leur comportement les met en position de faiblesse.

Je prends Lukaku à part et je lui lance : « Ferme ta gueule et reste à ta place. »

Il me dit : « Qu'est-ce que tu me fais, sinon ? »

Je le regarde non sans étonnement : voilà qu'il parle avec moi…

Il répète : « Qu'est-ce que tu me fais, sinon ? »

Je le lui explique en anglais : « *I'm gonna break every bone in your body if you open your mouth.* »

Je te fracasse tous les os du corps si tu l'ouvres.

Il s'approche. D'après les règles de la rue, tu ne peux t'approcher que jusqu'à un certain point, autrement je me défends.

Je mets ma tête contre la sienne et je le repousse.

Il se met à insulter ma femme. Je le prends alors par son point faible, que je connais bien : le vaudou de sa maman.

Quand il était passé de l'Everton au Manchester United, il avait déclaré publiquement qu'un rite vaudou accompli par sa mère lui avait conseillé de changer d'équipe. Dans mon monde, on a des couilles et on dit simplement qu'on veut aller à Manchester, sans inventer un tas d'histoires.

Je lui dis : « Va chez ta mère, fais-toi faire un vaudou. »

Aussitôt, il perd la tête : « Qu'est-ce que t'as dit sur ma mère ? Qu'est-ce que t'as dit sur ma mère ? »

Mais moi, je n'ai rien dit d'offensant sur elle.

La première mi-temps se termine. À cause des règles anti-Covid, on ne peut pas sortir ensemble du terrain. Chaque équipe doit prendre son tunnel pour rejoindre les vestiaires. Mais moi, j'entre seul dans le tunnel avec ceux de l'Inter.

La télé a montré des images où on me voit sourire à Lukaku qui est à côté de moi.

Je suis en train de lui dire : « Viens avec moi, qu'on s'amuse un peu. »

Dans le tunnel, il me semble que personne ne nous verra.

Je descends, je l'attends et je vois qu'il reste en haut, coincé par Barella. Bloqué par le petit Barella ? Un géant comme toi ? Ça veut dire que tu n'as pas tellement envie de me rejoindre.

Lukaku me menace de loin : « Je vais te tirer trois balles dans la tête. »

Comment ça ?

Je lui réponds : « Quand tu auras fini de te raconter des histoires, viens me trouver. »

Les joueurs de l'Inter m'ont chassé en me disant : « On sait où tu veux en venir, Zlatan. Tu veux lui faire perdre la tête. »

J'ai un ami parmi eux qui m'a confié : « Tu l'obsèdes, Lukaku. Quand tu as offert une PlayStation à tous tes coéquipiers, il en a fait autant quelques jours plus tard. Tout ce que tu fais, il le fait. »

Je vais dans notre vestiaire. Je me souviens que Paolo Maldini se trouvait devant la porte. Je sors le premier et j'attends que Lukaku arrive. Quand il passe, j'applaudis très lentement, comme pour dire : « Je suis ici, je t'attends. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Il applaudit vaguement et file sur le terrain.

Malheureusement, dans la seconde mi-temps, je reçois un deuxième avertissement et je dois sortir. Mais je n'ai pas perdu la tête. Je maîtrisais totalement la situation. Je n'étais plus le petit jeune qui explosait à la première provocation.

À partir de ce derby, cependant, les choses ont mal tourné pour moi : l'expulsion, la défaite, les polémiques sur la société de paris sportifs, les blessures, mon physiothérapeute qui attrape la Covid…

Au début, j'ai pensé que le festival de Sanremo m'avait porté la poisse. Mais peut-être était-ce Lukaku qui m'avait fait un rituel quelconque. Dans ma tête, j'ai décidé de tout régler avec lui sur le terrain, comme avec Materazzi. Malheureusement, il a quitté la Serie A et nous n'avons pas eu Chelsea comme adversaire dans la Ligue des champions. Mais il y aura d'autres occasions…

Il y a différentes catégories d'adversaires. Celui qui est dur, mais correct. Celui qui joue pour te faire mal. Celui qui frime sur le terrain, parce qu'il sait qu'il n'aura pas à se battre en cas de bagarre puisque l'arbitre et les autres joueurs interviendront. Celui qui n'a pas peur de régler ses comptes au vestiaire.

Mais les plus dangereux, ce sont ces joueurs gentils et tranquilles qui se transforment en furies s'ils perdent leur sang-froid. Ce sont les pires, car on ne sait pas à quoi s'attendre avec eux, on ne peut pas prévoir leur réaction.

Exemple : Francesco Toldo.

Francesco est vraiment un bon gars, doux, toujours joyeux. Je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse faire du mal même à une mouche.

Puis arrive cette bagarre à Valence, en 2007, pendant un match de la Ligue des champions. Toldo essaie de séparer Bordisso des Espagnols, mais alors qu'il l'immobilise, Navarro, en vrai gentleman, s'approche et lui donne un coup de poing qui lui fracasse le nez. J'ai la chair de poule rien que d'y penser.

Francesco, qui se sent coupable, descend au vestiaire et se dirige vers la salle des Espagnols. Il a quinze types devant lui. J'ai cru qu'il en suffirait d'un pour le bloquer. En fait, il les a tous repoussés, aucun n'a réussi à l'arrêter, même pas les agents de sécurité.

Toldo entre dans leur vestiaire et cherche ce poltron de Navarro, qui s'enferme dans la salle de douches, terrorisé. Avec un gars comme Francesco, il faut faire très attention.

Patrick Vieira, on ne se serait jamais douté de ce dont il était capable.

Je me rappelle un match entre le Bayern Munich et la Juve. Van Bommel joue comme une brute, il tape dur. Il s'en prend à Patrick, qui ne dit pas un mot sur le terrain, mais ensuite, une fois le match terminé, sort en douce de notre vestiaire pour aller tout seul dans celui du Bayern, pour apprendre à Van Bommel qu'il y a des choses qui ne se font pas.

Patrick était lui aussi du genre qu'il ne fallait jamais provoquer. Il valait mieux le laisser tranquille.

Nesta, Cannavaro, Thuram, Thiago Silva… Je n'ai jamais craint les défenseurs qui me tapaient dessus, mais ceux qui ne me laissaient pas voir le ballon.

On me faisait une passe, je décidais de l'endroit le plus favorable pour le cueillir, mais quand je me pointais, ils étaient déjà là à m'attendre, le ballon aux pieds. J'avais beau être plus puissant qu'eux, plus au point techniquement, ça ne me permettait pas de l'emporter sur leur rapidité d'esprit.

Thiago Silva était peut-être le plus fort de tous, mais Nesta aussi avait tout : le talent, la combativité, la personnalité.

Quand on s'entraînait à Milanello, il me défiait, il me motivait. Si je lui marquais un but lors d'un match d'entraînement, il minimisait : « Tu as eu de la chance », ou : « C'est ma faute. »

Il ne voulait pas me donner cette satisfaction il ne reconnaissait pas mes mérites. Du coup, il me chargeait à bloc, je donnais le maximum et on s'entraînait bien, tous les deux.

Mais si je devais choisir les deux défenseurs centraux de mon équipe idéale, je dirais Thuram et Cannavaro, car ils formaient une paire imbattable : aussi agressifs l'un que l'autre, toujours reliés dans une entente parfaite, ils se complétaient, ils s'aidaient – un vrai bloc de marbre.

Un entraîneur ne peut pas te tacler, mais il a d'autres moyens pour essayer de t'arrêter.

Quand on tombe sur Mourinho, par exemple, c'est toujours un spectacle.

Je l'ai affronté avec le PSG, alors qu'il était l'entraîneur de Chelsea. Il m'a parlé pendant tout le match. Mou te cause plus de problèmes que ses joueurs…

Ça m'embête de ne pas savoir ce qu'il a dit à Guardiola, cette fois où il s'est avancé derrière lui pour lui parler à l'oreille, lors de la demi-finale de la Ligue des champions entre le Barça et l'Inter.

J'étais en bordure du terrain, prêt à entrer. À côté de moi, Guardiola me donnait les ultimes indications tactiques. José s'est levé du banc de l'Inter, s'est avancé derrière nous et a murmuré quelque chose à Pep pour l'énerver.

Encore maintenant, je me demande ce qu'il lui a dit. J'étais trop concentré sur le match et je n'ai pas entendu.

Mou est terrible.

Je me réjouis de le retrouver en Italie, maintenant qu'il est l'entraîneur de l'AS Roma.

Gattuso aussi m'attaquait, en tant qu'adversaire. Quand je l'ai affronté à Naples avec l'AC Milan, nous nous sommes amusés. On n'arrêtait pas de s'asticoter.

Je lui disais : « Allez, Rino, assieds-toi, sois sage. »

Et lui : « Tais-toi, horrible Slave ! »

Et moi : « C'est toi qui vas te taire, sinon je te cogne ! »

Jouer contre Rino, c'est toujours un vrai cinéma… Quand nous étions camarades à l'AC Milan, par exemple, il me faisait des blagues et moi, je lui enfonçais la tête dans les poubelles, mais tout le monde maintenant connaît cette histoire.

Allegri a beaucoup changé, par rapport à quand je l'ai connu, il y a dix ans. Il a davantage de confiance et de ressource, il parle toujours avec une grande assurance.

Je me rappelle le match à Londres contre l'Arsenal.

Nous avions gagné le match aller 4-0. Pour le match retour, Max met deux gardiens sur le banc de touche, car Galliani vient de voir un match où le premier puis le deuxième gardien se sont blessés, et il n'y en avait pas un troisième. En somme, Max veut conjurer le mauvais sort.

Nous perdons 3-0, une débâcle, nous risquons d'être éliminés, mais au vestiaire, Allegri est tout content.

Je hurle devant tout le monde : « Ah, tu es content, bravo… Comment tu fais pour te réjouir d'une défaite 3-0 ? »

Il me répond : « Tu ferais mieux de prendre tes responsabilités sur le terrain, parce que tu as été nul à chier. »

Et moi : « C'est toi qui as merdé, en nous mettant deux gardiens sur le banc. »

Il vaut toujours mieux se dire les choses en face. Nous avons toujours eu de bons rapports, marqués par la franchise et par un grand respect. Aujourd'hui, je suis impressionné de le voir si sûr de lui, arrogant au bon sens du terme. Lors des conférences de presse, il parle toujours cash.

Cela dit, il ne doit pas oublier que c'est mon AC Milan qui l'a fait. Grâce à ce Scudetto, il a pu se proposer aux grands clubs. Il avait prouvé qu'il pouvait gagner et maintenant tout le monde savait qu'il pourrait recommencer. Même si, d'un point de vue tactique, Max n'avait rien d'un génie. Il excellait surtout à gérer le vestiaire, c'était un homme intelligent, un bon politique.

Une chose qui m'a déplu chez lui, c'est qu'il ait refusé l'offre du Real Madrid. Je sais qu'il s'agissait d'une proposition sérieuse. Pourquoi a-t-il choisi la sécurité, au lieu d'aller là-bas relever le défi ? C'est à ce genre de chose qu'on voit le genre d'homme que tu es.

Sois courageux, vas-y, apprends, essaie de voir ce que travailler à l'étranger veut dire, là où tout est plus difficile, marche sur le feu, fais comme Ancelotti, qui a gagné partout et n'a cessé de grandir, grâce à ses nouvelles expériences.

Moi, j'aurais pu rester longtemps avec l'Ajax, puis avec la Juve, mais j'ai préféré accepter tous les challenges, pour apprendre et devenir le meilleur. En Suède, je n'ai joué que comme espoir, après quoi j'ai toujours été loin de

chez moi, dans les jardins des autres, où tout est beaucoup plus difficile pour un étranger.

Au contraire, Allegri a fait le choix le plus facile, le moins risqué, et il est resté en Italie.

Ç'aurait aussi été une belle chose si Conte avait relevé le défi d'essayer de gagner encore avec un Inter de Milan affaibli. Ce n'est pas le résultat qui fait la grandeur de la bataille, mais le courage qu'on met à se battre. Un homme comme lui ne peut pas devenir un commentateur à la télé… Ça fait plaisir de le voir de nouveau sur le banc de touche de Tottenham.

Dommage, avec Conte et Gattuso, la Serie A aurait été encore plus spectaculaire : Mourinho, Sarri, Allegri, Spaletti, Pioli… Dieu sait quelles batailles on aurait vues.

Dans un jeu vidéo, j'affronte quatre-vingt-dix-neuf adversaires à la fois. On est tous sur une île, on se tire dessus, et pour finir il ne reste qu'un survivant.

J'ai découvert ce jeu quand nous étions à Manchester. C'étaient mes fils qui y jouaient. À première vue, j'avais l'impression d'un truc pour les enfants. Je l'ai snobé, jusqu'au jour où Maxi et Vincent m'ont provoqué : « Tu dis ça parce que tu n'es pas assez fort, et sur l'île ils te liquideraient tout de suite. »

Je leur ai promis : « OK, je vais apprendre, je vais m'entraîner, et ensuite nous ferons nos comptes. »

C'est comme ça que je suis devenu fan d'un jeu vidéo où tout est stratégie, combat, réflexes, adrénaline… Lorsque je voyais s'inscrire sur l'écran la « Victoire royale », j'étais fou de joie. Je les avais tous vaincus, j'étais le dernier survivant de l'île, le seul triomphateur !

Si je perdais le dernier duel, j'étais capable de jeter le joystick contre le mur ou de fracasser le casque.

Pour finir, mes fils m'ont annoncé : « Papa, tu es trop agressif, on ne jouera plus avec toi. » Il faut dire que nous combattions souvent ensemble, nous faisions équipe, et si nous étions éliminés, je rejetais la faute sur eux. Je leur mettais la pression même sur cette île.

Je jouais souvent la nuit, je défiais des coéquipiers, des collègues. Je participais aux chats anonymes en ligne, et quand une phrase m'échappait et qu'on me reconnaissait : « Mais tu es Ibra… », je disparaissais aussitôt pour jouer les *killers* ailleurs.

Puis ma passion est retombée. Mais j’ai gardé l’esprit de ce jeu, qui de toute façon a toujours été le mien quand j’ai joué au football : une fois éliminés tous les rois de l’île, il ne reste qu’un seul vainqueur.

4
Le ballon
(ou De l’amour)

Le plus beau ballon de ma vie, c’est le Select avec lequel nous jouions, enfants, dans le jardin de Malmö. Il était en caoutchouc, orné d’étoiles. Plus il rebondissait sur la terre et le gravier, plus il s’usait et devenait parfait. Car quand il était neuf, propre et brillant, ça n’allait pas. De même que les horribles ballons en plastique ne pouvaient faire l’affaire, car ils s’envolaient dans tous les sens. À force d’être frappé du pied et de se frotter aux cailloux, le Select changeait de peau comme un serpent, des lambeaux se détachaient, il se desquamait et devenait une tache blanche, un nuage dans la poussière. C’est alors qu’il était parfait.

Je n’ai plus jamais aimé un ballon comme le Select tout pelé de Rosengård. C’était le seul de notre quartier. Nous n’arrêtions pas de tourner autour de lui, du matin au soir. Je sentais que je pouvais tout faire, avec ce ballon. J’inventais des feintes, des dribbles, des astuces, des défis, des batailles… C’est avec ce ballon au pied que je me suis mis à rêver.

Je ne supporte pas ces gars qui racontent qu’ils ont commencé à taper dans une balle faite avec des chiffons ou des chaussettes, ou qu’ils dribblaient avec des cailloux, des noix de coco, des boîtes de conserve… Comme s’ils étaient tous Pelé. Ce sont des conneries. La plupart racontent ça pour transformer leur propre histoire en conte de fées. À quoi ça sert ?

Ma balle de chiffon, ç’a été le Select en lambeaux.

J’ai mis si longtemps à comprendre l’importance de conserver les objets liés à ma carrière. Au début, je ne gardais rien. Je n’ai même pas un maillot de l’Ajax et de la Juventus.

Je ne pensais qu'à l'avenir, à courir en avant. Puis je me suis rendu compte que ce serait beau, un jour, de raconter à mes fils le chemin parcouru, et que les objets m'aideraient à le faire. En touchant les choses, on s'en souvient mieux. Depuis, je garde tout : les maillots, les chaussures, les ballons…

Pour le moment, je les laisse dans des sacs en plastique, car Helena n'aime pas voir mes affaires de footballeur exposées dans la maison. Moi non plus, en fait, mais un jour, je ferai mon musée. Et là, le ballon Adidas à bandes fines de mon retourné contre l'Angleterre occupera une place d'honneur.

J'ai conservé tous les ballons de mes triplés, que j'ai pu ramener chez moi, comme le veut la tradition, avec dessus les autographes des joueurs. Dans mes sacs, il y a aussi le ballon du but contre l'Italie de l'Euro 2004, un Roteiro. Ce n'était pas un triplé, normalement je n'aurais pas pu l'emporter, mais j'ai dit à un dirigeant de la Nazionale, qui est un ami : « Il faut absolument que tu me le procures. » Il a réussi. Maintenant, je l'ai à la maison.

Pour moi, le ballon n'est pas un outil de travail, ce n'est pas un ordinateur que je laisse au bureau. C'est un objet d'amour, une partie de mon être, une chose vivante, comme un chien qui parcourt la maison et que je caresse de temps en temps, que je prends dans mes bras puis que je repose. Nous avons des ballons dans toutes les pièces. Quand j'en rencontre un, je le promène un peu, je le prends entre mes pieds, je fais une ou deux passes, j'esquisse une feinte et puis je le laisse là.

Si je trouve Maxi ou Vincent dans la salle, j'essaie parfois de les dribbler et nous nous lançons dans un match éclair. Ça met Helena en rogne. Elle n'aime pas nous avoir dans les jambes à la cuisine.

Mes fils ont retenu mes leçons. Ils me passent un appel vidéo depuis Stockholm et moi, à Milan, je me rends compte qu'ils font des dribbles tout en me regardant sur l'écran et en me parlant. Quand tu vis de cette manière, le ballon finit par faire partie de toi, tu n'as plus l'impression qu'il t'est extérieur. Il n'est pas comme une chaussure, il devient comme ton pied.

Il paraît qu'un journaliste brésilien, en regardant Pelé courir avec le ballon collé à la cheville, a soupiré un jour : « Je voudrais avoir avec ma femme l'intimité que Pelé a avec le ballon. »

Moi, cette intimité avec le ballon, je l'ai toujours eue. C'est avec l'autre intimité que j'avais des problèmes…

Dans ma jeunesse, j'étais trop amoureux de moi-même pour tomber amoureux de quelqu'un d'autre. J'avais un ego si développé qu'il m'empêchait de m'intéresser à une autre personne. Je me demandais si je serais jamais capable d'aimer.

En plus, j'étais très timide. Quand je parlais aux filles, je tremblais, j'étais toujours nerveux. Du coup, j'ai tout fait très en retard, par rapport à mes camarades. À mon premier rendez-vous avec une fille, j'ai écrit tout ce que je devais dire. Si elle changeait de conversation en me répondant, je continuais de m'en tenir à la question que j'avais notée sur mon papier. Ça n'a pas été simple pour la conversation.

Je vivais dans deux mondes séparés. Quand je jouais au football, je me sentais le plus fort, je n'avais peur de rien. Hors du terrain, je n'avais aucune assurance.

Je ne pensais qu'au ballon, pas aux filles, contrairement à tous mes amis qui en parlaient sans cesse, se vantaient de leurs conquêtes et de leurs aventures. Moi aussi, j'aimais bien aller en boîte et rencontrer des filles, mais je n'avais pas envie d'en parler, et surtout je n'avais pas envie d'une vraie relation.

Je n'ai eu que deux histoires d'amour dans ma vie. Une avant Helena, et ensuite Helena.

Dans ma jeunesse, la seule histoire qui m'intéressait, c'était celle que je vivais avec le ballon.

Pour les Italiens, les Suédoises sont toutes belles, blondes, souriantes, émancipées, désinvoltes… Et pas seulement pour les Italiens. Je sais qu'il s'agit d'un imaginaire collectif. Mais moi, cet imaginaire, je l'ai découvert à dix-sept ans, la première fois que je me suis aventuré dans le centre de Malmö. Dans mon quartier, nous étions tous des étrangers, les filles avaient les cheveux et les yeux noirs, beaucoup portaient le voile. Quand je suis arrivé à Stockholm, ç'a été encore plus impressionnant. Je me disais : « Toutes ces blondes sur la même place, ce n'est pas normal… »

À mesure que j'ai grandi, les deux mondes se sont rapprochés.

La force que me donnaient le football et mes premiers succès me rendait de plus en plus sûr de moi, même hors du terrain. Je ne jouais plus la comédie pour paraître différent de ce que j'étais. À présent, je me disais : « Tu es OK, Zlatan, tu es bien comme tu es. Si ça ne plaît pas à cette fille, c'est son problème. »

Dès que je suis arrivé à Amsterdam pour jouer à l'Ajax, je me suis rendu dans le « quartier rouge » : les canaux, les petites femmes aux fenêtres et tout ça… J'étais curieux, j'en avais tellement entendu parler. Quand mes amis de Malmö venaient me voir, ils me demandaient de faire un tour dans les parages. Jusqu'au jour où quelqu'un s'est écrié : « C'est Ibrahimović ! »

On m'avait reconnu. Depuis ce jour, je n'y ai plus mis les pieds. Si les gens de l'Ajax m'avaient découvert dans le « quartier rouge », ils m'auraient tué…

Il y a une phrase de Boskov qui est devenue célèbre : « Si un homme préfère une femme à la finale de la Ligue des champions et à la bière glacée, c'est peut-être un vrai amour, mais pas un vrai homme. »

Si, pour moi, c'est un vrai homme.

Dans toute histoire d'amour, le sexe au début est de la pure adrénaline, puis il devient quelque chose d'encore plus important car il soude le couple, il le fait grandir dans la complicité, il le rend unique.

Le football est bénéfique à ma relation avec Helena, d'une certaine manière, car il nous sépare, nous oblige à des déplacements, à nous enfermer dans une chambre d'hôtel, et ainsi il entretient le désir.

Helena n'est pas jalouse. Elle est plus mûre que moi, elle a davantage d'expérience. Elle m'a connu tout jeune et sait que j'étais timide, que je ne courais pas après les filles. Elle connaît mon caractère. Elle sait que je me sens bien. Et quand on se sent bien avec quelqu'un, on n'a pas besoin de chercher ailleurs. Elle a confiance en moi, et moi en elle. Je ne suis pas de ceux qui espionnent les portables de leur compagne. Quand j'étais plus jeune, peut-être, mais nous avons un rapport solide, empreint de confiance et de respect. Sans ces deux éléments, une relation ne peut pas fonctionner pendant vingt ans.

Il y a quelque temps, en Sardaigne, je suis allé saluer Silvio Berlusconi dans sa villa et nous avons un peu blagué sur tout, y compris l'amour.

J'ai toujours apprécié mes rencontres avec le président, même s'il me demandait chaque fois de me couper les cheveux. Lorsqu'il venait à Milanello, on n'avait pas besoin de le voir, quelque chose dans l'ambiance t'avertissait, et quand il entrait dans la pièce, tout le monde redressait les épaules, changeait de posture, retenait son souffle. J'admire les personnes qui possèdent cette aura du pouvoir, qui t'inspire le respect et aussi une certaine peur.

Je me souviens du soir de ma présentation à San Siro, avant le match Milan-Lecce, en 2010. J'arrive sur le terrain, je salue le public dans mon nouveau maillot, puis je monte en tribune pour suivre le match. Berlusconi me fait asseoir à côté de lui et d'Adriano Galliani.

Nous regardons la première mi-temps. Au début de la deuxième, le président me dit : « Ibra, ça t'ennuierait de te décaler d'une place, car quelqu'un de très important va arriver ?

— Mais bien sûr, voyons… »

Je me décale, de même que Galliani. Je m'attends à voir arriver un homme politique ou un dirigeant d'un grand club.

Dix minutes passent, personne ne vient. Le siège reste vide.

Au bout d'un quart d'heure, tout le monde se lève. Une femme magnifique, aux talons vertigineux, s'avance et s'installe.

Berlusconi se penche vers moi, me fait un clin d'œil : « C'est quelqu'un de très important… »

J'aime mes fils plus que tout au monde. Pour moi, ils seront toujours en pole position.

Les aimer, ça veut dire aussi les protéger, gérer de façon responsable leur liberté. Maximilian et Vincent n'ont pas la permission de fréquenter les réseaux sociaux, car je ne veux pas qu'ils soient blessés par les méchancetés qu'ils pourraient lire à mon sujet.

Sur mon compte Instagram, il n'y a pas une seule photo de mes fils ni de ma famille.

En revanche, je vois des tas de gamins livrés aux réseaux. On ouvre à certains un compte personnel, et à sept ou huit ans ils ont déjà des milliers de followers. Mais quand ils seront grands, seront-ils contents d'avoir été exposés de cette façon ? Qu'est-ce qu'en savent leurs parents ? Mes fils décideront par eux-mêmes, quand ils seront en mesure de comprendre combien le mensonge infeste le monde des réseaux sociaux. Pour le moment, ils ne peuvent pas le savoir, donc pas question de les fourrer là-dedans.

Il ne s'agit pas de les garder sous cloche. Ma responsabilité, c'est de leur montrer la voie. Ils seront libres ensuite de la suivre à leur guise, dès qu'ils pourront s'y avancer seuls. Et s'ils sont encore à la maison à vingt-cinq ans, ça voudra peut-être dire que j'ai fait une erreur.

Maxi et Vincent doivent aussi apprendre à évaluer les amitiés. Dans ce domaine, ils sont devenus experts. Pourquoi ce type veut-il être mon ami ? Ils ont pris leurs distances avec certains gars qui les fréquentaient uniquement parce que je suis leur père. Ce sont eux qui l'ont décidé, pas moi.

Je n'oublierai jamais que, quand j'avais leur âge, les parents de mes camarades d'équipe avaient fait une pétition pour me chasser du groupe, car ils me considéraient comme un voyou. Moi, je ne chasse personne, je veux simplement que ma célébrité n'ait pas des répercussions négatives sur mes fils.

Comme je l'ai dit, Maxi et Vincent détestaient le football, au début, ils en étaient jaloux, mais maintenant qu'ils sont entrés dans mon monde, je ne suis plus seulement un père pour eux, je suis aussi leur entraîneur, ils m'écoutent d'une manière différente.

Le problème, c'est que je suis très direct. Si quelqu'un ne fait pas du bon travail, je parle de la même façon, qu'il s'agisse de Brahim Díaz ou de mes fils.

Si je dois le dire, je le dis : « Aujourd'hui, tu n'as rien fait de bien, tu as été nul. »

La communication soft, ce n'est pas mon genre, car d'après ma philosophie je ne fais aucun bien aux autres en ne leur disant pas les choses comme elles sont vraiment.

C'est pareil sur le terrain. Si je reproche à un camarade d'avoir commis une erreur, lui qui était convaincu d'avoir fait le bon choix, il va y penser, réfléchir, et la fois suivante il ne se trompera plus.

Lorsque je vais aux entraînements de mes fils, je ne fais jamais de photos ni de selfies avec les gens, car là-bas, sur les gradins, je ne suis pas Ibra mais seulement un père. C'est leur espace, ce sont eux qui doivent être importants, pas moi. Ils sont Maxi et Vincent, pas les fils de Zlatan. C'est pourquoi nous les avons inscrits à l'école sous le nom de famille de ma femme. Ils ne doivent pas passer leur vie à jouer le rôle des fils d'Ibrahimović.

J'en ai parlé avec eux : « Les garçons, vous devrez être beaucoup plus forts mentalement que moi à votre âge. À l'école, sur le terrain de foot, partout vous devrez supporter d'être comparés à moi. On ne peut pas l'éviter. Si vous n'êtes pas assez forts dans votre tête, ce sera trop dur. Ce n'est pas votre faute, ni la mienne. C'est comme ça. »

Maximilian, l'aîné, a une personnalité affirmée. Voilà quelque temps, j'ai décidé que le moment était venu de lui demander : « Quel nom veux-tu porter ? Seger ou Ibrahimović ? Tu peux choisir. »

Le nom de ma femme lui assurait davantage de protection, de liberté. Le mien l'obligeait à affronter la comparaison, toujours.

Il a répondu : « Je m'appelle Ibrahimović. »

Maximilian se sent fort, alors que Vincent doit encore faire son choix. Pour lui, c'est encore tôt. Il n'a qu'un an de moins que son frère, mais à cet âge, c'est beaucoup.

Je réussis à suivre depuis Milan les entraînements des garçons et leurs matchs, grâce à une caméra sur le terrain du Hammarby IF, à Stockholm. De cette façon, je peux voir comment les choses se passent. J'en parle ensuite directement avec eux, nous discutons, nous confrontons nos points de vue.

Un jour, je vois l'entraîneur de Vincent qui le console. Il a dû se passer quelque chose.

Après l'entraînement, j'appelle le petit et je lui dis : « Dès que tu seras seul dans ta chambre, téléphone-moi. »

Vincent m'appelle, je lui demande : « Comment vas-tu ? »

C'est un appel vidéo. Je m'aperçois tout de suite qu'il évite de regarder l'écran et qu'il a le souffle court.

Je lui dis : « Détends-toi, Vincent, respire, et quand tu te sentiras prêt, dis-moi comment tu te sens. »

Il se calme, et au bout de quelques minutes il me répond : « Je ne me sens pas bien. »

Je comprends qu'il se force, qu'il lui est pénible de l'admettre, car devant moi les garçons veulent toujours se montrer forts. Ils n'ont pourtant rien à me prouver, mais c'est comme ça dans leur tête, surtout depuis qu'ils se consacrent au football avec passion.

Ils vont tout le temps demander à Helena : « Qu'est-ce que papa pense de moi ? »

Ils veulent être parfaits à mes yeux. Ils n'arrivent pas à comprendre que pour moi, ils sont déjà parfaits en soi, par le simple fait qu'ils existent, et qu'ils le sont encore plus s'ils sont heureux.

Cela dit, je reconnais que j'ai ma manière de dire les choses franchement et que je leur mets une pression terrible.

Je ne cesse de répéter : « Pourquoi veux-tu être normal, si tu peux être le meilleur ? Mais c'est à toi de choisir, tu es libre de faire ta vie. »

Moi, je ne veux pas être normal, car ils sont si nombreux à l'être, alors que les meilleurs sont rares. C'est pourquoi je suis toujours à deux cents pour cent dans tout ce que je fais.

« Je ne me sens pas bien, me dit Vincent.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu me manques. »

C'est comme s'il m'avait planté un couteau en plein cœur et me l'avait arraché.

D'un coup, je veux quitter l'AC Milan et retourner à la maison, car mes fils sont au premier rang, rien n'est plus important au monde.

Vincent a toujours été près de moi, il s'est toujours senti protégé. C'est la première fois que nous sommes séparés, mais je pensais ne rester que six mois à Milan. Si j'avais su que mon contrat serait prolongé, j'aurais fait venir ma famille.

À certains égards, je dois admettre que ç'a été un bien, car du coup j'ai relâché la pression sur eux.

Je ne leur dirai jamais : « Il faut que vous deveniez des footballeurs professionnels. » Non, jamais.

Mais je leur dis : « Si tu as la possibilité d'en devenir un et si tu en as vraiment envie, fais tout ce que tu peux à chaque match, à chaque entraînement, pour y parvenir. »

Quand nous étions à Los Angeles, je faisais trois heures de route pour les conduire au terrain de leur équipe et revenir les chercher.

J'ai été très clair : « Les garçons, je n'ai pas de temps à perdre. Je vous conduis là-bas uniquement si vous êtes disposés à donner le maximum. »

Idem pour le taekwondo, qu'ils ont pratiqué pendant un moment : ils sont devenus tous les deux ceinture noire.

« Je vous amène au gymnase uniquement si vous êtes prêts à vous donner à deux cents pour cent, autrement ce n'est pas la peine de perdre votre temps. Restez à la maison et lisez des livres. »

Ça vaut pour tous les domaines, pas seulement le sport. Que tu réussisses ou pas, je m'en fiche. Mais quand tu fais quelque chose pendant une heure, deux heures, tu dois donner tout ce que tu as dans le ventre. Telle est ma philosophie.

Et c'est aussi celle que je mets en pratique à l'AC Milan.

Si tu t'entraînes de façon présomptueuse et que tu m'affrontes avec légèreté lors des matchs d'entraînement, tu ne me rends pas service, tu troubles mon propre travail car tu ne m'aides pas à m'améliorer.

Il faut que tu donnes le maximum, car ainsi je serai forcé d'en faire autant. En me rendant meilleur, tu deviendras meilleur. Si tu fais un entraînement de merde, autant rentrer chez toi, car tu te fais du mal et tu fais du mal aux autres. C'est comme ça que j'ai changé la mentalité de l'AC Milan.

Cependant, je me trouve parfois dans une situation difficile, car je me rends compte que je ne traite pas Maxi et Vincent comme mes fils, mais comme des footballeurs. Helena me met en garde : « Fais attention, tu dois aussi leur donner de l'amour. »

Elle a raison, il faut garder un équilibre – *balance*. Elle le sait, car quand Maxi et Vincent se sentent mal, ils vont se confier à elle, alors qu'avec moi ils veulent toujours paraître forts, comme moi.

« Papa, tu me manques. »

Quand Vincent m'a dit ça, j'ai eu envie courir à la maison. De toute façon, je n'ai plus rien à prouver sur le terrain. Je suis ici pour donner, pas pour prendre. Pour aider. J'en ai tant fait, dans ma carrière, que maintenant la seule chose qui m'intéresse, c'est d'inspirer les autres, de les rendre plus forts.

Mais le football est ma passion, ma vie. Sans le football, je suis vide.

J'ai dit dans ces pages combien j'étais terrifié à l'idée de sortir d'une existence programmée pour entrer dans une vie normale, libre, sans savoir ce que je devais faire, sans avoir la maîtrise de mon avenir. C'est pourquoi j'ai prolongé d'un an mon contrat avec l'AC Milan, sans même consulter Helena.

Elle ne s'est pas fâchée, mais elle m'a dit : « Tu aurais dû m'en parler avant. Tu vas vivre en Italie et nous en Suède, donc nous devons nous organiser pour nous voir et pour résoudre les questions pratiques. »

Je sais que j'ai été égoïste, que je n'ai pensé qu'à ma peur d'arrêter. J'ai éloigné le moment de l'adieu qui m'effraie de plus en plus. J'aurais dû en discuter avec elle, afin que nous envisagions ensemble les différentes options : arrêter, retourner en Suède, continuer à l'AC Milan, aller ailleurs…

Mais je n'ai pensé qu'au football qui fait monter l'adrénaline et le sang dans mes veines, qui me fait respirer à pleins poumons, qui me donne la

sensation d’être vivant. J’ai pensé aux quatre-vingt mille supporters qui allaient revenir à San Siro, dans mon stade, et me faire sentir encore comme un lion dans l’arène.

Malgré tout, quand ton fils te dit : « Papa, tu me manques », le château entier s’écroule et même un type comme moi redevient un père comme les autres.

Vincent m’a tué, avec ce « tu me manques ».

Alors, j’ai dit à Helena : « Venez ici tout de suite. »

Ils ont atterri le matin à Linate.

Vincent a dit aussitôt : « Allons voir papa. »

Helena a objecté à juste titre : « Il s’entraîne à Milanello, c’est loin. Nous l’attendrons à la maison. Il arrivera en début d’après-midi. »

Mais Vincent n’a pas voulu attendre. Il a obligé Helena à prendre un taxi et ils sont allés à Milanello.

Nous sommes restés ensemble quelques jours, puis Maximilian est parti pour le Trentin avec la Milan Academy, car même s’il est heureux d’être avec moi, il est peut-être encore plus heureux quand il joue au football… À présent, il est entré dans mon monde.

Je lui ai proposé : « Fais un stage de dix jours, comme ça, tu goûteras à la vie qui est la mienne : les entraînements, l’hôtel, les nouveaux camarades… En montagne, on est bien. »

Vincent est resté avec moi à Milan. Il a fait le plein d’énergie, puis il est rentré en Suède avec sa maman. Ils ont atterri à 17 heures à Stockholm, et il voulait aller s’entraîner sur-le-champ.

Helena lui a fait remarquer : « L’entraînement commence à 17 h 30. Nous n’avons pas le temps.

— Essayons, a insisté Vincent.

— Le temps que nous passions à la maison et que tu arrives sur le terrain, ils auront déjà fini.

— Ça ne fait rien, même cinq minutes d’entraînement me suffisent. »

Helena s’est rendue et l’a conduit au terrain d’entraînement.

Vincent aussi est entré dans mon monde.

Quand Helena est retournée chercher Maxi, Vincent ne l’a pas accompagnée car il avait un match le week-end. Je lui manque, mais le football est une passion assez forte pour lui apporter une compensation. Et moi, je suis heureux car mes fils n’ont pas grandi en liberté comme moi à Malmö, où je sortais quand je voulais pour aller jouer au ballon sur le

terrain de Rosengård. Dès leur enfance, ils ont toujours été surveillés, protégés, mais en grandissant, peu à peu, ils acquièrent de plus en plus de liberté et le football les aide à avoir des camarades, des amis, à vivre les valeurs et les relations d'un vestiaire.

Ils jouent tous deux au football au Hammarby IF. Ils n'y sont pas entrés parce qu'ils étaient les fils d'Ibrahimović. Comme tous les autres, ils ont fait un bout d'essai, auquel ils se sont présentés sous le nom de leur mère.

Moi, je ne me suis pas montré. Ils ont été pris pour ce qu'ils ont fait voir pendant leurs deux semaines d'essai, pas parce qu'ils sont les fils d'Ibrahimović. Dans l'équipe, ils ont des camarades de tous les quartiers, qui sont devenus des amis. C'est là, au vestiaire, qu'ils sont chez eux.

Sur le terrain, Vincent est très intelligent. Je ne le dis pas parce que c'est mon fils. Dès qu'ils l'ont vu, ses entraîneurs ont été impressionnés : « Il joue comme un homme… Il est beaucoup plus mûr que son âge. Il est trop en avance… » C'est vrai.

Si je lui demande comment s'est passé l'entraînement, il me répond : « Bien, papa, aujourd'hui je n'ai pas perdu un seul ballon. » Il ne me dit pas, comme moi autrefois : « Bien, j'ai marqué un but, j'ai réussi un dribble génial, un retourné. »

Non : « Je n'ai pas perdu un seul ballon. » Moi, à son âge, comme tous les enfants, je ne songeais qu'à épater mes amis et à prouver que j'étais le meilleur. J'inventais des feintes, des trucs magiques, des numéros de cirque avec le Select tout pelé.

Vincent est comme une araignée au centre de sa toile, il tisse le jeu de l'équipe entière. C'est un numéro 6, il fait tourner le ballon. Il ne cherche pas le coup le plus spectaculaire mais le plus simple, qui est presque toujours le plus utile. Il est content de marquer un but, mais il se réjouit bien plus s'il permet à l'un de ses camarades de marquer. Son entraîneur a raison : il joue comme un homme.

Maximilian aussi joue comme milieu de terrain, mais son comportement est très différent. Avec son physique et sa puissance, il pulvérise tous les autres quand il s'agit de courir d'une zone à l'autre. Du point de vue tactique, il n'a pas les idées aussi claires que son frère. Un jour, il se prend pour Ronaldinho et joue en avant, le lendemain il se prend pour Pogba et reste plus en arrière. Il a encore besoin de comprendre quel est son vrai rôle.

L’école, c’est surtout Helena qui s’en occupe. Moi, je leur donne tout au plus un coup de main en maths, parce que j’ai toujours été obsédé par les chiffres. Depuis que je me suis fait escroquer de l’argent au club de Malmö, calculer est devenu encore plus important pour moi.

J’ai toujours aimé résoudre dans ma tête les problèmes et les opérations, en comptant sur mes doigts, sans rien écrire sur la feuille. À l’école, je trouvais toujours le bon résultat, mais ensuite j’étais incapable d’expliquer comment j’y étais arrivé. J’ai appris à mes fils à tout résoudre dans leur tête et à compter sur leurs doigts.

Helena s’occupe du reste. Elle me tient au courant, car elle sait que je veux tout savoir de Maxi et Vincent. S’il se passe quelque chose de grave, j’interviens. Mais je n’ai jamais fait de drames pour une mauvaise note. Au fond, ni Einstein ni moi n’étions des cracks à l’école.

Je n’ai jamais levé la main sur mes fils. J’ai pris tant de corrections avec ma mère, mais c’était une autre époque et une autre situation : une femme qui avait cinq enfants et un tas de problèmes chez elle, avec le stress continuel de l’argent qui manquait. Du reste, tous les coups de louche que j’ai reçus sur la tête ne m’ont pas empêché de grandir heureux et de réussir.

En ce temps-là, il était normal d’être corrigé par ses parents.

Pour moi, la discipline est essentielle. Il est bon que mes fils me respectent. Il ne s’agit pas qu’ils me craignent, mais ils doivent savoir ce qui arrivera s’ils commettent des fautes. Je ne veux pas répéter cinquante fois : « Ça ne va pas, ça ne va pas… » Si je le dis une fois, ça doit suffire.

C’est comme dans l’entraînement, ils doivent se donner à fond. Un exemple.

J’emmène ma famille en montagne, une excursion de trente kilomètres. Les garçons et moi, on est en VTT, Helena a pris son vélo électrique. La montée est rude et difficile même pour Maxi et moi. Au bout de quatre kilomètres, Vincent a des douleurs dans le dos et aux abdominaux, mais il ne veut pas flancher. D’après ma mentalité, il doit continuer, car c’est à son âge qu’on apprend à serrer les dents et à ne pas capituler.

« Ralentis, arrête-toi. Marche un peu… » Non, ce n’est pas mon genre. Moi, je dis : avance et apprends à souffrir. C’est comme ça dans mon monde.

Lorsque j’ai repris l’entraînement, après mon opération au genou, j’avais mal toute la journée, mais ça ne me gênait pas car je suis habitué à souffrir. Toute ma vie, j’ai souffert d’une façon ou d’une autre. En fait, non

seulement ça ne me gêne pas, mais ça me donne un certain plaisir. Quand je me fais faire un tatouage pendant vingt heures, je souffre et je jouis.

Malgré tout, Vincent peinait trop, si bien qu'Helena l'a forcé à prendre son vélo électrique. Elle a continué avec le VTT, et nous sommes arrivés tous au bout, sans nous arrêter.

Le lendemain, nous avons grimpé une pente à pied, et au bout d'un moment les garçons se sont mis à courir en disant que j'allais trop lentement. Peut-être voulaient-ils me prouver combien ils étaient forts, ou peut-être, plus simplement, cherchaient-ils un challenge. À présent, ils en ont besoin, comme moi.

D'ailleurs, chez nous, à Stockholm, ils s'entraînent seuls dans notre salle de sport. Ils me téléphonent pour me demander de leur envoyer les programmes de travail pour le tapis de course.

Un jour, durant ma période de rééducation, Vincent m'a accompagné à Milanello. Pendant que je faisais mes exercices, il m'a dit : « Papa, je veux courir un peu sur le terrain.

— D'accord, fais-moi trente courses *box to box*. »

Les préparateurs physiques de l'AC Milan se sont arrêtés pour le regarder : « Qu'est-ce qu'il fabrique ? Ce n'est pas normal… »

J'ai expliqué : « Il s'entraîne.

— Oui, mais même les joueurs de première équipe ne travaillent pas comme ça. »

C'est alors que Pioli est arrivé : « C'est ce qu'on appelle de l'autodiscipline. Je crois savoir qui la lui a enseignée…

— Monsieur l'entraîneur, moi, je ne fais aucune différence. Qu'il s'agisse de Vincent, de Maxi ou de Théo Hernandez, quand il faut travailler, on travaille. »

Nous sommes à Ibiza. Après ma séance d'entraînement, je retourne à bord de mon yacht. Il est midi.

Je demande à Helena : « Où sont les garçons ? »

Ils dorment encore. À midi…

Je préviens le capitaine : « Arrête tout, nous ne faisons pas de sortie en mer. »

Je réveille Maxi et Vincent : « Mettez vos chaussures de gym, nous allons nous entraîner. Vous avez deux minutes pour vous préparer. »

Ils sortent, les yeux encore gonflés de sommeil. Ils ne se sont même pas lavés.

Je trouve une rue où ils peuvent faire leurs allers-retours. Je compte les mètres, je trace par terre les points de départ et d'arrivée.

« Chaque fois que je vous donne le signal, vous partez. »

Ils se mettent à courir. Maxi, qui est plus grand et plus fort, fait ses allers-retours sans problème. Le cadet, qui évidemment ne parvient pas à tenir le rythme, appuie son front contre ma poitrine et me dit : « Papa, je n'en peux plus. »

Je compte : « Trois, deux, un… » Il se remet à courir.

Arrivé de l'autre côté de la piste, il se plie en deux, les mains sur les genoux.

Puis il s'élance pour le sprint final.

Je lui dis : « Tu as fait du bon travail, Vincent. On s'en va. »

Ni baisers ni embrassades, rien de ce genre. Simplement : « Tu as fait du bon travail. »

Maintenant, il sait que même lorsqu'il se croit à bout, il peut mener à bien son travail. Et il sait que pour le découvrir, il faut marcher sur le feu.

5
Le manager
(ou De la richesse)

Je me suis offert au PSG, c'est vrai, mais pas comme footballeur. Comme directeur sportif. Cet été-là, j'ai appelé Nasser Al-Khelaïfi, le président, et je lui ai proposé : « Si je ne renouvelle pas mon contrat avec l'AC Milan, je viendrai remettre de l'ordre au PSG, si tu veux. » Nasser riait, mais il n'a pas dit non.

Mino était d'accord.

Il m'a dit : « C'est la situation qui te convient. Tu dois aller là-bas, un point c'est tout. »

Mino savait très bien qu'il existait maintenant une alchimie spéciale entre l'AC Milan et moi, un lien indestructible. Même s'il m'avait proposé le Real Madrid ou le Barça, j'aurais répondu : « Non, Mino, je me sens trop bien à l'AC Milan. Et quand je me sens bien, je n'ai pas besoin de changer. »

Je l'ai déjà dit : je n'ai plus rien à prouver, je dois seulement rendre une partie de ce que j'ai reçu. Il faut que je donne un peu de moi-même à mes gars, que je les fasse grandir afin que demain, grâce à eux, l'AC Milan aille encore plus loin.

Raiola était conscient que je ne pourrais jamais me séparer de l'AC Milan, mais il était d'accord avec moi : si jamais mon contrat n'était pas prolongé, le rôle de dirigeant au Paris Saint-Germain serait idéal pour moi.

C'était aussi l'avis des joueurs du PSG avec qui je parlais.

L'un me disait : « Zlatan, il n'y a que toi qui puisses remettre sur pied l'équipe et rétablir la discipline. »

Un autre : « Zlatan, si tu avais été là, cette histoire dans le vestiaire ne serait jamais arrivée. »

Le projet me plaisait, mais il ne suffisait pas à conjurer l'angoisse et la panique que je ressentais à l'idée d'arrêter de jouer. Une chose est de le dire, une autre de le faire. Si j'étais allé à Paris, j'aurais regardé l'équipe s'entraîner et je me serais demandé mille fois : « Pourquoi as-tu arrêté ? »

Pour finir, j'ai prolongé mon contrat avec l'AC Milan. Mais si demain une occasion concrète se présente, il me sera peut-être moins difficile d'arrêter, même si aucun travail ne pourra jamais me donner l'adrénaline que j'éprouve sur le terrain. Mino l'a déjà annoncé au monde : « L'avenir de Zlatan, c'est d'être un dirigeant. »

En tout cas, c'est la vérité : je ne me suis pas offert au Paris Saint-Germain comme joueur, mais comme directeur sportif.

Par la suite, Nasser a été furieux contre moi.

Il m'a appelé pour me dire : « Zlatan, je n'arrive pas à croire que tu aies conseillé à Mbappé d'aller au Real Madrid. »

J'aurais pu nier, jurer qu'on lui avait raconté un mensonge, mais j'ai été franc : « C'est vrai, Nasser. Je l'ai fait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'au PSG, il n'y a pas assez de discipline. Et Mbappé a besoin de discipline pour s'améliorer, grandir et passer à l'étape suivante. Au PSG, c'est impossible actuellement, parce qu'il n'y a pas les gens qu'il faut. »

S'il y avait de la discipline, davantage de rigueur sur le terrain, tout le monde courrait, personne n'arriverait en retard aux entraînements ni ne se permettrait de n'en faire qu'à sa tête.

Si j'étais là-bas, je ne demanderais rien aux joueurs, je leur donnerais des ordres. Je n'ai aucun grief personnel envers Leonardo. Il m'est même plutôt sympathique. C'est lui qui m'a fait venir au PSG, je n'ai absolument rien à lui reprocher. Cela dit, je sais ce qui fait la différence entre nous. Moi, je ne demande pas, j'ordonne.

Le PSG a bouleversé son histoire en quarante-huit heures. D'un club normal, il est passé à son statut d'aujourd'hui. Sans un dirigeant fort, avec toutes les vedettes qu'on a regroupées, l'équipe devient ingérable.

Je vais vous dire ce que c'est, le PSG.

On paie les salaires ? Oui.

On gagne le championnat ? Oui.

On vit bien à Paris ? Oui.

Ils sont quarante joueurs, mais aucun ne veut partir, même s'il ne joue pas, car sa vie est trop agréable.

Moi, je leur mettrais la pression. Parce que si je te paie et que tu ne me donnes pas le maximum, tu ne peux pas rester. C'est ça, la discipline.

Mon conseil à Mbappé : « Tâche de t'en aller. »

Mon conseil à Nasser : « Tâchez de ne pas le faire partir. »

Deux conseils honnêtes. J'ai dit ce que je pensais, comme toujours.

J'ai fait la connaissance de Mbappé au mariage de Verratti. Il m'a demandé : « D'après toi, Zlatan, qu'est-ce que je dois faire ?

— À mon avis, tu dois aller au Real pour connaître un club qui a une autre philosophie et d'autres règles de comportement. »

Les valeurs, tu les apprends à travers le milieu où tu te trouves, les championnats qui t'entourent. Au PSG, il y a une foule de vedettes, mais le sacrifice n'est pas à l'ordre du jour, car il est inutile. Les joueurs jouent avec la moitié de leurs moyens, puisque ça leur suffit pour gagner. Quand le sommet de la pyramide est faible, la base aussi manque de solidité.

Si un joueur reçoit un ordre, il dit : « OK, c'est d'accord. » Puis il va se plaindre à Nasser, qui lui donne raison, et le directeur sportif se retrouve le bec dans l'eau.

Mais si c'était moi, le directeur sportif, et que ce joueur essayait de se comporter comme ça avec moi, il n'aurait pas l'occasion de recommencer, je vous le garantis.

Je vais vous raconter comment je suis arrivé à Paris. En tant que footballeur.

L'été 2012.

Je rencontre Galliani, nous bavardons et je lui confirme : « Je me sens bien à l'AC Milan. Je ne bouge pas. »

Après quoi, je commande à Mino : « Pendant les vacances, ne m'appelle pas. Laisse-moi tranquille. Oublie mon numéro de téléphone. »

Car quand un manager ou un directeur sportif t'appelle, ce n'est jamais pour te demander comment se passent tes vacances, mais seulement pour te proposer un transfert. Et moi, j'avais déjà décidé de ne pas bouger de Milan, puisque j'étais bien où j'étais.

Trois semaines plus tard, je rentre chez moi après une partie de pêche sur un lac suédois et j'allume mon téléphone. Six appels en absence : Mino.

Helena me dit : « Mino te cherche. »

Il l’a appelée, elle aussi. Donc, il y a anguille sous roche…

Mais je ne le rappelle pas. Je ne veux pas m’en aller, je me sens bien à l’AC Milan.

J’étais encore échaudé par mon expérience avec le Barça. J’y étais allé pour réaliser un rêve, et le rêve a tourné au cauchemar. C’est vrai que j’ai toujours eu besoin de changer de jardin, mais cette fois aucun ne paraissait plus verdoyant que celui de Milan.

Mino, qui est capable de charger comme un bison, m’appelle toute la journée. À la fin, il faut bien que je réponde : « Je t’ai dit de ne pas m’appeler.

— Je voulais savoir comment tu allais.

— Laisse tomber. Ce n’est plus la peine de m’appeler, je sais très bien ce que tu veux. »

En fait, je ne savais même pas à quelle équipe il pensait. Ça ne m’intéressait pas.

Mino passe à l’offensive : « Je pars pour la Suède.

— Pour quoi faire ?

— Je dois te parler.

— Mais je ne suis pas en Suède, moi.

— Bien sûr que tu es en Suède. J’arrive cet après-midi, à tout à l’heure.

— D’accord. »

Je l’attends.

Mino arrive avec ses avocats et commence : « Ton avenir n’est plus à l’AC Milan. Appelle Galliani et vérifie : ils n’ont même plus l’argent pour payer les salaires. L’avenir, c’est le Paris Saint-Germain.

— Le PSG ?

— Le PSG. »

Ils avaient déjà fait quelques acquisitions : Thiago Motta, Maxwell, Pastore…

En un éclair, je me joue le film du transfert : moi sous le maillot du PSG, un petit stade de province, le championnat français… Je m’imagine, je me vois et je guette une possible poussée d’adrénaline. Non, pas une goutte.

« Pas question, je n’irai pas à Paris. »

À cet instant, Leonardo appelle : « Zlatan, Paris t’attend.

— Écoute, Leonardo, je veux te parler en toute sincérité. Je ne me vois pas en déplacement dans un petit stade campagnard avec deux mille spectateurs. Ce n’est pas pour moi. Je suis habitué à jouer devant quatre-

vingt mille supporters qui m'aiment ou qui me détestent, et dans les deux cas ils décuplent mon énergie. Excuse-moi, mais ta proposition ne m'excite pas. »

À ce moment, Leonardo a été fort, car il n'a pas cherché à nier l'évidence mais m'a parlé lui aussi avec franchise : « Tu as raison. C'est comme ça, et sur ce point je ne peux pas t'aider, tu devras t'habituer aux petits stades. Mais je t'assure que le PSG, c'est l'avenir. Avec les investissements que nous allons faire, nous allons construire un autre monde et défier les clubs les plus prestigieux d'Europe. »

Je raccroche.

Je ne suis pas convaincu. Ils insistent, je fais de la résistance. Mais quand Mino s'est mis quelque chose en tête, on ne peut plus l'arrêter, il avance comme un tank. Et puis, il est trop intelligent, il trouve toujours les mots justes. On s'en aperçoit quand on le connaît bien.

Il ne m'a pas dit : « Le PSG est bourré d'argent. » Non, il a commencé à me parler d'avenir, de programmes, d'investissements, de visions, des joueurs qu'ils veulent acheter…

Pour finir, il me demande : « Et toi, combien tu veux ? »

En général, dans un contrat, on met le montant de l'engagement et quelques bonus : le logement, un certain nombre de voyages… des trucs de ce genre.

Après un instant de réflexion, je réponds : « Je veux tant et puis ça, et ça, et ça… »

Je demande tout ce qui me passe par la tête. Mino note tout sur une feuille et finit par se retrouver avec une pleine page de bonus.

Ma stratégie est claire : exiger tellement de choses qu'ils devront refuser et que je n'aurai pas à dire non moi-même.

« Tu ne voudrais pas aussi un vélo pour faire un tour dans le centre ? me demande Mino pour se payer ma tête.

— Bravo ! Ajoutons aussi un vélo ! »

Il ne se démonte pas : « J'en parle à Leonardo et je te tiens au courant. »

Je me sentais absolument tranquille.

En fait, vingt minutes plus tard, Mino m'annonce : « Leonardo a accepté toutes tes conditions. Y compris le vélo. »

Après ça, il a bien fallu que j'aille à Paris. J'avais donné ma parole, et ma parole vaut plus qu'un contrat écrit.

Je regarde Mino pour une ultime confirmation : « Alors, c'est décidé ? On va à Paris ? Tu es sûr que ça va marcher ? »

Il me répond : « Zlatan, ça ne peut pas ne pas marcher. L'AC Milan t'a déjà vendu.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Berlusconi et Galliani t'ont déjà emballé avec Thiago Silva. Ils ont fait un joli nœud et ont fixé le prix et tout le reste. »

J'ouvre enfin les yeux : « Prépare le contrat, on y va. »

Pendant que je me battais pour rester au club, ses dirigeants m'avaient déjà vendu en France derrière mon dos. La rencontre avec Galliani n'avait été qu'une farce, de même que sa promesse de me garder : « Tout va bien. »

Je ne lui ai plus parlé pendant des mois.

Au début, de Thiago Silva et moi, un seul devait partir, le transfert de l'autre aurait eu lieu à la saison suivante, mais ils ont finalement décidé de faire un seul paquet.

Berlusconi s'est justifié en ces termes : « Je préfère manger de la merde une seule fois plutôt que deux. »

Arrivé au PSG, c'est l'enfer. Rien à voir avec le club riche et organisé d'aujourd'hui.

Pour commencer, un type me donne un sac en m'expliquant : « C'est la tenue de jeu pour toute la saison. Tu devras l'apporter chaque fois que tu iras sur le terrain.

— Mon vieux, on ne s'est pas compris. C'est vous qui devrez m'apporter dans le vestiaire à chaque match et à chaque entraînement ma tenue bien lavée, repassée et parfumée. »

Il y avait trois magasiniers et trois physiothérapeutes pour vingt-cinq joueurs. Les terrains d'entraînement étaient un désastre. Ils étaient parfois si mal en point que nous devions nous rabattre sur le terrain synthétique.

Le cuisinier me demande : « Qu'est-ce que tu veux pour demain, de la viande ou du poisson ?

— Je ne sais pas, je te le dirai demain.

— Tu dois le dire maintenant, pour qu'on commence à cuisiner ce soir. »

Je l'ai regardé avec stupeur : « Je dois manger des produits frais. Si je ne me prépare pas au mieux, je ne pourrai pas jouer au mieux. Compris ? »

Pour quelqu'un qui arrivait d'un club organisé comme l'AC Milan, c'était un vrai cauchemar. Ceux qui jouent aujourd'hui au PSG ne peuvent pas imaginer ce que c'était au début, quand je suis arrivé.

J’ai aussi eu du mal à trouver un logement convenable. C’était toujours trop petit, ou ça n’allait pas bien. Nous nous sommes d’abord installés dans un hôtel particulier. Un endroit très luxueux et très cher, mais c’était le problème du Paris Saint-Germain, pas le mien. J’avais demandé le logement, la clause figurait dans mon contrat.

Kim Kardashian et Kanye West logeaient aussi dans cet hôtel. Chaque fois que je sortais, je me trouvais face à quarante paparazzis, ce qui ne me plaisait pas du tout.

Ensuite, nous avons occupé un appartement près des Champs-Élysées, mais il y avait trop de circulation et de bruit dans le quartier. Après 20 heures, c’était le bordel.

Pour finir, j’ai trouvé un immeuble tout neuf, du côté de l’Arc de Triomphe, près de l’avenue Victor-Hugo, dans un quartier très tranquille. Là-bas, nous avons été comme des rois. On a mis à ma disposition trois premiers appartements : un pour moi, un pour les invités et un pour Dario, mon physiothérapeute, que j’avais connu à l’AC Milan et qui faisait maintenant partie de la famille, au point qu’il passait toujours les fêtes de Noël avec nous en Suède.

Dans l’équipe, j’avais des camarades italiens, comme Verratti et Sirigu, ou qui avaient joué en Serie A, comme Pastore, Lavezzi et Thiago Silva. Nous parlions beaucoup en italien, même si ça embêtait les Français.

Je dois reconnaître que Leonardo a fait du bon boulot. En un an, il a bâti une équipe qui jouait très bien, mis sur pied un groupe redoutable. Ma dernière pensée, avant de quitter Paris, ç’a été : « Ces gars vont gagner la Ligue des champions, un de ces jours. Ils ne s’arrêteront pas avant de l’avoir remportée. »

C’est le quart de finale contre le Manchester City, lors de la dernière saison, qui a décidé de mon départ. Ce n’était pas un match comme les autres. Pour lever toute équivoque, le président Nasser en personne est venu nous l’expliquer dans le vestiaire avant le début du match, à Paris. C’était un derby en famille, un règlement de comptes entre émirs et cheiks. Les Émirats arabes unis, propriétaires du Manchester United, contre le Qatar, propriétaire du PSG. Un conflit entre superpuissances.

J’entre sur le terrain et je loupe presque tout de suite un penalty. Après quoi, alors qu’on en est toujours à 0 partout, je manque aussi un but facile sur une passe de Thiago Motta. Je marque le premier but du PSG, égalisant à 1-1. Mais ensuite j’expédie un contre au-dessus de la transversale, alors

que ce but aurait pu être décisif. Le match se termine par un 2-2, et lors du match retour un but de De Bruyne nous élimine.

Mino, qui voit toujours juste, me dit après ce match : « C'est terminé pour nous ici. On doit partir. Ils ne prolongeront pas le contrat. »

Je m'étonne : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? J'ai des rapports excellents avec tout le monde. Je vais parler au président et tout sera réglé, tu verras. Sois tranquille. »

Je rencontre Nasser, qui se lance dans un discours alambiqué et me sort un tas d'excuses : tu es resté ici quatre ans, c'est long quatre ans, et blablabla.

Je l'arrête : « Pas besoin de tourner autour du pot. C'est oui ou c'est non. »

Il m'explique alors : « Nous sommes à la recherche d'une nouvelle génération de joueurs. Nous avons besoin de rajeunir l'équipe. »

Mino avait tout compris à l'avance, comme d'habitude.

Peut-être était-ce un plan qui se serait réalisé quelle que soit l'issue des matchs, mais je reste persuadé que ce penalty manqué contre Manchester a changé le cours de l'histoire.

Je me retrouvais sans contrat, je ne savais pas où aller. Puis tout se précipite. Mourinho va à Manchester et m'appelle : « Viens avec moi. »

Sauf que la situation est très confuse. José signe, mais ensuite il se dispute avec le club. Mon contrat avec les Anglais ne cesse d'avancer et de reculer, sans jamais se conclure.

Ils me disent d'attendre quelques jours. Je pars pour Monaco avec Mino. L'idée est de rejoindre Manchester de là-bas, mais au bout d'une semaine nous n'avons encore aucune nouvelle.

« Mino, ça suffit. J'en ai marre de cette histoire.

— Un peu de patience. Il faut que tu sois patient, Zlatan. »

D'accord, on va patienter. Je vais sur Instagram et j'écris : « Mon prochain club, ce sera Manchester United. »

J'étais tellement obsédé par les négociations que j'avais oublié que le club était coté en Bourse. On ne peut pas faire ce genre d'annonce, à moins d'avoir l'accord officiel. D'un coup, ç'a été l'enfer.

Mino m'aurait tué…

« Zlatan, tu as fait une belle connerie. »

Mais moi, je n'en pouvais plus d'être dans cette impasse, j'avais voulu provoquer une réaction afin de savoir enfin si j'étais accepté ou non.

Ed Woodward, le vice-président exécutif du club, était furieux.

J'essaie de m'expliquer, je m'excuse : « C'est entièrement ma faute. Mino Raiola, mon agent, n'a rien à voir là-dedans. J'ai perdu patience, voilà tout. J'avais l'impression d'être dans des sables mouvants, de m'enfoncer. J'ai voulu faire quelque chose pour en sortir, sans penser aux conséquences qu'aurait mon annonce. Si l'affaire doit rater, tant pis. C'est moi qui suis dans mon tort. Et je m'excuse encore. »

Il me répond, histoire de ne pas me faire sentir coupable : « Tu as démoli un plan marketing de cinq millions de livres. »

Ils avaient prévu une annonce surprise, une présentation spectaculaire à l'échelle mondiale, un effet spécial digne de Hollywood…

J'ai tout fait rater avec un post.

Malgré tout, j'ai été transféré au Manchester United.

Ça se passe comme ça, entre Mino et moi. On peut se disputer, s'insulter, mais on est inséparables.

Pour moi, Mino est plus qu'un manager, plus qu'un ami, il fait partie de ma famille. Il est tout pour moi. On peut rester un an sans se parler, quand je le retrouve, c'est comme si je l'avais vu la veille. Il n'y a pas de secret entre nous, on partage tout.

Par exemple, on est tous deux fous de voitures.

Je me suis acheté une Porsche, une édition limitée absolument introuvable, avec le numéro 1 sur les portières, comme les vieilles voitures de course. Une merveille. J'ai eu de la chance d'en dénicher une. Comme Mino en rêvait aussi, j'ai réussi grâce à mes contacts à en trouver une pour lui.

« Tiens, c'est pour toi. Je te l'offre. Mais ne fais pas attention aux portières. Le seul numéro 1, c'est moi. »

Maxwell et moi, nous sommes les premiers joueurs dont il s'est occupé, après Nedvěd.

Mino raconte toujours : « Vous savez quelle est la différence entre Maxwell et Ibra ? Si j'ai besoin d'argent, j'appelle Maxwell et il me demande : "Combien il te faut ?" Si j'appelle Zlatan, il répond : "Je n'en ai pas, salut", et il raccroche. L'un est un brave garçon, l'autre un salaud… »

Mais quand nous affrontons une négociation, Mino joue le rôle du salaud et moi celui du brave garçon. *Bad guy* et *good guy*, c'est notre plan.

Le méchant et le gentil vont tous deux à Manchester.

La première année est fantastique, car j'arrive et tout le monde me déteste : Ibra l'arrogant, le fanfaron, le voyou, le vieux (trente-cinq ans) qui ne marque jamais contre les équipes anglaises…

C'est comme ça que je vous veux. Détestez-moi, j'aime ça.

Alors que nous sommes encore en pleines tractations, je demande aux gens qui me sont le plus proches : « Qu'en dites-vous, si je vais jouer dans le championnat d'Angleterre ? »

Le premier : « Tu as tout à perdre. »

Le deuxième : « Le rythme est trop infernal pour toi. »

Le troisième : « Si tu ne réussis pas, tu ruineras tout ce que tu as pu faire et gagner dans ta carrière. »

Le quatrième : « Ce n'est pas le championnat qui te convient. »

Sur sept personnes que j'ai consultées, sept m'ont conseillé de ne pas aller en Angleterre.

Je tire mes conclusions : ils ont raison, et c'est pour ça que j'irai.

Voilà mon plus grand challenge. De l'adrénaline à jets continus…

Trois mois plus tard, tous ceux qui me détestaient sont devenus mes fans. Les journaux ne disent que du bien de moi, tout le monde veut m'avoir, on me demande des conseils et des interviews.

J'étais bien, à Manchester.

J'avais une belle maison avec piscine dans le quartier résidentiel où habitent tous les footballeurs, à dix minutes du centre d'entraînement. En réalité, la vraie piscine, c'était le jardin, car il pleuvait tout le temps. Je restais à la maison, ce qui m'a toujours plu. D'ailleurs, où veux-tu sortir à Manchester ? On est encore mieux chez soi à jouer aux jeux vidéo.

Une chose m'a surpris.

Tout le monde considère Manchester United comme le top des tops, un des clubs les plus riches et les plus puissants du monde. C'était aussi l'effet qu'il me faisait, vu de l'extérieur. Une fois que j'en ai fait partie, je me suis aperçu qu'ils avaient une mentalité mesquine, bornée. Je n'ai pas encore compris si c'était une caractéristique propre à Manchester ou à tous les Anglais.

Prenez Wayne Rooney, une vraie légende du club. Il arrête de jouer, et le lendemain ils enlèvent son nom sur le casier du vestiaire et ils le vident, comme si Rooney n'avait jamais existé. Putain, c'est rapide… Mais pourquoi se dépêcher comme ça ?

J’ai pensé : s’ils se comportent ainsi avec lui, qui a joué plus de cinq cents matchs et marqué plus de deux cents buts sous le maillot des Red Devils, moi, quand je vais partir, ils vont brûler le casier, c’est le minimum…

Un jour, je suis à l’hôtel avec l’équipe, avant un match. Comme j’ai soif, j’ouvre le minibar et je bois un jus de fruits. Nous allons jouer, je rentre chez moi et blablabla… Arrive le salaire. Habituellement, je ne vérifie pas le montant. Je fais seulement mes comptes à la fin de l’année, pour voir ce qui est entré et ce qui est sorti. Mais cette fois, je ne sais pas pourquoi, j’ai envie de regarder de plus près et je m’aperçois qu’on m’a déduit une livre du salaire. Une livre…

Je demande à la *team manager* : « Pardon, mais pourquoi on m’a enlevé une livre ? »

Elle vérifie le montant et répond : « C’est le prix d’un jus de fruits du minibar.

— Tu plaisantes ?

— Non, ici, on paie tout ce qu’on prend.

— D’accord, mais moi je n’étais pas dans cet hôtel pour mon plaisir, je n’étais pas en vacances mais sur mon lieu de travail. C’est pour le Manchester United que je me trouvais là-bas, et quand j’ai soif, je dois boire, parce que je ne peux pas être déshydraté en allant sur le terrain. Et puis, vous vous rendez compte ? Une livre… »

En Italie, il n’arriverait jamais une chose pareille. Quand j’étais à l’AC Milan, chaque fois que je faisais un extra, Galliani me disait : « Ne t’inquiète pas, c’est le club qui paie. » Et il s’agissait rarement d’un jus de fruits du minibar. Si j’avais un rendez-vous imprévu à Rome, Galliani mettait à ma disposition son jet privé, sans me faire payer.

Je ne dis pas que tout doit être gratuit, mais un jus de fruits… Et vous croyez être un des plus grands clubs du monde ? Vous devriez apprendre d’une institution comme l’AC Milan ce qu’est la classe, ce qu’est l’identité d’un club. Ce sont les détails qui font la différence, et le respect envers les joueurs.

Chaque jour, on me demandait une pièce d’identité pour entrer au centre d’entraînement.

J’ai fini par baisser la vitre et par dire au type de l’entrée : « Écoute, mon vieux, ça fait un mois que je suis ici tous les jours. Je suis le meilleur joueur du monde. Si tu ne me reconnais pas encore, tu t’es trompé de métier. »

Lors de ma deuxième saison à Manchester, en avril, je me blesse au genou droit : rupture des ligaments croisés et lésion du biceps fémoral.

Avril 2017. Un match de Ligue Europa contre Anderlecht. Je saute pour faire une tête mais je fais une mauvaise récupération, ma jambe se replie à un angle anormal, une douleur terrible m'envahit, le monde s'écroule. C'est le trou noir. Fini.

On m'opère à Pittsburgh et je dis à ma famille : « On passe ensemble une semaine, mais ensuite vous retournez à Manchester et moi, je reste en Suède.

— Pourquoi ? me demande Helena.

— Parce que pendant quatre mois je vais devoir travailler comme une bête, sans la moindre distraction. Vous me prendriez du temps, de l'énergie et de l'attention. »

Je suis comme ça. Même quand je travaille dans la salle de sport de Milanello, personne ne peut me déranger. Si quelqu'un entre, c'est à ses risques et périls. Je suis dans mon monde et personne ne peut amoindrir ma concentration : je travaille, je souffre, je travaille, je souffre…

Dans ma maison de Stockholm, j'ai une salle de sport.

J'appelle Dario, mon physiothérapeute personnel : « De quoi tu as besoin ? »

Il lui faut cinq machines énormes.

Je téléphone à la société qui les construit et j'explique : « Vous devez me livrer ces cinq machines chez moi demain matin sans faute, autrement je les achète à la concurrence. »

Le lendemain matin, les cinq machines arrivent ponctuellement. Cinq géantes de deux cents kilos chacune.

Je demande à Dario : « Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ?

— Sept heures de travail par jour. »

Je m'enferme dans la salle, je ne dis pas un mot, je ne laisse entrer personne à la maison, et je me mets à travailler sept heures par jour, les yeux rivés sur mon genou enflé. Quatre mois comme ça, sans lever la tête, puis arrive le moment de retourner à Manchester.

J'ai besoin de revoir le terrain, de regarder travailler Pogba et mes autres camarades. Pendant quatre mois, j'ai fait un travail purement individuel. À présent, je dois renouer avec l'esprit d'équipe, respirer l'atmosphère du

vestiaire, avoir sous les yeux le but de mes efforts et de mes souffrances : le terrain.

Mon physiothérapeute est un peu inquiet, peut-être sommes-nous revenus trop tôt en Angleterre.

Nous savons tous deux que la transition entre la salle de sport et le terrain est très périlleuse et délicate. Si l'homme qui m'accompagne dans ce parcours commet une erreur, ça peut mal tourner. Pendant cette phase, l'essentiel est d'être patient, de ne pas brûler les étapes.

Mourinho me confie à un de ses collaborateurs. Je me sens très bien. Le collaborateur s'en aperçoit et concentre en une semaine le programme de travail que j'aurais dû fournir en quatre semaines. Ça ne plaît pas à Dario : tout va trop vite.

De fait, même si le genou fonctionne correctement, je commence à avoir mal à cause de problèmes de cartilage. Mais l'adrénaline est si forte qu'elle fait tout passer.

Je retrouve l'équipe après sept mois. Sept mois interminables, sans toucher un ballon. Je suis heureux comme un enfant. Je veux jouer, faire mes preuves…

Mourinho m'appelle sur le terrain, je joue, le public anglais perd la tête pour moi, j'ai mon nouveau maillot avec le numéro 10, celui de Rooney. C'est trop beau.

Au bout d'un moment, l'adrénaline retombe et je me rends compte que quelque chose ne va pas. J'en parle avec le physiothérapeute : la douleur est intense, je ne me sens pas à mon aise, ce n'est pas normal. J'ai un nouveau genou, entièrement reconstruit, et je ne parviens pas encore à m'en servir comme il faudrait.

Je me décide à dire à Mourinho : « Il ne faut plus m'appeler sur le terrain. »

Il est stupéfait : « Pourquoi ? »

Ibra n'est pas du genre à vouloir rester sur la touche. Il me connaît bien.

Je lui explique : « Je ne suis pas encore l'Ibra d'avant. Je ne veux pas perdre l'estime de mes camarades. Par respect pour eux, je reviendrai quand j'aurai résolu mes problèmes. J'ai besoin de travailler encore un peu tout seul. Si tu fais encore appel à moi, je vais te décevoir. »

Mou répond : « C'est une grande preuve de responsabilité que tu me donnes là, d'autant que je connais mieux que les autres ton ego et que je sais combien cette décision te coûte. »

Arrivent janvier, février, le Manchester United affrontait la phase décisive de la saison. Retourner dans l'équipe pour ces matchs difficiles, qu'il fallait gagner à tout prix, aurait été trop stressant pour moi. J'avais besoin d'un autre genre de matchs pour mettre à l'épreuve mon genou.

C'est alors que je pense au championnat américain, où vont beaucoup de joueurs en fin de carrière.

J'ai besoin d'un football moins compétitif, où je puisse me retrouver sereinement, sans trop de pression, pour comprendre si je suis encore vivant et si je peux me remettre à jouer à mon niveau habituel.

Lors de vacances à Los Angeles, j'avais fait la connaissance de Jovan Kirovski, un ex-footballeur devenu directeur technique du Los Angeles Galaxy. Je l'avais contacté pour faire entraîner Maximilian et Vincent pendant que nous étions en vacances.

Je l'appelle et je lui demande : « Est-ce que je peux venir chez vous ? »

Nous en parlons, la MLS a ses normes, ses limites budgétaires, le Galaxy ne peut m'offrir qu'un engagement modeste, mais ce n'est pas un problème, je ne vais pas à Los Angeles pour m'enrichir. Le problème, c'est plutôt qu'ils ne peuvent pas trop dépenser pour m'acquérir.

Je vais trouver Mourinho et je lui explique la situation : « José, il faut que tu m'aides à me libérer du Manchester United gratuitement. »

Il me répond en seigneur : « Après tout ce que tu as fait pour moi, je vais t'aider. »

Mino approuve mon choix et nous allons donc en Amérique.

Les dirigeants du Galaxy veulent me faire jouer tout de suite contre le Los Angeles FC, une équipe fondée récemment. C'est un événement historique : le premier derby dans la cité des anges.

Ils accélèrent toutes les formalités pour que je puisse aller sur le terrain, tant ils sont impatients de m'avoir.

J'atterris le soir en Californie avec ma famille et mon chien. Le lendemain, veille du derby, je fais un entraînement léger de fignolage. Je dors à moitié, à cause du décalage horaire.

Le préparateur physique, un Français, me fait passer une sorte de test, traite les données par ordinateur et m'annonce : « Tu es fatigué. »

Arrive l'entraîneur, qui est d'accord : « Oui, il vaut mieux que tu te reposes, Zlatan, et que tu t'entraînes tranquillement pour les prochains matchs.

— OK, comme vous voulez, c'est l'entraîneur qui décide. »

Le président arrive à son tour sur le terrain, et je l'informe : « Vous qui étiez si pressés, voilà que l'entraîneur ne veut pas me faire jouer.

— Il ne veut pas te faire jouer ? Je vais lui dire deux mots, moi. »

On me convoque pour le match et le lendemain je suis sur le banc de touche.

Nous perdons 0 à 1.

Je dis à un de mes camarades sur le banc : « Pas de souci, on gagnera quand même. »

Les adversaires marquent de nouveau : 2-0.

Je confirme : « C'est un peu plus dur, mais c'est nous qui allons gagner. »

On arrive à 3-0.

Mon camarade de banc me regarde de travers.

Je lui dis : « Il vaut mieux ne pas entrer aujourd'hui. Pensons au prochain match. Pour celui-ci, c'est foutu. »

Mais alors que le score est de 3-0, l'entraîneur m'ordonne de m'échauffer. Le stade entier scande mon nom. Il reste vingt minutes avant la fin.

Nous marquons tout de suite : 3-2. À présent, je peux m'amuser.

Un ballon m'arrive à quarante mètres du but. Ma condition physique est désastreuse. Je ne sais pas comment va réagir mon genou. Je n'arriverai certainement pas à rejoindre la cage. Alors, je laisse rebondir le ballon et je tire tout de suite, presque depuis le milieu du terrain.

Le ballon s'envole et dépasse le gardien, qui était sorti des poteaux : 3-3 !

J'enlève mon maillot et je cours sur le terrain en écartant les bras, pendant qu'un type me suit avec une caméra en tirant derrière lui un câble interminable qui a l'air d'un serpent…

Le stade est frappé de folie, et il délire encore plus quand je marque avec la tête le but définitif : 4-3.

De 0-3 à 4-3 en vingt minutes, au premier match, sans entraînement et avec le décalage horaire qui me ferme les yeux.

Je suis tellement fatigué que je me contente d'une phrase lors de la conférence de presse : « Vous avez voulu Zlatan, je vous ai amené Zlatan. Salut. »

Maintenant, je vais vous apprendre ce qu'est le football, car vous croyez que vous y jouez mais le vrai football, ça n'a rien à voir.

Le plus beau, c'est qu'avant de signer avec le Galaxy j'avais aussi négocié avec l'autre équipe de Los Angeles, le LAFC – oui, ceux du

derby –, mais ils avaient préféré engager le Mexicain Carlos Vela.

Raison de plus pour gagner ce premier derby historique et faire tout de suite comprendre la différence entre le Mexicain et moi.

En quatre matchs, je marque douze buts.

Je décide de rester encore un an en Amérique et je négocie le renouvellement de mon contrat sans en parler à Mino, qui est fou de rage. La pire dispute de notre histoire.

Pourquoi j'ai fait ça ?

Parce que je connaissais bien les propriétaires du Galaxy, qui possédait aussi l'équipe de basket des Lakers, l'équipe de hockey sur glace des LA Kings et un tas d'autres choses. J'avais d'excellents rapports avec eux et je voulais les garder. Ça me suffisait de devenir le joueur le mieux payé de la MLS et d'avoir ma villa à Beverly Hills. Je m'en contentais. Après tant d'années, je savourais la liberté de pouvoir bouger sans être pris d'assaut par des fans. Être un champion d'un sport moins populaire avait ses avantages. J'habitais une maison sans grilles, je jouais au foot avec les enfants sur la plage, et ils ne me reconnaissaient pas : « Dis donc, tu joues drôlement bien au ballon ! »

Entouré de palmiers et de plages de sable, je me sentais au paradis.

Mais si Mino avait participé aux négociations, après ma première année fantastique aux USA, il aurait demandé n'importe quoi, y compris les actions des Lakers et un vélo.

Mino était trop fort pour eux. Il les aurait massacrés, tout aurait été rompu et j'aurais cessé de jouer dans la MLS. C'est pour ça que je l'ai tenu à l'écart.

Il l'a très mal pris : « Il ne fallait pas faire ça, Zlatan. C'est mon travail. C'est moi qui aurais dû prendre les choses en main. »

Il avait raison à cent pour cent. Mais moi, j'avais peur que tout ne rate. Je le lui ai expliqué.

Il ne me l'a jamais pardonné. Même aujourd'hui. Je l'ai déçu.

Cela dit, cet épisode ne nous a nullement brouillés. Comme tous les mauvais moments qui ont parsemé ces années, la crise de Los Angeles a encore resserré notre lien.

À la fin de ma seconde année en Amérique, je décide d'arrêter.

Naturellement, Mino n'est pas d'accord : « Tu ne peux pas arrêter, Zlatan. Je dois encore voler un peu d'argent grâce à toi. Retourne en Europe

et prouve que tu es encore Ibra. Même si ce n'est que pour un match, il faut que tu le prouves. Ensuite, tu arrêteras. »

La suite, vous la connaissez.

Même si aujourd'hui je peux tout me permettre, j'ai gardé un grand respect pour l'argent. Si j'achète quelque chose pour dix euros et que je pense que ça en vaut sept, je le dis : « C'est trop cher. »

Chaque mois, je vérifie personnellement les notes de l'électricité et du gaz, et je les paie. Il m'arrive de blaguer Helena : « Tu y vas fort avec la carte de crédit. J'ai vu le relevé. Ralentis un peu le mois prochain… »

Je voyage toujours en jet privé. J'aime être tranquille, ne pas être dérangé. L'argent ne fait pas le bonheur, mais il permet le confort. En revanche, Helena préfère les avions de ligne, quand elle n'a pas d'urgence particulière, et elle choisit les vols les plus économiques.

La première fois que Vincent, notre fils cadet, est monté dans un avion de ligne et qu'il a vu les passagers déjà à bord, il a été stupéfait : « Maman, que font tous ces gens dans notre avion ? »

Helena lui a appris ainsi ce qu'était un privilège. Je dois dire que pour ces choses, ma femme est très attentive.

Maxi et Vincent ont une carte prépayée pour s'acheter à manger à la cafétéria de l'école et une autre pour leurs menues dépenses. Mais ils sont malins, quand ils ont besoin de quelque chose, ils se le font acheter par Helena ou par moi, et ils ne dépensent jamais leur argent…

Moi aussi, quand j'étais petit, j'avais ma carte de crédit.

L'État m'allouait chaque mois soixante-dix euros, car j'allais à l'école. Je l'ignorais, car mon père ne me les donnait pas. Ce sont mes camarades de classe qui m'en ont parlé : « Cet argent est à toi. Il faut qu'il te le donne. »

Je suis allé trouver mon père : « Pardon, mais pourquoi tous mes amis reçoivent cet argent et pas moi ? »

Au début, il a fait la sourde oreille, puis nous sommes allés ensemble à la banque et il m'a fait faire une carte de crédit. On me chargeait les soixante-dix euros le 20 de chaque mois. Chaque mois à 23 h 59, j'étais devant le distributeur, même s'il neigeait et s'il faisait dix degrés en dessous de zéro. À minuit pile, je glissais ma carte dans la fente pour avoir mon argent.

Ensuite, j'ai eu mes premiers salaires au club de Malmö, entre cinq cents et mille euros. Le premier de tous, je l'ai consacré entièrement à me payer

un cours d’auto-école permettant d’avoir le permis en trois semaines. Puis je me suis acheté un téléphone portable.

La première acquisition qui m’ait donné une vraie poussée d’adrénaline, ç’a été la Toyota que j’ai achetée à Amsterdam. Pour un type qui a grandi à Rosengård, il n’y a rien de plus important et de plus sacré que d’avoir une voiture à soi. Je me suis présenté au concessionnaire avec le contrat de l’Ajax, pour prouver que je pouvais me permettre un financement et me faire expliquer comment il fallait procéder.

Durant ma première année à Turin, je suis allé avec Helena signer le contrat d’achat d’une Ferrari Enzo. Je n’avais encore jamais vu une voiture pareille. C’était une légende…

Nous nous sommes assis devant le vendeur pour signer les papiers. Je devais payer une avance de dix pour cent. Je me souviens que j’avais soif et que je me suis dépêché de signer pour boire une gorgée du verre d’eau qui était sur le bureau.

Dès que nous sommes sortis, j’ai demandé à Helena : « Tu as vu quel était le montant des dix pour cent ?

— Oui, soixante-cinq mille euros. »

C’est seulement alors que je me suis rendu compte que je venais d’acheter une voiture qui coûtait six cent cinquante mille euros.

J’ai commenté : « Heureusement qu’elle est belle ! »

Autrefois, je dépensais l’argent comme ça, avec légèreté. J’ai réussi à acheter la maison de mes rêves d’enfant, celle que j’admirais quand je sortais du ghetto en pédalant sur des vélos volés, la plus belle maison de Malmö, la villa rose. La plus gratifiante des revanches.

Pour convaincre ses occupants de partir, j’ai payé une fortune. Quand je l’ai revendue, j’ai pas mal perdu.

Si tu achètes avec le cœur, tu perds toujours. Si tu achètes avec la tête, tu fais de bonnes affaires.

Maintenant que je n’ai plus vingt mais quarante ans, je n’investis qu’avec la tête, je ne dépense que si je suis convaincu que ça peut être une bonne affaire.

La maison aménagée dans la vieille église, par exemple, ç’a été un bon achat.

Helena s’y connaît en mode et en design, c’est son adrénaline à elle. Elle l’a meublée avec beaucoup d’élégance. Elle est douée, elle a du goût, elle

sait y faire. Moi, je n'y comprends pas grand-chose, mais quand elle me demande mon avis sur un objet particulier, je fais semblant d'y réfléchir, je marmonne même quelque chose du genre : « Je ne sais pas… »

Histoire de ne pas trop lui donner satisfaction.

Nous avions eu le coup de foudre pour cette bâtisse au centre de Stockholm. Une église de la fin du XIX^{e} siècle.

Nous l'avons achetée et restructurée au fil des ans, dans l'idée d'en faire l'endroit où nous nous installerions à la fin de ma carrière. Elle s'étend sur cinq niveaux. Il ne manque rien dans cette maison. Si jamais une guerre éclate, nous pouvons rester là sans problème. Il suffira qu'on nous apporte à manger.

J'ai exagéré, à la Ibra.

J'ai accaparé tout l'édifice pour en faire une seule habitation.

D'ailleurs, où habite un dieu ? Dans une église.

Encore une revanche. Moi qui suis né dans la pauvreté, j'ai planté ma tente au milieu des millionnaires.

Comme vous l'avez sûrement compris maintenant, les voitures sont pour moi beaucoup plus qu'une passion. Elles sont mon adrénaline, ma fuite vers la liberté, ma sensation de puissance.

J'aime bien posséder des choses que les autres n'ont pas.

Par exemple, si on me dit qu'il m'est absolument impossible d'acheter quelque chose, mon cerveau entre en ébullition et je dois tout faire pour l'avoir. C'est un challenge.

Idem pour les voitures, sauf qu'elles constituent une passion particulière, liée à mon passé, comme je l'ai déjà dit.

Dans le ghetto, la première chose que tu faisais pour prouver aux autres que tu t'en sortais bien, c'était de te montrer dans une voiture neuve. Tout le monde disait alors : « Celui-là, il a réussi. » Là-bas, aucun symbole n'était plus fort.

Ça explique que je m'achète tant de voitures, même aujourd'hui. La dernière, je me la suis offerte pour mes quarante ans.

Pour les bateaux, tout le monde a recours à des noms pompeux, hollywoodiens : *Black Legend*, *Gold Star*, *Lady Mary*…

J'ai décidé d'appeler mon bateau *Unknown*, c'est-à-dire « Inconnu ». Comme ça, les gens disent en le voyant : « Mais quel est l'idiot qui a baptisé son yacht l'*Inconnu* ? Qu'est-ce que c'est que ce nom ? »

Après quoi, je monte sur le pont et ils s'écrient : « Putain, mais c'est Ibrahimović ! »

Le yacht est peut-être inconnu, mais son propriétaire est très célèbre. L'idée de ce contraste me plaisait.

D'après moi, c'est un nom parfait.

J'ai acheté ce bateau pour profiter de la mer en toute liberté avec ma famille, de port en port. En période de Covid, c'est devenu une sécurité supplémentaire. Je ne savais pas si ça plairait à mes fils. En fait, dès notre première sortie, ils ont adoré : quatre ou cinq heures d'affilée sur l'eau…

Cela dit, nous nous sommes rendu compte à l'usage que le bateau était un peu trop petit pour nous, et nous en avons pris un plus grand, qui nous convient mieux.

Si nous avons un yacht, c'est pour vivre la mer, pas pour parader dans les ports.

Le nouveau s'appelle *Unknown*, lui aussi.

Bien entendu, ce n'est pas un investissement mais une dépense. L'argent ne sert pas uniquement à faire de nouveaux profits, il permet aussi de profiter de la vie.

J'avais un appartement à New York, dans le complexe de Trump Soho, à Manhattan, un hôtel de luxe avec appartements, spa et services de grande qualité. Le top. Quand je ne l'occupais pas, je le louais. Ça marchait très bien, c'était une excellente affaire. Puis Donald Trump est devenu président des États-Unis, et le Trump Soho s'est vidé. Plus personne ne voulait s'y rendre. Il y avait des grèves, des manifestations. J'ai dû vendre mon appartement, car je ne trouvais plus de locataires. J'ai perdu la moitié de l'argent investi. Tôt ou tard, Trump va devoir me rembourser…

J'emploie des experts qui étudient les opportunités d'investissements partout dans le monde. Quand ils m'en signalent un, nous nous réunissons, nous l'examinons et nous prenons ensemble la décision. Ça aussi, c'est pour moi une source d'adrénaline. Je n'y mets pas que de l'argent, j'aime bien participer au projet, le voir apparaître et grandir. L'Eighty Seven Park de Renzo Piano à Miami, par exemple. Nous l'avons acheté et revendu avec profit.

Avec Maxwell, Verratti et Sirigu, nous avons fondé une société dont je suis l'actionnaire majoritaire, qui a investi dans un fonds de *private equity*. Là aussi, j'aime bien suivre personnellement les choses, parler avec mes

experts financiers, avec les courtiers. J’essaie de connaître, d’apprendre, de demander. Je veux toujours me sentir parfaitement maître de la situation. Je ne donne pas une grosse somme à quelqu’un en lui disant : « Fais-en ce que tu veux. » Non, je participe aux choix et je mesure les risques.

C’est ainsi que mon centre de padel à Stockholm marche très bien. Je vais en ouvrir un prochainement à Milan, avec dix-neuf courts.

Et puis, il y a les zones forestières que j’ai achetées pour la chasse et pour la nature. Au début, je participais à des circuits de chasse payants, mais ils demandaient des sommes exagérées, que mes amis ne pouvaient pas se permettre. J’ai donc acheté ces forêts où mes amis peuvent chasser gratuitement.

Dans l’île, on trouve surtout des cerfs, des mouflons et des sangliers. Dans la forêt du nord, aux confins de la Norvège, il y a des lièvres, des oiseaux, des élans, des ours.

La chasse, c’est l’adrénaline de l’aventure, c’est se sentir libre en pleine nature, c’est le défi primitif lancé à l’animal. Tu as ton intelligence, il a son instinct. Il faut le chercher, étudier ses mouvements, les traces, le vent, les odeurs. Ce n’est pas aussi facile que ça le paraît, surtout dans mes bois qui n’ont pas de barrières ni de clôtures et sont immenses. L’animal peut s’enfuir, se mettre à l’abri.

Au fond, je me sens pareil à eux. Je vis d’instinct, j’ai besoin de liberté.

Je m’échappe.

6
Le journaliste
(ou De la communication)

Mon attitude envers la presse a changé à la suite d'un épisode précis. Un article. Même pas un article, en fait, rien qu'un entrefilet dans un petit encadré vert, dans les pages sportives de l'*Aftonbladet*, un quotidien suédois très populaire. J'avais vingt et un ans, je jouais à l'Ajax.

Jusqu'alors, je m'étais montré sans filtre aux journalistes, sans précautions particulières. J'avais toujours été moi-même, comme je préfère l'être en général. Au début, ça m'intéressait de lire ce qu'on écrivait sur moi. C'était un jeu nouveau. J'en étais fier, naturellement.

Je me rappelle mon émotion, les premières fois que j'ai découvert mon nom imprimé et des photos de moi. Je découpais tous les articles pour les conserver. Plus tard, j'ai arrêté et mon père a pris la relève. Il encadrait la moindre coupure et l'accrochait aux murs du séjour. J'ai fini par lui dire un jour : « Papa, mets-les dans une autre pièce, pas dans le séjour. On croirait que tu habites dans un musée. »

Aujourd'hui, je suis content quand mes fils s'arrêtent devant ces photos et ces coupures. Ils les regardent, ils les lisent et les commentent entre eux. On dirait vraiment qu'ils visitent un musée. Le musée de leur père.

Quoi qu'il en soit, pour revenir au début de ma carrière, tout devait encore commencer, j'étais parti à la conquête du monde et les journaux qui parlaient de moi faisaient eux aussi partie de la fête, de la nouvelle aventure, ils contribuaient à mon incroyable excitation. Chaque soir, j'attendais le bulletin sportif du journal télé, pour voir si on prononçait mon nom. Quand c'était le cas, je me couchais satisfait.

Puis est arrivé le petit article de l'*Aftonbladet*.

Je suis en période de préparation avec l'équipe de Suède. Je bavarde un peu à bâtons rompus avec le journaliste, je raconte même qu'il m'arrive de me sentir seul à Amsterdam, loin de chez moi. C'est alors que je dis que la situation serait différente avec une fiancée. Personne ne connaissait encore l'existence d'Helena, nous avons réussi pendant longtemps à garder secrète notre histoire.

Le lendemain, à côté de l'article, le journal publie une sorte de petite annonce intitulée : « Tu veux gagner la Ligue des champions avec moi ? »

Le texte disait à peu près : « Garçon sportif 21 ans, 1,95 mètre, 84 kg, cherche femme même âge pour relation sérieuse. Je ne bois pas, je ne fume pas. J'aime les belles voitures et les enfants. Je suis à Amsterdam – et toi ? Écris-moi à la Fédération suédoise de football. » Il y avait même l'adresse authentique de la fédération. Beaucoup de gens n'ont pas compris la plaisanterie et ont répondu sérieusement.

OK, ce n'était qu'une blague, mais j'ai très mal pris cette idiotie. Quand le gars de l'interview a tenté de s'excuser, je lui ai hurlé qu'il n'était qu'un clown, qu'il m'avait manqué de respect, etc. Pendant des années, j'ai refusé tout contact avec ce journal.

Je ne répondais plus qu'aux questions qu'on me posait lors des conférences de presse avec l'équipe de Suède, sans jamais accorder d'interviews exclusives. Je disais seulement l'essentiel, je me surveillais, j'avais cessé de rire et de plaisanter comme à mon habitude, je ne répondais plus la première chose qui me venait à l'esprit, d'instinct. Plus question de me dévoiler. Pour me défendre, j'avais mis une cuirasse.

Après quoi, les journalistes suédois ont commencé à écrire que j'avais un comportement de diva, que je n'avais pas l'esprit d'équipe, que j'étais un exalté qui parlait trop, que je ne ferais jamais rien de bon. Je me les rappelle tous, un à un, les journalistes qui écrivaient ça. Ils ont dû ravaler leurs paroles, car j'ai réussi partout et j'ai été chaque fois le leader du groupe. Ils ont écrit et écrivent encore, à propos de mon rôle dans l'équipe nationale, que je suis égoïste, individualiste, que je ne respecte pas le système. Mais j'ai remporté plus de titres collectifs que tous les autres joueurs de Suède réunis. Ce qui veut dire que si quelqu'un sait comment gagner en équipe, c'est moi.

J'ai vite compris que leur petit jeu consistait à me hisser sur un piédestal pour m'en faire tomber ensuite. Au début, j'ai demandé conseil à mes camarades les plus expérimentés dans l'équipe de Suède, comme Henrik

Larsson. Comment devais-je me comporter avec les médias ? Ils m'ont tous répondu : « Zlatan, nous autres, on n'a jamais intéressé à ce point les journalistes, on n'a pas vécu ce que tu vis. Aucun de nous ne peut te donner des conseils. »

J'ai décidé alors de tout faire à ma façon, y compris avec la presse. De tirer les leçons de mon expérience et de mes erreurs.

Je me rappelle qu'après un match de l'équipe de Suède, au temps de l'Ajax, j'ai été interviewé en direct. Le journaliste commence à m'interroger sur un problème de tactique que nous avons rencontré sur le terrain. Je lui donne ma réponse, qui ne le satisfait pas. Il change de formulation, mais il continue de me harceler encore quatre ou cinq fois sur ce problème.

Je craque en direct et je lui suggère : « Écoute, va sur le terrain et prends les choses en main, OK ? »

En Hollande, au début, personne ne savait qui j'étais ni ce que je valais.

Je me souviens qu'un journaliste m'a demandé : « Lors des matchs à l'extérieur, tu te fais siffler ?

— Tout le monde s'y met », j'ai répondu.

Il a conclu : « Donc, tu es fort. »

J'ai bien joué contre l'AC Milan, lors du tournoi d'Amsterdam. Du coup, on s'est mis aussitôt à me comparer à Van Basten. La pression a augmenté. Quand je ratais un match, je me faisais siffler et les journalistes m'accablaient de critiques. On attendait de moi que je sois toujours comme Van Basten. À vingt ans !

Mon image a changé en Suède lorsqu'on m'a attribué le prix Jerring, en 2007. C'est une récompense prestigieuse, qui couronne le meilleur athlète suédois. C'est le public qui vote pour choisir entre dix candidats.

Aucun footballeur n'avait encore reçu ce prix. On avait certes distingué l'équipe de Suède pour sa troisième place dans la coupe du monde aux USA, en 1994, mais c'était la première fois qu'on honorait un joueur à titre individuel.

J'ai pleuré d'émotion, à cette occasion. Depuis ce jour, les Suédois se sont mis à me regarder d'un autre œil. Je parle des gens en général, pas des journalistes. Pour eux, j'étais toujours un *bad boy*, une diva, la brebis galeuse. Mais comme je dis toujours : la guerre contre la presse, tu ne la gagnes jamais.

En 2014, le journal *Dagens Nyheter* a donné un classement des plus grands sportifs suédois de tous les temps. J'ai terminé deuxième, après Björn Borg. On m'a demandé un commentaire.

J'ai répondu : « Pour moi, arriver deuxième, c'est comme arriver dernier. Avec tout le respect que je dois aux autres sportifs, moi, à la première place, j'aurais mis Ibrahimović, à la deuxième, Ibrahimović, à la troisième, Ibrahimović, à la quatrième, Ibrahimović, et à la cinquième, Ibrahimović. »

On l'a raconté à Borg, qui a éclaté de rire : « Ibra est marrant, c'est un beau personnage. Du reste, dans le monde entier, il est plus célèbre qu'Ikea et plus connu que je ne l'étais de mon temps. »

Bien entendu, je plaisantais. Borg est l'unique sportif suédois que j'ai été vraiment heureux de rencontrer : « Putain, mais c'est Borg ! » C'est-à-dire un type qui a gagné cinq fois Wimbledon et six fois Roland Garros.

Je blaguais, mais pas entièrement. La vérité, c'est que ça faisait mal aux journalistes suédois de mettre en tête le nom Ibrahimović, qui n'est pas suédois.

La même chose est arrivée quand j'ai dépassé les quarante-neuf buts de Sven Rydell et suis devenu le premier buteur dans l'histoire de l'équipe de Suède. Ce record tenait depuis quatre-vingts ans. À présent, il y avait écrit Ibrahimović en haut de la liste, et non plus un nom suédois. Aujourd'hui, ce serait peut-être différent, les nouvelles générations sont davantage habituées à une société multiethnique. Mais à l'époque, beaucoup de gens ont été embêtés.

À Amsterdam, je suis devenu ami avec un journaliste, Thijs Slegers. Il m'a interviewé pour *Voetbal International* et m'a paru très intelligent. On jouait au tennis et on sortait parfois ensemble. Les premiers temps, en Hollande, je ne connaissais presque personne. Thijs m'a aidé, et surtout il m'a mis en contact avec Mino Raiola. C'est lui qui me l'a présenté.

Mais il est resté une exception. Je n'aime pas avoir de rapports personnels avec les gens de presse. S'ils veulent des interviews, ils doivent passer par mon club ou mes sponsors. Je ne donne jamais mon numéro de téléphone à un journaliste. Si quelqu'un se le procure et m'envoie des messages, je ne réponds pas. Personne n'ose me demander des informations ou des suggestions pour l'équipe. Si jamais un de mes camarades révèle à un journaliste des histoires du vestiaire dans l'espoir d'avoir droit à un meilleur traitement, il vaut mieux que je ne l'apprenne pas. Je veux dire : il vaut mieux pour lui.

Le vestiaire, c'est chez moi. Chez moi, je dois me sentir libre de dire et de faire ce que je veux, sans que les gens de l'extérieur soient au courant.

Le même principe vaut pour ce qui se passe sur le terrain.

Je ne lis pas les journaux sportifs, je jette tout au plus un coup d'œil aux grands titres. De temps à autre, quelqu'un me signale un article sur moi, bienveillant ou non. S'il me paraît opportun d'intervenir, je préviens Mino et il s'en occupe.

Les notes des matchs ne m'intéressent pas. Il m'est arrivé d'être mal noté quand j'avais bien joué et inversement. Je sais me juger tout seul, je n'ai pas besoin de l'avis des autres.

Ce sont les joueurs manquant d'assurance qui se soucient des bulletins de notes du lundi.

Comme je l'ai dit, d'après moi, les anciens footballeurs qui deviennent journalistes ou commentateurs à la télé le font parce qu'ils ont besoin d'attention, qu'ils ont peur d'être oubliés. Ce n'est pas une question d'adrénaline. Quand on vient du terrain, on ne peut pas trouver d'adrénaline sur un tabouret avec un casque sur la tête.

J'ai essayé une fois de jouer les commentateurs télé pour beIN SPORTS pendant le Mondial en Russie. Je n'étais pas du tout à l'aise. J'avais l'impression d'être l'ex-footballeur contraint de critiquer les joueurs en activité. J'avais un contrat avec la télévision du Qatar, mais après le premier match, j'ai expliqué : « Désolé, ce n'est pas pour moi. Je n'y arrive pas. Gardez l'argent que vous me devez, je ne veux rien. »

Comme je l'ai dit, j'ai toute une équipe de consultants qui s'occupent de mes affaires et un pool de spécialistes qui gèrent le moindre aspect de ma carrière de footballeur, mais je n'ai engagé personne pour se charger spécifiquement de la communication. Contrairement à beaucoup de mes collègues, je n'ai pas besoin de quelqu'un qui me fabrique des philtres magiques pour améliorer mon image et présenter ma vie comme un conte de fées.

Je m'en tiens à la même règle qu'à Sanremo : « Il me suffit d'être moi-même », et je suis parfait comme ça.

Tout ce que je poste sur les réseaux sociaux, je le confectionne tout seul. Je me suis informé, j'ai posé des questions, j'ai appris. Toutes les photos et les phrases que je publie sur Instagram sont mon œuvre. De temps à autre, quelqu'un vient me demander de payer des droits pour les images que j'utilise. Je trouve ça tellement étrange : sur toutes les plates-formes du

monde, on se sert de mon image privée sans me verser un sou, et moi, je devrais payer pour ce que je poste ?

Avec les médias anglais, je me suis amusé. Ils m'ont accueilli sur le pied de guerre, prêts à abattre le voyou arrogant qui ne marquait jamais contre une équipe anglaise.

Après trois mois au Manchester United, je les ai vus baisser les armes. Ils n'arrêtaient pas de m'appeler pour obtenir une interview ou simplement pour avoir mon avis sur n'importe quel sujet. Je parlais volontiers avec tout le monde, mais au bout d'un moment, j'ai dû leur dire : « Désolé, les gars, mais il faut que je me concentre aussi sur mon travail. »

Mes relations avec les journalistes français ont été plus compliquées, comme je l'ai noté, à cause de ma sortie à Bordeaux et aussi du fait que le riche PSG n'était guère aimé et éveillait des jalousies. J'ai tâché d'expliquer certaines choses, mais ils prenaient tout mal. Ils ne comprenaient pas ou faisaient semblant de ne pas comprendre. J'ai fini par renoncer. Inutile de gaspiller son énergie dans la communication.

Par contre, lors des conférences de presse, je prends mon pied.

J'ai l'impression d'être dans une arène, seul contre tous. Je ne mets jamais aucune limite aux questions. Les journalistes peuvent me demander tout ce qu'ils veulent, mais ils doivent être prêts à entendre mes réponses. Et ils doivent savoir que le niveau de la réponse dépendra de celui de la question : à question idiote, réponse idiote.

Une fois, pendant une conférence de presse, un journaliste suédois s'est levé et est parti parce qu'il n'était pas satisfait de mes réponses. Il faut être faible pour agir ainsi, c'est une erreur.

Pendant ces conférences, les journalistes suédois sont très timides, ils ont peur de mes réponses, de la façon dont je vais prendre leurs questions. Si bien qu'ils ne m'en posent pas beaucoup.

Il m'est arrivé de devoir les solliciter : « Vous êtes si nombreux et vous ne me posez que deux questions ? Vous êtes sûrs ? Un peu de courage ! Vous ne voulez rien me demander d'autre ? OK, au revoir. » Et j'ai quitté la salle.

En revanche, les journalistes italiens sont plus agressifs. Ils posent toutes sortes de questions, rien ne les effraie.

Quand je suis retourné à l'AC Milan, une journaliste m'a tout de suite demandé : « Tous ceux qui sont revenus une deuxième fois à l'AC Milan ont manqué leur coup. Pourquoi pas toi ? »

Je lui ai répondu : « Parce que je ne suis pas comme les autres. »

Avec une autre journaliste de la télé, il y a une dizaine d'années, ça s'est nettement plus mal passé.

Mai 2012, San Siro. Après le match contre Lecce, gagné 2-0, je m'arrête pour les interviews sur le terrain avec les télés. Elle me pose une question qui m'énerve, en reprenant un bruit qui court sur une prétendue dispute avec Allegri. Je réponds sèchement, je mets fin à l'entretien et je passe à une autre télévision. Elle ne s'en va pas. Sans doute qu'elle est en colère et attend que j'aie fini l'interview pour me demander des explications.

Elle continue de me regarder fixement. Je m'en aperçois tandis que je réponds aux questions du journaliste. Ça m'embête tellement qu'au bout d'un moment, je me tourne vers elle et lui demande en direct : « Merde, qu'est-ce que tu regardes ? »

Bien entendu, la phrase passe à la télé.

Quand j'ai fini l'interview, elle me fait un signe, comme pour me dire : « Ferme ta gueule », ou quelque chose de ce genre.

Je lui jette alors à la figure l'élastique de mes cheveux, car elle m'a énervé.

Plus tard, l'AC Milan lui a envoyé des roses en mon nom, pour s'excuser. Ça m'a rendu encore plus furieux, parce que je décide tout seul si je veux m'excuser ou non. C'est comme quand je me suis engueulé avec Lukaku. Un membre du club a proposé : « Ils n'ont qu'à prendre un café ensemble. » Comment ça ? Un café ? Lukaku, vous feriez mieux de ne pas l'approcher de moi.

Mais ça, c'est une autre histoire.

Le Zlatan d'aujourd'hui irait présenter des excuses à la journaliste, en fait il ne l'aurait jamais insultée. J'étais jeune, à l'époque, immature. En repensant à cette scène et aux mots que j'ai prononcés, je me sens idiot. Je regrette.

Et je n'ai absolument rien contre les femmes journalistes qui s'occupent de foot. Je trouve même super qu'elles soient là.

Dans les talk-shows américains aussi, je m'amusais comme un fou, car c'étaient des interviews marrantes et on me faisait faire n'importe quoi. Ils avaient la terreur de me mettre dans l'embarras, ils faisaient tout pour me mettre à l'aise.

« On va t’envoyer quelques jours à l’avance les questions qu’on va te poser pendant l’émission. »

Je répondais : « Pas besoin, merci. Je ne veux pas connaître les questions à l’avance.

— Mais tous les invités nous les demandent toujours. Les acteurs, les chanteurs, les politiciens… Ils ne veulent pas se ridiculiser. »

J’expliquais alors : « Soyez tranquilles. Je répondrai de façon spontanée, comme ça me viendra sur le moment. Je serai moi-même, donc je ne serai pas ridicule. »

Une fois, dans un studio de Los Angeles, avant mon entrée en scène, le responsable de la production m’a bombardé de conseils : « Tu sais, beaucoup de sportifs restent pétrifiés, une fois assis sur ce divan devant la caméra. »

Je lui ai dit : « Écoute. Tu n’as qu’à ouvrir la porte, dès que j’entrerai en scène, ce sera mon show. Les autres disparaîtront. Savoure… »

Ça s’est passé ainsi dans le Jimmy Kimmel Live et tous les talk-shows les plus populaires auxquels j’ai participé.

Jimmy Kimmel, je lui ai raconté comment nous avons visité une villa à Beverly Hills, peu après notre arrivée en Amérique.

Cette maison a plu à Helena, qui a voulu signer le contrat pour s’y installer tout de suite : « Elle a un seul défaut. Elle n’est pas meublée. »

J’ai proposé : « On n’a qu’à acheter les meubles chez Ikea. »

Le *broker* qui nous accompagne est intervenu avec une moue légèrement indignée : « Ici, les gens riches ne vont chez Ikea…

— Sauf s’ils sont intelligents », j’ai répliqué.

Au Late Late Show de James Corden, on m’a soumis à un test intitulé « *Can Zlatan ?* » pour prouver que je savais tout faire. J’ai dû dévisser le couvercle d’un bocal de concombres, donner les noms des maris de Kim Kardashian, dire « Zlatan Ibrahimović » avec la bouche pleine de marshmallows, danser le floss. Je me suis senti très bien avec James, les sketchs que nous avons faits étaient très marrants.

J’étais très demandé par la télé, car j’avais du succès, les audiences étaient excellentes. Quand je peux être moi-même, je sais que le spectacle est garanti. Que ce soit sur le terrain ou dans les talk-shows.

J’ai commencé à dix-neuf ans, sur un terrain de foot dans un trou perdu du sud de l’Espagne, à hurler : « *Showtime ! Showtime !* »

Et je n’ai toujours pas arrêté…

7
Le but
(ou Du bonheur)

Quand je marque un but, j’ouvre tout grand les bras et je me sens vivant, je me sens le maître du monde. Comme je ne peux pas serrer contre moi chaque spectateur, j’ouvre les bras et c’est comme si je les pressais tous ensemble sur ma poitrine. Puis mes camarades m’entourent pour me fêter. Ils sont plus petits que moi. Je baisse les bras, je referme mes ailes sur eux, comme un ange.

Mais je ne manifeste pas toujours ma joie de cette façon. Parfois je me mets à courir, parfois je saute et donne un coup de poing dans l’air, ou encore je retire mon maillot en courant. Ça dépend de la quantité d’adrénaline qui afflue dans mon sang, de ce que l’instinct me dicte sur l’instant.

On me demande sans cesse ce qu’on éprouve après un but. Il m’est impossible de répondre, car aucun but n’est semblable à un autre. Chaque but m’offre une émotion unique, exclusive, chaque but me met hors contrôle. En une demi-seconde, cent gestes à faire me passent par la tête, puis la bille de la roulette s’immobilise dans une case et je fais ce geste-là, sans l’avoir choisi.

De la même façon, l’instinct sélectionne un spectateur. Je n’ai plus devant moi une muraille indistincte de figures humaines. Quand la joie m’envahit, je me concentre sur un seul visage, qui peut être celui d’un homme, d’une jeune fille, d’un enfant, d’une personne âgée. Je savoure son bonheur, je le mets en contact avec le mien, nous communions. C’est comme si j’avais joué et marqué un but pour cette seule personne. L’espace d’un instant, nous sommes liés, puis l’adrénaline retombe, ce visage

disparaît, se fond dans la masse, je l'oublie et le public redevient une muraille colorée.

Quand Maxi et Vincent marquent un but, je suis fier, comme n'importe quel père qui se réjouit de la réussite de ses fils et, plus encore, de leur joie. Mais le cadet m'a surpris.

Comme je l'ai dit, si Vincent marque un but, il est heureux. S'il permet à un camarade de marquer, il est encore plus heureux.

À son âge, il devrait éprouver avant tout la fierté et l'envie de démontrer ses qualités, de révéler son talent. La satisfaction de partager sa joie avec un autre est une pensée d'adulte. Les enfants ont tendance à être plus égoïstes. Un jour, j'en ai parlé avec lui. Je lui ai demandé en riant : « Vincent, tu es certain d'être mon fils ? »

Maxi me ressemble davantage, car lorsqu'un de ses camarades marque un but, il dit : « Bon, c'était facile, un enfant en aurait fait autant… » Alors que si lui-même en marque un, il ouvre les bras, exactement comme moi.

En les regardant jouer, je suis heureux car j'imagine qu'ils ressentent la même joie que moi à leur âge. Mon père souffrait de la guerre qui ravageait l'ex-Yougoslavie, ma mère trimait du matin au soir, je ne mangeais pas à ma faim et je portais toujours le même survêtement, quant à l'école n'en parlons pas…

Si je cherchais un ballon et jouais avec dès que je le pouvais, c'était pour oublier tout ça. Le football était ma seule forme de bonheur, l'unique espace dans ma vie où je me sentais libéré de mes problèmes.

Mes premiers buts, sur le terrain de Rosengård, je les ai marqués dans une cage consistant en trois tuyaux de métal industriel, sans filet. Là-bas, tout devait être indestructible, pour résister le plus possible aux vandales du ghetto. Le terrain était entouré d'une clôture en fer à gros maillons. Quand on entrait, on avait l'impression d'être dans une prison ou dans un enclos prévu pour empêcher des bêtes sauvages de s'échapper.

Durant ces années, comme tous les Suédois, j'ai déliré de joie quand Kennet Andersson a marqué contre la Roumanie, lors du Mondial américain de 1994. Kennet, qui devait jouer aussi en Italie, a sauté plus haut que les gants du gardien et marqué avec la tête le but de l'égalisation 2-2. J'avais treize ans.

L'émotion d'un but quand on porte le maillot de l'équipe nationale est absolument spéciale, c'est comme si on plantait un drapeau sur le globe terrestre et qu'on hurlait : « Nous sommes suédois ! » Si je marque en

maillot jaune, je sais que je les rends tous heureux, des pêcheurs de Gotland aux enfants de Karesuando, pas seulement les spectateurs d'un stade ou les supporters d'un club. C'est une sensation très forte, qui te remplit d'adrénaline. Imaginez ce que ç'a été quand, sous ce même maillot, j'ai filé quatre claques à l'Angleterre…

Grâce au but de Kennet Andersson, nous sommes arrivés aux tirs au but, nous avons éliminé la Roumanie et nous avons joué les quarts de finale du Mondial contre la grande équipe du Brésil, qui comptait dans ses rangs le jeune Ronaldo.

Dans mon enfance, aucun joueur ne me donnait autant d'émotion que le Phénomène. Je regardais encore et encore ses buts et ses feintes sur Internet. Puis je courais les refaire sur le sable du terrain de Rosengård, en visant les poteaux de fer de l'enclos des bêtes sauvages.

Si je devais enfiler comme un collier les buts de ma carrière, je commencerais par celui de La Manga. Il reste un des plus beaux. Je l'ai inscrit au début de mon histoire, alors que tout devait encore démarrer.

Mars 2001, match amical de préparation au championnat de Suède. Nous sommes à La Manga, une langue de terre au milieu de la mer non loin de Murcie, au sud de l'Espagne. Il fait grand soleil, rien à voir avec le froid suédois. Magnifique ! Nous jouons contre les Norvégiens du Moss FK. J'ai dix-neuf ans.

Ce match amical est particulier, car je sais que deux représentants de l'Ajax, qui m'ont remarqué, sont venus me voir. Et pas n'importe qui : Co Adriaanse, l'entraîneur de la première équipe en personne, et le fameux Leo Beenhakker, qui a entraîné également le Real Madrid et est revenu dans la formation hollandaise comme directeur sportif.

Nous passons à l'offensive. Je suis sur la gauche, je demande le ballon, qu'une passe m'expédie. Au lieu de l'arrêter, je baisse le pied de façon que le ballon le heurte et s'envole par-dessus la tête des adversaires. Je m'élance en courant, je les dépasse tous, rattrape le ballon, le frappe du talon et le fais passer par-dessus la tête d'un autre Norvégien. Avant qu'il ait touché terre, je l'envoie droit dans le filet avec une reprise de volée du pied gauche.

Adriaanse, qui se trouve derrière le but, me regarde d'un air étrange. Il a l'air épouvanté par ce qu'il vient de voir. Assis dans la tribune, Beenhakker arbore l'expression sinistre qui lui est coutumière.

Moi, je me mets à courir sur le terrain en hurlant, car je suis le premier surpris par la merveille que j'ai réussie : deux coups du sombrero d'affilée… Tout m'est venu d'instinct. Un but pareil, je n'aurais même pas été capable de l'imaginer.

Un journaliste présent à La Manga écrit le lendemain que, dans ma joie, je criais mon nom : « Zlatan ! Zlatan ! »

Erreur. Il n'a rien compris. En courant, je hurlais : « *Showtime ! Showtime !* »

L'heure du spectacle ! Car ce but avait été un vrai spectacle.

Peu après, l'Ajax m'a proposé un contrat.

Le premier but que j'ai marqué sous le maillot rouge et blanc des Lanciers en Ligue des champions était beau, lui aussi. Septembre 2002. On jouait à Amsterdam contre l'Olympique lyonnais. Mon premier soir dans cette coupe mythique : j'ai réalisé un rêve.

À un moment, je défie en duel le Brésilien Edmílson, un défenseur qui quelques mois plus tôt est devenu champion du monde. Nous sommes dans la surface de réparation, sur la gauche du but. Je feins d'aller vers la ligne de fond pour centrer, puis me dirige brusquement vers le milieu du terrain et tire en diagonale : le ballon heurte le poteau et entre dans le but.

J'ai vu Zidane effectuer une action du même genre. J'ai essayé de la refaire, comme j'essayais sur le terrain de Rosengård de reproduire les exploits de Ronaldo, le Phénomène, et j'ai réussi à mon tour. Je me suis mis à courir et j'ai couvert quatre-vingts mètres de terrain, car j'avais procuré des places à des amis venus de Malmö, mais à l'autre bout. Je voulais fêter ce moment avec eux.

Un but en Ligue des champions est quelque chose de spécial, car il y a peu de matchs. Il faut que tu fasses le soir même ce que tu as à faire. Tu ne peux pas te dire, comme pendant un championnat : « Tant pis, je marquerai la semaine prochaine. »

Les adversaires aussi sont spéciaux, tu n'as pas toujours l'occasion de les affronter. Tu joues avec les meilleures équipes. Même le ballon est différent, avec ses étoiles. Un match de Ligue des champions, c'est comme un dimanche au milieu de la semaine. Marquer un but a un goût plus doux, incomparable.

Mais même un match amical au mois d'août peut te remplir d'émotion et d'adrénaline, surtout si tu joues dans un super stade contre un super

adversaire : Benfica-Juve à l'Estádio da Luz de Lisbonne, dit « la Cathédrale ». L'été 2005, le début de ma deuxième saison à Turin.

Un ballon m'arrive par la gauche, je suis à plus de trente mètres du but, je le contrôle avec la poitrine et je décide de tirer tout de suite. Je réussis un tir parfait du pied gauche, une vraie bombe qui finit entre les poteaux. Le gardien ne peut rien faire. Sur le banc du Benfica, il y a Ronald Koeman, mon ancien entraîneur de l'Ajax. Lui, il sait que je peux marquer des buts de ce genre.

Parmi les buts que j'ai marqués pour l'Inter, je choisis évidemment le doublé sous la pluie de Parme, le dernier jour du championnat 2007-2008. Je commence le match sur le banc de touche, car j'ai mal au genou. Nous devons absolument gagner, mais nous n'arrivons pas à marquer. On croirait que nous sommes maudits. C'est alors que Mancini me fait entrer pendant la seconde mi-temps : deux tirs, deux buts, et le Scudetto dans la poche.

Dans mon collier de buts, j'enfilerai aussi les deux contre Arsenal sous le maillot du Barça en Ligue des champions, édition 2009-2010, celle qu'a gagnée l'Inter que je venais de quitter.

Un match d'une intensité incroyable. Guardiola m'avait ordonné : « Dès que leur gardien prend le ballon, tu lui sautes dessus, tu l'attaques ! » Nous mettions la pression sur tout ce qui bougeait sur le terrain.

Deux ballons m'arrivent à la verticale, presque sur la même trajectoire. Le premier, je le fais passer en douceur au-dessus de la tête du gardien, le second je le tire sous la barre transversale. Contre les Anglais, eux qui répétaient que je ne marquais jamais contre eux. Ça redoublait mon plaisir.

Dans l'année du championnat d'Italie à l'AC Milan, je choisis le but marqué à domicile contre le Genoa. Un tir long parfait de Pirlo, je cours entre Dainelli et Ranocchia qui me serrent de près, je lance la jambe en avant et je foudroie le gardien avec un lob. Si je choisis ce but, c'est aussi que Gattuso accourt aussitôt pour me prendre la tête entre les mains en hurlant comme un fou. Peut-être même qu'il m'a flanqué une baffe. J'adorais ça, quand il m'encourageait comme ça. Rino était une bombe d'adrénaline qui se promenait sur le terrain.

Au cours de ce championnat, à Lecce, j'ai marqué un but pareil à celui contre le Benfica pour la Juve, à trente mètres. Quelqu'un a dit que j'avais frappé au hasard. Foutaise. J'avais très bien vu où se trouvait le gardien : trop loin des poteaux.

Cette fois, c'est Adriano Galliani qui est devenu fou, dans la tribune.

Il était toujours horriblement stressé, cet homme.

Moi, j'étais inquiet pour sa santé et je lui répétais : « Chef, du moment qu'Ibra est là, tu peux rester tranquillement assis. »

Il me répondait d'un ton agité : « D'accord, Ibra. D'accord, Ibra. »

Nous gagnions, il était heureux, il descendait au vestiaire et sa joie éclatait. J'ai une belle relation avec Galliani. Nous sommes deux frères en adrénaline…

Comme perle parisienne, je choisis le doublet lors de la première rencontre avec l'OM, en 2012. J'étais arrivé depuis peu en Ligue 1. Chez les Marseillais, il y avait ce défenseur africain qui ensuite est allé lui aussi à Turin, Nicolas Nkoulou. Depuis des jours, les médias proclamaient : « Nkoulou est le seul en France à pouvoir arrêter Ibrahimović. »

Bien. On verra.

Après un corner en début de match, je cours vers le ballon, j'arrive avant Nkoulou, je lui colle un tacle façon taekwondo et j'envoie le ballon dans le but. Plus tard, je tire un coup franc à trente mètres.

Chaque fois que je marque, je vais prendre le ballon dans la cage et je le rapporte en courant au milieu du terrain, comme me l'a demandé mon physiothérapeute : « Zlatan, tu veux me faire un cadeau ? Si tu marques un but, récupère tout de suite le ballon dans la cage et remets-le au milieu du terrain. Ce serait une façon de leur dire : "Ce but ne me suffit pas. Vous êtes trop nuls et je veux en marquer d'autres." Si tu fais ça, ils seront enragés. »

Je lui ai fait ce cadeau.

À peine arrivé au Manchester United, je lui ai offert deux trophées.

On est début août 2016, je joue mon premier match officiel avec les Diables rouges. C'est la finale du Community Shield, contre le surprenant Leicester City de Claudio Ranieri. Nous prenons l'avantage avec Lingard. Vardy égalise en seconde mi-temps. Il y a du tir au but dans l'air… Mais à la quatre-vingt-troisième minute, j'escalade le dos imposant de Morgan et j'inscris de la tête le but de la victoire.

La section rouge de Wembley délire de joie. Ils ont découvert qui était Ibra. Pas mal, comme début.

Quelques mois plus tard, en février, je donne un bis dans la finale de la League Cup, contre Southampton. Je marque sur coup franc, Lingard complète 2-0 et la question paraît réglée. Sauf que l'Italien Gabbiadini nous rattrape avec un beau doublé. Une nouvelle fois, il y a du tir au but dans l'air. Et de nouveau, peu avant la quatre-vingt-dixième minute, je marque

de la tête le but décisif. La marée rouge des supporters mancuniens exulte de plus belle.

L'émotion était d'autant plus intense que tout ce qui arrivait au Manchester United avait aussitôt un retentissement mondial. C'était une sensation très nette et particulière, que je n'ai éprouvée nulle part ailleurs. Si quelqu'un éternuait au Manchester United, cinq minutes plus tard la nouvelle se répandait en Chine et aux quatre coins du monde. Telle était la puissance de ce club.

Moi, je n'avais pas simplement éternué. J'avais permis à ma nouvelle équipe de remporter deux coupes, grâce à trois buts décisifs dans le temple de Wembley.

Dans mon collier, j'enfile aussi le but que j'ai marqué contre la Lazio à mon retour sur le terrain, après quatre mois d'arrêt pour cause de blessure.

Septembre 2021. Ils disent tous : « Le but le plus facile de ta vie. » D'accord, mais qui l'a créé, ce but ? Pas Rebić, c'est moi qui l'ai façonné grâce à mon positionnement. Je lui ai ouvert la ligne de passe. Si je n'avais pas bougé, Ante n'aurait rien fait avec ce ballon. Ce but ne se réduisait pas à pousser le ballon dans la cage, il était l'aboutissement d'une bonne idée qui était née bien avant, dans ma tête.

D'ailleurs, même s'il paraît petit, un but marqué au terme d'une longue rééducation est toujours un grand but. Il signifie un nouveau pas vers la guérison complète, vers la reprise. Il fait reculer encore un peu plus le souvenir de ma blessure, à trente-neuf ans. Voir ce ballon dans le filet de la Lazio m'a beaucoup aidé.

Marquer des buts est toujours important pour un attaquant, même si, à vrai dire, ce n'était pas le cas pour moi au début de ma carrière. Je pensais avant tout à bien jouer. Dans mes choix de jeu, j'étais égoïste, je cherchais les actions les plus spectaculaires, afin d'être mis en vedette. *Showtime !* Puis Van Basten et Capello m'ont fait comprendre l'importance du but.

Malgré tout, je ne suis jamais devenu un fanatique du but, un de ceux qui visent la cage même en tirant un corner. Pour moi, le football est toujours resté au premier plan.

Si j'arrive devant le but, je ne me mets pas des œillères en pensant uniquement à envoyer le ballon dans le filet. Non, si je vois un de mes camarades mieux placé que moi, je lui fais une passe : c'est ça, le football.

Je pose toujours deux questions aux jeunes footballeurs que je connais. La première est : quel est ton poste dans le jeu ? Défenseur, milieu de

terrain, ailier droit… OK. La seconde : si tu arrives devant le but avec un coéquipier, tu cherches à marquer ou tu lui fais une passe, s'il est mieux placé que toi ?

C'est la deuxième réponse qui est la bonne.

Tout le monde me considère comme un égoïste qui ne pense qu'à lui, qui se sent tout-puissant. C'est vrai en partie, mais moi, sur le terrain, je joue au football. Si je dois faire une passe à un camarade, je la fais sans hésitation, ne serait-ce que pour prouver que je suis supérieur à l'obsession du but et que je suis même plus grand que celui qui a marqué.

Le plaisir de marquer un but n'est pas la même chose que le besoin éperdu d'en marquer. Quand on est éperdu, on n'a pas beaucoup de plaisir. J'ai joué avec des coéquipiers qui étaient nerveux même quand on gagnait 5-0, parce qu'ils n'avaient pas marqué. Non, je ne pense pas à Pippo Inzaghi. Il faut que je le défende. Pour lui, le but était tout, car il ne savait rien faire d'autre. Il était normal que Pippo veuille marquer à tout prix. Autrement, il n'aurait pas été Inzaghi. Qu'est-ce qu'il aurait été ?

Aujourd'hui, le but n'est plus ma première satisfaction, et je l'ai prouvé en laissant Kessié tirer les penaltys. C'est moi qui l'ai décidé. Je trouve gratifiant de donner quelque chose aux autres, d'aider l'équipe dans le jeu, de me sentir leader d'une façon différente, plus mature. Cela dit, si j'ai la possibilité de marquer cent buts, j'en marque deux cents, bien entendu.

Ce but contre la Lazio, je l'ai marqué alors que mes lacets étaient défaits. À mes deux chaussures. Je ne sais pas comment ils ont fait pour se dénouer au même instant, ça ne m'était jamais arrivé. Bah…

Je vois le ballon qui part vers notre cage et je me dis : bon, c'est le moment de refaire les lacets. Je mets un genou à terre, mais nous récupérons aussitôt le ballon. Tonali le passe à Rebić, et nous nous retrouvons à deux contre deux. C'est alors que je me relève et cours vers la cage malgré mes lacets défaits. Là-bas, un de mes camarades est seul contre deux joueurs de la Lazio. J'ai réagi instinctivement, pour le débarrasser d'un adversaire de façon qu'il n'en ait plus qu'un à affronter. On connaît la suite. Je me positionne, il me fait une passe et je marque un but.

Mais l'instinct qui m'a poussé à me relever malgré mes lacets défaits, ce n'était pas celui du but, c'était celui de secourir un camarade en difficulté. Je ne me suis pas dit : « Le but va nous échapper si ça continue. » J'ai pensé : « Voilà mon camarade qui a deux adversaires sur le dos, je vais l'aider. »

J’ai pensé à mon coéquipier, et ça nous a valu ce but. Si j’avais pensé à marquer, peut-être qu’il n’y aurait pas eu de but.

Quand j’ai marqué, j’avais ma natte de samouraï. En retournant sur le terrain, après tout ce temps, j’avais envie de m’inventer quelque chose de symbolique. Je suis comme Samson : plus j’ai les cheveux longs, plus je me sens fort. Et j’en joue.

Je l’ai déjà raconté : quand j’étais petit, mon père me passait toujours les films de Bruce Lee et de Jackie Chan, si bien que je me suis passionné pour les arts martiaux orientaux. C’est de là qu’est née la natte de samouraï. Ensuite, beaucoup de gens ont posté ma photo à côté de l’image de Tao Pai Pai, le personnage du manga japonais *Dragon Ball*. C’est vrai que nous nous ressemblons.

Il n’est pas facile de faire une natte dans les règles. Le secret, c’est de tirer très fort les cheveux avant de les tresser, de les lisser et de les aplatir, puis de bien les attacher, autrement, pendant que tu cours et que tu joues, ils se défont et se soulèvent.

Je me suis dit : j’ai besoin d’un expert de ce genre de coiffures. On m’a conseillé une coiffeuse d’origine sénégalaise, spécialisée dans les coupes multiethniques. Elle est venue me faire un essai à domicile, et j’ai tout de suite compris que c’était elle qu’il me fallait. Elle n’avait pas peur. Elle m’a fixé les extensions et elle tirait tellement qu’on aurait cru qu’elle voulait m’arracher la tête… Bravo, c’est comme ça qu’on fait.

Je lui ai demandé : « Tu pourrais venir à l’hôtel, le jour du match ? »

Elle a accepté tout de suite : « OK, donne-moi l’adresse. »

À San Siro, vous reverrez Ibra, le samouraï qui marque des buts.

Les buts sont le bonheur du jeu, les enfants sont le bonheur de la vie.

Cela dit, quelques mois avant la naissance de Maximilian, j’ai été gagné par la panique. Ça empirait chaque jour.

J’ai fini par en parler à Helena : « Écoute, je ne sais pas si nous sommes prêts. »

Elle m’a répondu : « Moi non plus, mais n’y pensons pas trop. »

Nous arrivons à la clinique.

Moi, je me sens mal dans les hôpitaux, j’ai la gorge tellement serrée que j’ai l’impression d’étouffer. Je n’arrive plus à respirer. En plus, mon premier fils allait naître.

Helena est calme, moi, je suis un concentré de stress.

Ensuite, la péridurale n’a pas fait son effet et Helena s’est affolée. Je lui ai pris la main, je lui ai parlé, j’ai tâché de la tranquilliser de toutes les façons : « Tout ira bien, tu verras. Calme-toi, je suis là… »

Mais elle continuait de pleurer. Au bout d’un moment, j’ai eu peur d’exploser tellement j’étais tendu. Je me sentais comme un volcan au bord de l’éruption.

J’avais envie de hurler : « Arrête de chialer ! Entrons dans cette salle, prenons le bébé et sortons de ce putain d’hôpital, parce que je n’arrive plus à respirer ! »

Au lieu de la rassurer, j’allais craquer.

Puis Maxi est venu au monde. Et c’est moi qui ai pleuré.

Il était si petit et étrange, avec un visage violacé. On l’a lavé et on me l’a laissé. Il hurlait, je n’arrivais pas à le faire taire, j’appelais les infirmiers, les sages-femmes, tout le monde, je craignais qu’il ne se sente mal et je ne savais que faire. Si j’avais tellement peur qu’il ne lui arrive quelque chose, c’est aussi parce qu’à ma naissance l’infirmière qui me tenait dans ses bras m’a fait tomber d’un mètre de hauteur.

Au bout de quelques minutes, le bébé a pris une couleur plus normale et je me suis calmé à mon tour. Je lui souriais, il suçait son pouce.

Je trouvais ça incroyable : une autre vie, née de la mienne. S’il est impossible de décrire l’émotion d’un but, que dire de la naissance d’un enfant ?

Évidemment, nous avons découvert que nous étions prêts pour Maxi, et nous avons commencé à vivre avec joie notre responsabilité au quotidien.

Quand il pleurait, au lieu de le bercer je m’asseyais dans un fauteuil, je le couchais sur mon ventre, je bricolais avec les jeux électroniques et il s’endormait.

Dans mon enfance, mon bonheur c’était d’avoir ce qu’avaient les autres enfants, de pouvoir mettre un vêtement neuf et de le montrer, parce qu’en général je portais toujours le même survêtement. Je me servais de mes affaires de footballeur. Si je n’avais pas de chaussettes, je mettais celles de foot. J’essayais de les cacher sous mon jean, mais à l’école les autres s’en apercevaient et se moquaient de moi. Je mettais les survêtements de ma sœur Sanela, qui était plus grande que moi. Ils flottaient sur moi comme un sac et je me sentais cool. Chaque jour était une bataille contre la pauvreté et la honte.

Avec mon père, le bonheur c'était quand il passait nous prendre chez ma mère, ma sœur et moi, parce que c'était son tour de nous garder toute la journée. Nous allions dans un grand parking, il me mettait sur ses genoux et je tournais le volant de l'Opel Kadett bleu foncé. Ensuite, il nous emmenait manger des hamburgers énormes et des glaces couvertes de chantilly. C'était ça, être heureux. Nous allions souvent pêcher ensemble. Un jour, je me suis mis à me disputer avec Sanela. Comme mon père a le même genre de caractère que moi, il nous a arraché nos cannes à pêche et les a jetées à la mer : « On rentre à la maison ! »

Ma mère est sereine, aujourd'hui, et son bonheur fait partie du mien. On lit sur son visage et ses mains combien elle a travaillé dans sa vie. Elle se levait à 4 heures du matin pour aller au boulot, et elle rentrait l'après-midi pour s'occuper de cinq enfants. Elle a eu deux maris typiquement balkaniques, qui buvaient et étaient pour elle un souci plutôt qu'une aide.

Quand j'ai touché mon premier salaire de l'Ajax, je lui ai dit : « Maman, à partir d'aujourd'hui, tu ne travailles plus. C'est moi qui m'occupe de toi. »

Elle m'a répondu : « Zlatan, pourquoi tu veux me tuer ?

— Comment ça ?

— Si je reste à la maison, je meurs. Il faut que je fasse quelque chose. »

Nous sommes convenus qu'elle travaillerait moins, pas plus de huit heures par jour.

Maintenant, je lui ai acheté un appartement en Croatie, près de Pag, où vivent ses deux sœurs, dont elle est très proche et qu'elle n'a pas pu voir pendant tant d'années, à cause de la guerre et du reste. Dès que maman s'est fait vacciner contre la Covid en Suède, je l'ai mise dans un avion et je lui ai dit : « Va chez les tantes et reste aussi longtemps que tu voudras. Pendant toute ta vie, tu as pensé aux autres, le moment est venu que tu songes à ta propre tranquillité. Si nous avons besoin de toi ou toi de nous, c'est nous qui irons chez toi. Et même si personne n'en a besoin, nous viendrons te voir. »

Je suis content qu'elle se sente bien là-bas. Elle est heureuse comme ça et elle ne m'a jamais rien demandé. Je veux lui envoyer Maxi et Vincent. Qu'ils y aillent seuls, sans papa et maman. Ils doivent apprendre à être indépendants. Je veux qu'ils passent un peu de temps en Croatie, avec leur grand-mère qui a tant à leur apprendre.

Habituellement, je vais voir mon père chaque fois que je reviens en Suède. Je fais un saut à Malmö depuis Stockholm, histoire de dire bonjour à tout le monde. Pour le reste, on ne se parle presque jamais. Mon père n'est pas du genre à m'appeler pour commenter mes matchs. Autrefois, il le faisait. Il me disait toujours quelles erreurs j'avais commises, il savait tout. Dans sa jeunesse, il jouait au foot, il a dû arrêter à cause d'une blessure au genou. Du moins, c'est ce qu'il m'a raconté, car je ne l'ai jamais vu sur un terrain.

Aujourd'hui, je vais à New York en *first class*. La première fois que j'y suis allé avec Helena, nous avions obtenu des billets gratuits grâce aux points amassés sur sa carte de crédit. Ç'a été notre premier voyage ensemble. Je m'en souviens comme d'un bonheur sans nuages.

Nous ne connaissions rien et nous puisions notre inspiration dans les dépliants des hôtels. Nous sommes allés visiter la statue de la Liberté, chaque soir nous allions au cinéma. Un jour, à force de marcher au hasard, nous nous sommes retrouvés dans des rues sombres et mal famées de Brooklyn. J'ai commencé à vraiment m'inquiéter.

« Helena, marche plus vite et suis-moi. »

Je me rappelle comme elle traînait les pieds derrière moi…

Nos premières années ensemble ont été une folie, une folie merveilleuse.

Elle arrivait à Amsterdam et découvrait que dans mon appartement j'avais deux assiettes, un verre et trois couverts. Je vivais comme une bête.

Elle était plus grande que moi, plus mûre, plus responsable.

Elle me faisait la leçon : « Tu dois avoir au moins douze assiettes, douze verres, douze de tout. »

Et elle allait les acheter.

Quand j'ai signé mon contrat avec la Juve, je lui ai proposé : « Viens avec moi à Turin. »

Elle m'a répondu : « Pour qui tu te prends ? »

Elle avait une carrière et habitait chez elle en Suède.

« Allez, viens avec moi. On verra si ça marche. On ne peut pas le savoir, si on n'essaie pas.

— J'ai un chien.

— Tu ne peux vraiment pas t'en passer ?

— Non.

— Alors emmène-le. »

Pour moi, elle est la meilleure femme qu'il y ait au monde. D'ailleurs, elle reste avec moi.

Elle a autant d'énergie que Gattuso. Outre qu'elle s'occupe de mes engagements et de ceux des enfants, elle contrôle toutes mes activités et tous mes investissements, et chaque jour elle prépare le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner pour mes fils, elle les accompagne aux entraînements, les suit dans leurs études, elle sort le chien cinq fois par jour, elle lave la vaisselle et fait la lessive.

Maxi et Vincent ne pourraient pas avoir une meilleure mère, c'est sûr. C'est uniquement grâce à elle que je peux être aussi serein alors que ma famille est en Suède.

Cependant, elle m'a déjà prévenu : « Quand tu arrêteras de jouer, je reprendrai mon travail et c'est toi qui t'occuperas des garçons tous les jours, comme je l'ai fait jusqu'à maintenant. »

Helena a du cran. Autrement, elle ne m'aurait pas séduit comme ça et elle-même n'aurait pas tenu le coup à mon côté.

À quarante ans, Zlatan Ibrahimović est un homme heureux : j'ai la santé et tout ce dont j'ai besoin. Il ne me manque rien. Je suis satisfait de ce que j'ai fait et de ce que je suis en train de faire. J'ai moins d'ambition qu'avant, je ne suis plus autant obsédé par la réussite, ce qui me permet de mieux profiter de ce que j'ai et des joies qui peuvent m'arriver. Comme, par exemple, un but marqué dans un stade qui se remplit de nouveau après le vide et le silence de la pandémie.

Parmi toutes les choses que je possède, aucune n'est irremplaçable. En dehors de deux êtres : Maximilian et Vincent. Ce sont eux, mon vrai bonheur. Ou plutôt, leur bonheur est mon bonheur. Notre bonheur.

J'ai beau adorer les voitures, même la plus belle finit tôt ou tard par m'ennuyer et se retrouve au fond du garage. Le vrai bonheur, ce n'est pas un moment mais un sentiment qui vaut pour l'éternité. Comme celui que me donnent mes fils.

J'ai une seule angoisse, et je l'ai déjà avouée : dire adieu au football. Plus l'instant se rapproche, plus l'angoisse grandit et plus la question devient lancinante : où vais-je trouver l'adrénaline dont j'ai besoin et que j'ai puisée jusqu'à présent dans le ballon ?

Mais c'est une angoisse qui ne gâche pas mon bonheur. Au contraire : si je connaissais l'avenir qui m'attend, je serais certainement moins heureux.

8
L’arbitre
(ou De La loi)

Au début de ma carrière, les arbitres étaient mes pires ennemis. Je les agressais comme un tigre dans l’arène, et ils se défendaient à coups de cartons jaunes ou rouges. J’étais une bombe qui explosait au moindre coup de sifflet, car j’étais convaincu qu’ils en avaient tous après moi.

Il faut dire qu’ils avaient tendance à confondre ma force avec de la violence, du fait de ma stature imposante. J’étais capable d’arrêter un ballon avec les pieds à deux mètres du sol, grâce à des mouvements de taekwondo. À cette hauteur, il était normal que je ne trouve que des têtes sur mon chemin. Si j’ai un contact musclé avec des joueurs moins hauts, même sans bouger, je peux leur faire mal. Mais ce n’est pas moi qui suis violent, ce sont eux qui sont plus petits.

Plus tard, quelqu’un m’a enseigné qu’il valait mieux ne pas gaspiller son énergie avec les arbitres, et la concentrer sur le jeu. Avec le temps, j’ai appris.

Au bout de huit ou neuf cents matchs, j’ai compris qu’il était inutile de discuter. Une fois qu’ils ont sifflé, ils ne reviennent jamais sur leur décision. Maintenant que j’ai quarante ans et deux fils, j’ai mûri. Les arbitres, je les aide dans la mesure du possible. Si je peux le faire au bénéfice de mon équipe, tant mieux, mais de toute façon, je coopère.

Depuis mon retour en Italie, je me suis aperçu que les arbitres me respectaient, me parlaient différemment. C’est peut-être à cause, justement, de mon changement d’attitude envers eux. Je leur donne un coup de main et ils ne me tiennent plus à distance comme avant. Au contraire, ils

m’expliquent les choses, ils font appel à ma collaboration pour résoudre des querelles sur le terrain.

Pas tous, cela dit.

Parme-AC Milan, 10 avril 2021.

Je me fais tacler deux fois brutalement par des défenseurs et j’avertis l’arbitre : « Ouvre les yeux, chef… »

Il ne répond pas.

Peu après, Çalhanoğlu est à son tour victime d’une faute.

Je m’adresse de nouveau à l’arbitre : « Tu as vu ? »

Aucune réaction.

Je lui dis alors : « Si tu n’as pas envie d’arbitrer, tu ferais mieux de rentrer chez toi. »

Il me répond : « Ça ne m’intéresse pas, ce que tu me racontes. »

Je réplique : « Ah, ça ne t’intéresse pas ? Je trouve ça bizarre, hein… »

Mais, lui, au lieu de « bizarre », il comprend « bâtard ». Il se débarrasse de moi avec un carton rouge. Nous sommes à une vingtaine de mètres l’un de l’autre, il a sans doute mal entendu, mais peut-être qu’il en avait après moi et n’attendait qu’un prétexte pour se venger.

Une expulsion absurde. J’essaie de m’approcher pour demander des explications, mais il part dans la direction opposée pour s’échapper. Je le suis, lui dis de s’arrêter. Rebić me barre le passage. OK, je renonce à le poursuivre, pour ne pas aggraver la situation.

Sorti du terrain, je jure à Pioli : « Quand je commets une faute, je le reconnais. Mais cette fois, je n’ai rien fait de mal. Tu n’auras qu’à regarder les vidéos ce soir, tu pourras le constater. »

De fait, sur les nombreuses images postées sur YouTube, on peut lire facilement sur mes lèvres : « Je trouve ça bizarre… »

On m’a infligé un seul jour de suspension, même si le carton rouge doit en entraîner deux d’après le règlement. De plus, la hiérarchie de Maresca lui impose des sanctions, ce qui prouve que son erreur est reconnue. Mais moi, en attendant, j’ai manqué un match et demi et j’ai dû entendre une nouvelle fois l’histoire habituelle sur Ibra, le *bad boy* incapable de garder son sang-froid. Ce n’est pas vrai. Je contrôlais parfaitement la situation. Qu’est-ce que j’y peux, si un arbitre se trompe ?

On m’a rapporté ce commentaire de Billy Costacurta : « Un leader ne peut se permettre de laisser son équipe réduite à dix hommes. »

Je lui ai répondu par l'intermédiaire d'un ami : « Tu ne me connais pas personnellement. Donc, tu ferais mieux de la fermer. Et avant de parler de moi, renseigne-toi mieux. C'est l'arbitre qui a commis une faute, pas moi. Je ne pouvais rien faire pour éviter cette expulsion. »

À mes débuts, j'avais envie de massacrer les arbitres, maintenant je comprends combien ils font un métier difficile et sont soumis à d'énormes pressions. Je m'en rends compte même lors de nos matchs d'entraînement à Milanello. Parce que mes compagnons se plaignent toujours que les arbitres aient une sorte de soumission psychologique vis-à-vis de moi.

« L'équipe d'Ibra a toujours droit à des penaltys ! »

Ce n'est pas vrai. Au contraire, c'est souvent moi qui demande aux arbitres de ne pas se laisser conditionner par ma présence et de ne me faire aucun cadeau, car je n'en ai pas besoin.

Si j'étais arbitre, je ferais bien mon métier, car j'ai de la personnalité. Je voudrais bien voir un joueur me manquer de respect et refuser de m'obéir…

Je laisserais beaucoup de place au jeu et je sifflerais rarement. J'aime bien le jeu musclé, ce qui ne veut pas dire violent. Seuls les arbitres les plus expérimentés savent faire la différence. Un jour, je l'ai dit à leur boss, lors d'une réunion en début de championnat : « Vous ne savez pas si je tacle pour faire mal. Vous arrêtez l'image, et comme il y a un contact, vous lui attribuez une violence qu'il n'avait pas du tout dans la fluidité du mouvement. »

En revanche, un footballeur sait tout de suite quand quelqu'un tacle pour faire mal. C'est pourquoi je crois que ce serait une bonne idée de choisir d'anciens joueurs pour arbitrer. Pas ceux de la Serie A, qui sont nécessairement liés à une équipe et ne paraîtraient pas impartiaux aux supporters, mais des joueurs moins célèbres, qui se sont arrêtés dans des séries inférieures mais connaissent quand même bien le jeu. De cette façon, eux aussi pourraient venir dans les grands stades comme San Siro et l'Olimpico.

Je crois que beaucoup d'arbitres ont été des enfants amoureux du football mais dépourvus de talent, qui ont trouvé ce moyen pour rester sur le terrain au milieu des champions. Autrement, pourquoi deviendrait-on arbitre ? Qui les y oblige ?

Je me souviens de certains programmes télé, au temps de ma première expérience en Italie, où on discutait de visionneuse pendant trois ou quatre heures d'affilée. Les pauvres arbitres étaient constamment sous le feu des

critiques. Aujourd'hui, ça va mieux. À part les écrans de la VAR, qui ont provoqué pas mal de confusion. Je n'ai pas encore bien compris comment ça fonctionne. L'arbitre est-il obligé d'aller sur la touche pour revoir l'action si la VAR l'appelle ? Oui ou non ?

Les arbitres ne sont pas seuls à demander de l'aide au vieil Ibra pour résoudre des problèmes sur le terrain. Des adversaires s'y mettent aussi – c'est arrivé à Sarri, par exemple. Je me suis transformé en homme de loi, je suis passé de l'autre côté… Comme les anciens bandits des westerns qui prennent une étoile et se font shérifs.

AC Milan-Lazio, 12 septembre 2021.

Nous gagnons 2-0. Je défends le ballon. Alors que je viens de le passer à un camarade, Leiva me tacle durement par-derrière. D'instinct, je l'attrape par le cou, car je suis inquiet après une blessure au genou qui a duré quatre mois. Je n'ai pas envie de me faire mal de nouveau.

Mais ce n'est qu'un instant, je le lâche tout de suite.

C'est alors qu'Acerbi veut jouer les durs : « Et moi, tu veux me taper ? »

Je lui réponds : « Merde, qu'est-ce que tu racontes ? C'est ton ami qui m'a cogné. Va donc calmer un peu tes potes, et reviens me parler. »

Je suis très tranquille, je ris et je plaisante avec Pedro, on se serre dans nos bras. Mais autour de nous, c'est le chaos.

Sarri, leur entraîneur, vient me crier : « Ibra, j'ai soixante ans. Ce type me doit le respect ! Il ne peut pas me faire des gestes !

— Excuse-moi, mais je ne suis pas au courant. Qu'est-ce qui s'est passé ? De qui tu parles ?

— De Saelemaekers.

— Et qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Il a levé les deux doigts, comme pour me narguer avec vos buts.

— Ce n'est pas correct. Attends, je vais lui parler. »

Il faut que j'entende aussi la version d'Alexis, je ne peux pas me contenter d'un seul son de cloche. Qu'ils aient tort ou raison, je défends toujours mes coéquipiers.

Saelemaekers me raconte que Sarri l'a traité de « Français de merde », et que lui l'a fait taire en lui montrant le tableau du score du match. Dans les deux cas, ça ne va pas.

Nous entrons dans le tunnel des vestiaires.

Je vois s’approcher Tare, le directeur sportif de la Lazio, avec qui j’ai de bons rapports, et Pepe Reina, leur gardien, qui veut lui aussi parler à Alexis.

Je l’arrête : « Écoute, Pepe. Ils ont déjà été vingt à l’agresser, tu es le vingt et unième. Tu viens trop tard, le garçon a compris. Maintenant, laisse-moi parler avec ton entraîneur. C’est lui qui est venu me chercher. »

Reina me dit : « Tu te prends pour qui ? »

Il n’aurait pas dû. Si une question m’énerve, c’est bien celle-là.

« Je ne me prends pour rien. Mais toi, qu’est-ce que tu veux, putain, Reina ? »

Il se calme.

Bon, j’amène Saelemaekers à Sarri et je les laisse s’expliquer seuls. Ils se parlent, Alexis présente des excuses. Tout est réglé.

Le shérif Ibra, nouveau messager de la paix, a accompli sa mission.

Mars 2015, PSG-Lorient, 3-1.

J’inscris un triplé et, à la fin du match, je m’approche de l’arbitre pour qu’il me remette le ballon en souvenir, comme le veut la tradition. M. Tony Chapron, un phénomène passé dans l’histoire pour avoir donné un coup de pied à un joueur du FC Nantes, me répond avec l’ego typique des Français : « Non. » Comment ça, non ?

J’ai marqué trois buts et j’ai le droit de ramener chez moi le ballon. Rien à faire. J’ai dû me faire offrir un autre ballon par les magasiniers. Celui du match, le phénomène se l’est gardé.

Quelque temps plus tard, j’ai appris le motif de sa décision dans une interview qu’il a donnée à un journal anglais : « J’ai quatre filles. Si elles ne me disent pas “s’il te plaît” en me demandant quelque chose, je ne réponds même pas. J’ai fait la même chose avec Ibrahimović, qui a manqué de respect et de politesse. »

Dommage qu’il n’ait pas eu le courage de me le dire en me regardant dans les yeux. Je lui aurais expliqué qu’il aurait dû me remettre le ballon et me dire merci, car m’avoir arbitré a été le plus grand honneur qu’il ait eu dans sa vie. Et je l’aurais assuré que mes fils connaissent la politesse mieux que ses quatre filles.

Cela dit, le comportement des arbitres français était en partie justifié. Ils n’avaient aucune expérience, ce n’étaient pas de vrais professionnels, ils n’arbitraient qu’à temps partiel et surtout ils n’étaient pas habitués à se

mesurer à des champions de grande envergure. Ils n'étaient pas adaptés au niveau de football que le PSG avait imposé d'un seul coup.

C'est comme les arbitres américains, qui sont un vrai désastre. Je leur ai d'ailleurs dit en face : « Vous devriez retourner sur les bancs de l'école pour étudier les bases. »

Chaque fois que j'effleurais quelqu'un, on aurait cru que je l'avais envoyé au cimetière. Le football n'est pas le basket, le contact physique est permis.

Ils se trompaient, les types de la VAR les appelaient et ils n'y allaient pas, par orgueil. Je me rappelle cet arbitre qui avait sifflé un penalty absurde contre nous. Je lui ai demandé : « Mais qu'est-ce que tu as vu ? Où tu étais ? Tu faisais la pause-café ? »

Pour revenir à la France, il ne faut pas oublier ce que j'avais dit à Bordeaux à cause d'un arbitre : que la France était un pays de merde. Je ne pouvais pas m'attendre qu'ils prennent des gants avec moi.

Lors d'un autre match du championnat, je me désaltère en bordure du terrain. Le quatrième arbitre s'approche et fait mine de m'enlever ma bouteille d'eau. Il allonge le bras pour la prendre alors que je suis en train de boire… Il essaie deux ou trois fois… Je dois m'écarter en m'abritant avec le coude pour éviter qu'il ne me l'arrache.

Je lui dis : « Qu'est-ce qui te prend ? J'ai les pieds de l'autre côté de la ligne, je ne suis pas du tout sur le terrain. Disparais ! » Même à la maternelle, on ne voit pas des scènes pareilles.

Je n'ai jamais eu une femme comme arbitre, il y en a peu à ce niveau. Peut-être vaudrait-il mieux qu'elles soient juges de touche, mais il y en a déjà qui arbitrent sur le terrain et elles sont excellentes. Sans parler de leur compétence, leur présence aurait des avantages car on contrôle beaucoup mieux ses réactions face à une femme. Quand tu as envie d'exploser à cause d'un penalty, devant une femme arbitre tu te calmes. Si tu exploses quand même, c'est que tu es un psychopathe.

Malgré tout, pour arbitrer à un haut niveau, il faut être très fort mentalement, qu'on soit un homme ou une femme, car les pressions sont énormes sur le terrain. Les joueurs te crient après, font cercle autour de toi pour protester. Si on n'a pas la tête solide, on rentre chez soi et on risque de finir sur le divan du psychiatre.

À l’école, je respectais toujours les horaires et les règles, car j’avais peur de mon père, qui était très sévère. Il ne s’occupait pas de mes études, mais il exigeait la plus grande discipline. Mon père, c’était ma loi.

Il disait : « Tu dois être rentré avant 21 heures », et je n’imaginais même pas de dépasser l’heure fixée.

Il n’a jamais levé la main sur moi. Sauf un jour, où je l’avais mis en fureur : il m’a soulevé au-dessus de sa tête et m’a jeté par terre du haut de deux mètres. Il n’avait pas besoin de me battre pour se faire obéir et respecter. La voix et le regard lui suffisaient. Il savait se montrer agressif rien que par son attitude. Jamais je n’osais le contredire, discuter ou simplement prendre des libertés avec ses ordres, tant je craignais de dépasser la limite et de me mettre en faute.

Avec d’autres lois, en revanche, j’étais nettement moins craintif.

Comme je l’ai déjà raconté, je volais des vélos et toutes sortes de choses dans les centres commerciaux. Ce n’était pas uniquement un défi, je le faisais pour survivre et me sentir pareil aux autres. Moi aussi, je veux un vélo. Je ne peux pas l’avoir ? Alors je le vole, merde… Désolé pour le propriétaire, mais moi aussi je dois vivre.

À l’école, je voyais mes camarades manger leur goûter. Papa ne me donnait pas l’argent nécessaire, car il ne l’avait pas. Alors, je volais à la cafétéria. Moi aussi, je devais manger.

Ils s’habillaient tous en Ralph Lauren ou Tommy Hilfiger, alors que je me contentais des tenues de sport que je fauchais au vestiaire de Malmö. Ce contraste m’isolait, me faisait sentir différent, me rendait méchant. J’allais donc voler dans les magasins, mais ce n’était pas facile.

Un jour, on s’est fait prendre dans une galerie marchande. J’étais avec un ami de couleur. Les policiers nous ont emmenés au commissariat et ont téléphoné à nos parents. Par chance, mon père n’était pas à la maison, autrement je ne serais pas ici à raconter cette histoire. Le père de mon ami est venu nous chercher. Ils ont écrit une lettre à mon père pour l’informer. Pendant des jours, j’ai guetté la boîte aux lettres. Grâce à Dieu, j’ai réussi à intercepter la lettre.

Chez moi, ma propre loi est également dure et sans appel.

Sur la discipline, je suis aussi intransigeant que mon père, mais je parle beaucoup plus avec mes fils. J’écoute leur point de vue, nous nous confrontons, je m’efforce de leur faire comprendre les diverses situations.

Il n’a pas toujours été facile pour les enfants de porter mon nom et d’être comparés à moi. Pendant notre séjour en Angleterre, Maximilian en a parfois vu de dures à l’école, à cause de camarades qui le provoquaient parce que j’étais son père. Il s’est même fait réprimander par le directeur et a été puni à la maison. Maxi est comme sa mère. Il n’a pas demandé à pouvoir s’occuper avec sa console ou d’autres jeux, il m’a demandé la permission de lire des livres. À moi, qui n’en ai jamais lu de ma vie. Il a passé une semaine entière enfermé dans sa chambre à lire.

Mon fils.

Je respecte la loi de l’entraînement et celle de mon métier autant que celle de mon père.

Le raisonnement est simple : nous sommes vingt-cinq à jouer à l’AC Milan. Combien de gens dans le monde aimeraient être à notre place ? Nous devons donc mériter ce privilège, nous montrer dignes de cette chance à chaque instant de l’entraînement.

Comme je le répète à mes camarades, cent pour cent, ce n’est pas assez, tu dois te donner à deux cents pour cent dans le travail, parce qu’il existe quelque part quelqu’un qui a le même rêve que toi et qui serait prêt à donner sa vie pour enfiler ton maillot. Pendant les deux heures que tu passes ici, tu dois donc travailler dur et donner le meilleur de toi-même, car ainsi tu forces les autres à en faire autant et l’équipe grandit. De ce point de vue, l’AC Milan s’est énormément amélioré. Pour ce qui est de la mentalité, de la culture du travail, nous sommes au top.

Je suis le premier à me torturer, le dernier à me ménager.

Je me souviens d’un entraînement, peu avant que je revienne sur le terrain contre la Lazio. Je n’étais pas dans un bon jour, j’avais mal partout.

Je vais voir le préparateur qui me suivait, un nouveau visage arrivé de la Juve, qui travaille dans la zone intermédiaire, délicate, entre la rééducation après la blessure et le retour dans le groupe.

Je lui dis : « Écoute, je vais être franc. Aujourd’hui, je ne suis pas en forme et je n’ai pas très envie de m’entraîner. Mais ne t’en fais pas, tu n’as qu’à m’expliquer ce que je dois faire et quand on commencera, je te donnerai le maximum, comme d’habitude. »

J’aime bien connaître en détail le programme de travail avant de m’y mettre. Comme ça, je me programme moi-même, je bloque mes pensées, je me concentre et ensuite je ne m’arrête plus jusqu’au dernier exercice.

Je déteste qu'on me dise : « On va commencer, on verra bien comment tu te sens… » Non, on ne verra rien du tout. Peu importe comment je me sens. La seule chose qui compte, c'est ce que je dois faire. Je le ferai à fond, quoi qu'il arrive.

En revanche, avec la loi de la route, je suis nettement moins intransigeant. Je l'ai déjà dit : appuyer sur l'accélérateur et m'échapper sur l'autoroute est pour moi une forme de liberté. Je ne suis pas bien au milieu de tant de gens, je me sens mal à l'aise, car je sais qu'ils me connaissent tous et j'ai l'impression d'être un singe dans un zoo. La voiture me permet de m'enfuir.

Au fil des ans, j'ai récolté une belle collection de contraventions.

Moins en Italie, car si j'ai un peu de chance et que le policier est un supporter de l'AC Milan, en général un autographe ou un selfie aident à s'en sortir…

Même si j'ai besoin de m'échapper pour me sentir libre, je le fais toujours de façon responsable. Jamais sur une route encombrée, jamais en pleine ville, je file sur l'autoroute, et seulement si j'en ai la possibilité. Je ne mets jamais en danger la sécurité des autres.

Un jour, je faisais du shopping près de chez moi et j'ai oublié l'heure. Je devais déjeuner à Milanello à 13 heures.

Il faut au moins cinquante minutes pour aller là-bas. Je n'y arriverai jamais… J'appelle le team manager. Je lui explique qu'on a tamponné ma voiture et que j'aurai un peu de retard.

Je dis au physiothérapeute : « C'est moi qui conduis. »

Je pars à 12 h 17, à 12 h 58 je suis attablé à Milanello. À l'heure. Record mondial du trajet Porta Nuova-Carnago.

On me demande souvent : « Mais à la Juve tu ne t'es pas aperçu que les arbitres étaient plus gentils, tout d'un coup ? »

Je réponds : « Non, sur le terrain je m'apercevais seulement que nous étions les plus forts. C'est pour ça que nous étions vainqueurs. »

J'étais encore jeune, l'arbitre continuait d'être un ennemi à mes yeux. Nous étions onze, eux douze. Je ne parvenais pas à les voir comme des alliés.

Au festival de Sanremo, on m'a rédigé quelques notes pour mon discours. J'étais tellement concentré que je n'ai pas remarqué l'erreur. On m'a fait dire que j'avais gagné onze fois le championnat d'Italie, alors que

je l’ai gagné treize fois. L’UEFA et la fédération italienne n’ont pas compté les deux trophées qu’on a retirés à la Juve suite au scandale du Calciopoli, mais moi je considère toujours qu’ils ont été remportés. À cent pour cent. Si je m’en étais aperçu, à Sanremo, j’aurais dit treize, pas onze.

Quand j’entre au Stadium de Turin et que je vois « 38 » écrit à côté du Scudetto tricolore, je ne crois pas à une erreur, je pense que c’est le nombre exact et que c’est la vraie justice : nous avons gagné ces deux championnats car nous étions la meilleure équipe d’Italie, et puis on nous les a retirés.

Je ne sais pas si le système a été manipulé en quelque façon, et je n’ai pas envie de le savoir. J’ai décidé dès le début de ne pas m’intéresser à l’enquête et aux polémiques.

Cela dit, je sais que personne n’a manipulé mes courses sur le terrain, mes buts, mes fatigues à l’entraînement, mes blessures diverses. Et personne n’a manipulé le travail et le talent de mes camarades. Après soixante-dix ou quatre-vingts matchs, seuls les plus forts gagnent, c’est la justice du terrain, celle qui compte dans le sport. C’est pourquoi j’aurai toujours le sentiment que les trophées qu’on nous a enlevés m’appartiennent. Comment a-t-on pu donner l’un de ces deux trophées à une autre équipe ? Et comment a-t-elle pu l’accepter ?

Si on disqualifie le vainqueur et qu’on me donne sa médaille, moi, je n’en veux pas. Je me sentirais même offensé qu’on me la donne. Si jamais je me montrais avec cette médaille en disant : « J’ai gagné ! », ce serait indigne.

Avec Luciano Moggi, j’ai toujours eu de bonnes relations. Il faut dire qu’il se comportait différemment avec les étrangers, il riait, il plaisantait, il faisait des bons mots… En revanche, les Italiens avaient peur de lui.

Quand il entrait dans le vestiaire, c’était comme quand Berlusconi arrivait à Milanello : on sentait les vibrations dans l’air, la force de son charisme. Tout le monde se taisait, intimidé.

Moi, j’étais jeune. Il ne m’impressionnait pas, je l’appelais Boss. Et puis, il s’entendait bien avec Mino, c’était un lien supplémentaire entre nous. Moggi a fait énormément pour moi, même s’il a parfois exagéré avec ses amendes. Lors de l’histoire avec Zebina, par exemple.

Il faut savoir qu’en Italie on opère des déductions sur le salaire des joueurs en fonction de règles non écrites, notamment pour des retards ou des comportements irrespectueux.

Un match d'entraînement. Zebina me tacle brutalement par-derrière, une fois, deux fois, trois fois…

Je n'aime pas qu'on me heurte comme ça, car je ne vois rien venir, je ne m'y attends pas, surtout pendant un entraînement, et je risque de me faire mal. Au contraire, si je sais qu'un défenseur a l'intention de me tacler comme dans un vrai match, quand le ballon arrive, je me prépare. Donc, je me retourne et je lui dis : « Si tu veux jouer dur, dis-le-moi, je t'attendrai. »

Zebina me donne un coup de boule, je riposte aussi sec avec mon poing droit et je le mets au tapis.

Arrive Lilian Thuram qui me repousse : « Tu es idiot, Ibra ! Tu es idiot ! »

Cannavaro se pointe à son tour, éloigne Thuram et me dit : « Tu as fait une faute, Zlatan ! »

Mais en disant ces mots, il me fait un clin d'œil…

L'entraîneur, Capello, était à l'autre bout du terrain, adossé à un poteau. Il se met à hurler : « Lilian ! Lilian ! »

Quand Capello hurlait, tout le monde se taisait.

« Lilian ! Va-t'en de là ! Laisse-le tranquille ! »

Thuram s'en va, le calme revient.

À la fin de l'entraînement, je me dirige vers Capello : « Je veux m'excuser.

— Pourquoi ?

— Pour l'incident avec Zebina.

— Inutile de t'excuser. Ce genre de chose fait du bien à l'équipe. »

Je me fais masser, je me douche, etc. Au bout de trois heures, Zebina a encore une compresse glacée sur l'œil. Il doit se rendre à l'hôpital.

Alessio Secco, le team manager, me prévient : « Tu es convoqué. »

C'était la formule quand Moggi voulait te voir : « Tu es convoqué. »

On ne le nommait même pas. Tout le monde comprenait.

Par exemple, si un joueur refusait de donner une interview et que Secco lui annonçait : « Tu es convoqué », ce joueur savait qu'il donnerait l'interview car Moggi le voulait.

Je vais dans le bureau de Moggi, qui me dit : « Zlatan, je dois te mettre à l'amende.

— Pourquoi ?

— À cause de ta dispute avec Zebina.

— Non, je ne paierai pas, Boss.

— Bien sûr que tu vas payer.

— Écoute, Boss, si on t'agresse dans la rue, qu'est-ce que tu fais ?

— Je me défends.

— Eh bien, je me suis défendu contre l'agression de Zebina.

— OK, mais tu as commis une faute. Paie l'amende et qu'on n'en parle plus. »

Je lis le montant prévu : « Mais c'est exagéré ! Je ne l'ai pas tué !

— Ne t'en fais pas, il paiera une amende, lui aussi.

— De combien ?

— Dix fois plus que toi.

— Alors, d'accord. Il n'y a qu'à ajouter mon amende à la sienne et lui faire tout payer… »

Un jour, nous arrivons au stade. Je sais que je dois jouer, mais on m'ordonne de monter dans la tribune. On ne m'envoie même pas sur le banc de touche, mais là-haut…

Qu'est-ce qui se passe ?

Personne ne peut me donner d'explication.

J'appelle Mino : « Mino, je devais jouer et voilà qu'on m'envoie dans la tribune sans aucun motif. Essaie de voir si tu découvres quelque chose. »

Arrive Alessio Secco : « Zlatan, demain tu es convoqué. »

Le lendemain, Moggi m'explique : « Tu n'as pas joué hier parce que tu t'es servi d'une crème sans nous en parler.

— Mais ça n'a rien à voir avec le foot. J'ai un problème de psoriasis au bras. C'est une crème qu'on m'a donnée à l'Ajax.

— Elle contient de la cortisone. Il faut que tu nous dises tout ce que tu prends. Nous devons tout savoir précisément. »

Et le Boss décrète : « Tu écopes encore d'une jolie amende. »

En lisant le montant, je suis de nouveau abasourdi : « Pour une crème ?

— Si tu recommences, on double le tarif. »

Il valait peut-être mieux que je garde mon psoriasis…

Les médicaments étaient un point ultrasensible pour la Juve, à cause du procès en cours pour dopage du docteur Agricola. Si on avait retrouvé dans mes tests antidopage une substance interdite, alors que j'arrivais à peine, les conséquences auraient été désastreuses pour l'image du club.

Moggi était comme ça : vraiment dur. Quand il devait faire une communication importante à l'équipe, il la convoquait au gymnase. Pas au

vestiaire ou sur le terrain : au gymnase. Nous formions un cercle et il se mettait au milieu. Lui seul parlait. Je me souviens d'un jour où il a attaqué un de mes camarades devant tout le monde. Il l'a accusé d'avoir un rendement médiocre et l'a menacé de réduire de moitié son salaire. Le gars a tenté de répliquer, mais le Boss l'a fait taire aussitôt : « Pas un mot, ou je t'enlève tout de suite deux mois de salaire. »

Oui, Moggi était impitoyable, mais j'aime bien les gens comme lui, du genre clair et net. Tout était blanc ou noir, il n'y avait pas de gris pour semer la confusion.

Après le scandale avec les arbitres, en 2006, la Juve est rétrogradée en Serie B. Je décide de quitter le club et d'entrer à l'Inter, le pire ennemi de Moggi. Quand je l'en ai informé, il ne m'a fait aucun reproche, il ne m'a rien dit. De toute façon, à l'époque, il avait des problèmes plus sérieux à résoudre.

J'ai commencé la préparation à la Juve, en montagne. Je partageais une chambre avec Nedvěd, mais j'attendais de partir. Si j'avais eu le même âge qu'aujourd'hui, je serais resté pour aider le club à remonter en Serie A, comme je l'ai fait pour l'AC Milan, que j'ai remis au top. Mais j'étais au début de ma carrière, je voulais jouer en Ligue des champions, pas en Serie B, j'étais jeune et brûlais de faire de grandes choses.

Avant que je signe avec l'Inter, l'AC Milan m'avait fait une offre et proposé un bon contrat, mais à une condition : attendre le match préliminaire en Ligue des champions contre l'Étoile rouge. « Si nous nous qualifions, le club aura plus d'argent. »

De toute façon, ils étaient sûrs que j'irais chez eux, car l'AC Milan était un club plus à la mode, qui avait gagné la Ligue trois ans plus tôt, alors que l'Inter n'avait remporté aucun championnat d'Italie depuis dix-sept ans.

Cependant, l'Inter m'a proposé un contrat plus avantageux. Mino a donc recontacté les gens de l'AC Milan : « Ibra sera votre joueur numéro 1, il devra donc avoir le salaire le plus élevé de l'équipe. »

Braida et Galliani ont répondu : « Pas question de modifier le contrat que nous vous avons proposé, même si la Sainte Vierge nous apparaissait. »

Cette allusion à la Sainte Vierge m'a vexé. Ça voulait dire qu'ils ne me voulaient pas vraiment, et moi, je ne veux pas aller chez des gens qui manquent d'enthousiasme.

J'ai commandé à Mino : « Conclus avec l'Inter. Je ferai en sorte de ramener chez eux le Scudetto, après dix-sept ans. C'est ça, le challenge. »

Le soir où j’ai signé avec l’Inter, Berlusconi dînait chez Giannino, un restaurant de Milan. Il jouait de la guitare à une tablée d’amis. Ils riaient, ils s’amusaient. On m’a raconté qu’en apprenant que j’avais signé avec l’Inter, il avait posé sa guitare et n’avait plus ouvert la bouche pendant une heure.

9
La blessure
(ou De la douleur)

Ma main gauche est différente de ma main droite, on voit un os qui fait saillie. C'est arrivé pendant l'été 2009. J'étais en tournée avec l'Inter en Amérique. Lors d'un match contre Chelsea, j'ai un contact musclé avec John Terry, d'où je sors avec une forte douleur à la main gauche, qui ne passe pas. Avant mon transfert à Barcelone, au mois d'août de la même année, je me présente au médecin et j'explique : « Regardez cette main, il y a un problème. »

L'examen révèle une facture à la base du deuxième métacarpe. On m'opère aussitôt et on soude l'os avec deux vis.

Au Paris Saint-Germain, une blessure mystérieuse m'a valu quarante-cinq jours d'arrêt. Je suis persuadé qu'on m'a percé un tendon avec une seringue lors d'un traitement de la cheville. Les médecins ont toujours nié, mais les contrôles que j'ai effectués en Suède ont mis en évidence le trou causé probablement par la piqûre.

Puis j'ai eu mon pire accident à Manchester, une blessure terrible, qui m'a éloigné des stades pendant sept mois et a changé le cours de mon histoire.

Ligue des champions 2017, Manchester United affronte Anderlecht le 20 avril.

Il reste trente secondes avant la fin du match. Je suis fatigué, très fatigué. La saison touche à sa fin et Mourinho m'a fait jouer tous les matchs. Il faut dire que je ne suis pas du genre à demander à un entraîneur de m'accorder un peu de repos. Moi, je suis toujours partant pour me battre.

Je saute pour me livrer à un duel aérien avec un défenseur, mais en atterrissant je calcule mal le délai avant l'impact, je croyais être plus haut et je ne m'attendais pas à me retrouver si vite sur le gazon. Faute d'un contrôle adéquat, mon genou fait un mouvement anormal en arrière et sur le côté, il ne se replie pas comme il faudrait.

Plus qu'une douleur, j'éprouve une sensation étrange, comme si j'avais avalé ma langue. Je suis bourré d'adrénaline.

Je me dis aussitôt : « Ce n'est rien. Je suis Superman. »

J'essaie de me relever, mais quelque chose ne va pas. La force me manque, je perds l'équilibre. J'essaie encore, peine perdue. Les médecins du Manchester United accourent. Ils me touchent le genou et demandent immédiatement qu'on me remplace.

OK, je sors, de toute façon, le match est fini. Mais pas de civière ni d'assistants, *please*. Je veux repartir sur mes jambes, car dans ma tête je suis persuadé que je vais bien, qu'il ne s'est rien passé de grave. Je laisse le stade bondé. Mais au vestiaire, Dario m'examine et secoue la tête en silence, d'un air désolé. Je commence alors à soupçonner que les choses se présentent mal.

Cela dit, mon ego ne renonce pas à combattre : je refuse de mettre une protection au genou pour quitter le stade et je n'avale pas les comprimés antidouleur qu'on me donne. Je les mets dans ma poche, en bon Superman.

Une fois à la maison, je vais dans la salle de bains. Quand je veux me lever des toilettes, je n'y arrive pas, le muscle fléchisseur a craqué. Depuis le moment de la blessure, c'est la première fois que j'ai plié ma jambe à quatre-vingt-dix degrés. La douleur est terrible.

J'appelle Helena en hurlant : « Viens ! Viens ! »

Elle me tire la jambe pour la remettre d'aplomb. Je me détends un peu, mais la douleur a empiré. Cette fois, Superman avale ses comprimés.

Le matin, je me lève, je me poste devant un miroir et je prends une photo de mes genoux pour les comparer. Le genou droit est nettement plus gros que celui de gauche et tout rond, sans la moindre aspérité. La douleur est intenable.

Je me rends à l'entraînement sans protection. En moi-même, je suis toujours certain de n'avoir rien de sérieux. Il doit s'agir d'une entorse, ou de quelque chose de ce genre. Ça va passer. Dans ces cas-là, l'enflure est normale.

L’IRM est comme une gifle : rupture du ligament croisé et du collatéral externe, avec lésion du biceps fémoral. Un désastre. Je me raccroche à une deuxième consultation.

Avant même la notification d’un diagnostic définitif, le téléphone de Mino se met à sonner : ce sont les chirurgiens qui proposent de m’opérer. Une nuée de vautours.

Mino engueule un grand ponte de Rome qui a réparé une foule de vedettes du football : « Qu’est-ce que tu veux opérer, alors qu’on ne sait pas encore où en est ce genou ? Comment oses-tu m’appeler ? Va te faire de la réclame ailleurs ! »

Évidemment, Mino s’est servi de termes un peu plus colorés.

Je demande à Dario : « Donne-moi les noms des trois premiers chirurgiens que tu consulterais. »

Nous posons la même question à dix autres personnes à qui nous faisons confiance.

Tous répètent le même nom : Freddie Fu, un médecin américain originaire de Hong-Kong. Cependant, ils sont aussi tous d’accord pour m’avertir qu’il sera impossible d’obtenir un rendez-vous, car il est surchargé. C’est une autorité au niveau mondial, il a reçu toutes sortes de récompenses. En cherchant sur Google, je l’ai vu à côté d’Obama. Pour le remercier de son action, la ville de Pittsburgh lui a même dédié une date du calendrier, comme on fait avec les saints : le 13 septembre. Chaque 13 septembre, on célèbre le « Dr Freddie Fu Day ».

Je mets Mino au courant. Quelques jours plus tard, il m’annonce : « Fais tes valises, on part demain pour Pittsburgh. J’ai déjà réservé l’avion. Freddie Fu nous attend. »

Mino n’est pas exactement un saint, mais il sait faire de vrais miracles.

Nous atterrissons aux États-Unis à 4 heures du matin, Mino, Dario et moi. Sans même passer à l’hôtel, nous nous rendons aussitôt à l’UPMC, l’University of Pittsburgh Medical Center, où nous trouvons tout un comité d’accueil : Freddie Fu en personne, Volker Musahl, son bras droit, et six autres médecins.

À 4 heures du matin.

Ils me font passer une multitude d’examens – IRM, écographie, la totale. Après quoi, Freddie Fu nous dit : « Revenez à 7 heures pour en parler. »

Le temps de passer à l’hôtel, nous sommes de nouveau à l’hôpital.

On nous installe dans une grande salle. Après avoir fait le noir, on nous projette une série d'images : les circonstances de la blessure à Manchester, les dommages subis, toutes les mesures et les données de mon genou, les résultats des examens et la simulation de l'intervention projetée.

Lors des précédentes consultations, on m'avait expliqué qu'il faudrait deux opérations : une première pour le ligament croisé, une seconde, quelques mois plus tard, pour le ligament externe et le muscle endommagé.

J'aurais perdu trop de temps. Ce que je cherchais, c'était un chirurgien capable de tout faire en une fois.

Freddie Fu m'assure : « Pas de problème. Moi, je n'aurai besoin que d'une intervention. »

Mino me regarde : « Qu'est-ce que tu en dis ? »

Je réponds : « Ce que j'ai vu m'inspire confiance.

— Bon, alors on reste ici », décide Mino.

Freddie Fu conclut : « Il faut que le genou désenfle. Dans une semaine, je pourrai l'opérer. »

OK. Nous allons nous promener un peu à Pittsburgh. Deux jours plus tard, le chirurgien téléphone à Mino : « Préparez-vous, je viens chercher Zlatan à 4 heures du matin.

— Mais l'opération est prévue pour la semaine prochaine, pas vrai ?

— Non, je viens de faire un rêve et j'ai compris que je devais l'opérer demain », explique Freddie Fu, qui est un type étrange, comme tous les génies.

Quand il parle, on a l'impression qu'il joue dans une pièce de théâtre : il gesticule, fait des pauses prolongées, récite des vers et raconte des histoires passablement bizarres. Celle du chimpanzé, par exemple.

Il nous a expliqué que, dans son centre médical, on expérimentait sur les animaux les nouvelles techniques d'opération des ligaments croisés. Il nous a cité le cas d'un chimpanzé qui avait des problèmes aux genoux.

« Comment vous en êtes-vous rendu compte ? ai-je demandé.

— J'ai vu qu'il ne faisait plus l'amour. Avant, il le faisait trois fois par jour.

— Et l'opération a réussi ?

— Oui, pour la plus grande joie de sa compagne. »

J'ai commenté : « Parfait. Si vous avez déjà de l'entraînement avec les animaux, vous n'aurez pas de problèmes avec moi. »

Freddie Fu ne nous envoie pas une ambulance ou un collaborateur pour me chercher à l'hôtel. Il vient en personne, à 4 heures du matin.

Ma première pensée : « S'il opère comme il conduit, je suis foutu. »

Il s'en faut de peu pour qu'il ne nous envoie dans le décor.

Je l'avertis au dernier moment : « Attention, Freddy Fu ! »

Il donne un coup de volant et se remet sur la chaussée.

Ça recommence deux fois.

« Tout va bien, doc ?

— Tout va bien. Soyez tranquille. »

Tranquille, c'est vite dit, étant donné que je dois être opéré par ce monsieur dans quelques heures…

En fait, Freddie n'arrête pas de penser, son cerveau fonctionne en permanence, il s'en va constamment dans un monde qui n'appartient qu'à lui. Évidemment, il vaudrait mieux éviter de le faire au volant ou dans la salle d'opération.

Je jette un regard inquiet à Mino, qui me dit : « Du calme, du calme… »

Nous arrivons à l'hôpital. Tout est prêt pour l'opération.

Freddie Fu prend un feutre et m'écrit quelque chose sur le genou.

Je m'étonne : « Qu'est-ce que c'est ?

— Ma signature en chinois.

— Pour quoi faire ?

— Pour être sûr d'opérer le bon genou. Vous savez, mes mille premières opérations, je les ai presque toutes ratées. Ensuite, je suis devenu brillant. »

Il me fait un clin d'œil.

On m'endort et l'intervention commence. Elle dure deux heures quarante-cinq.

Il paraît que mon genou avait l'air de celui d'un petit garçon fort et solide, car jusqu'alors je n'avais jamais eu de blessure. On m'a dit aussi que le ligament dont on a extrait une parcelle, afin de réparer celui qui était endommagé, était tellement gros que je ne perdrais pas un gramme de muscle. Au lieu de deux ou trois vis, la quantité normale, on m'en a implanté six. Il est impossible qu'il se déchire de nouveau.

En somme, l'opération a parfaitement réussi.

Je voudrais retourner tout de suite à l'hôtel car, comme je l'ai déjà dit, j'ai du mal à respirer dans un hôpital. Cependant, je n'arrive pas à rester éveillé, du fait des suites de l'anesthésie. J'ouvre les yeux puis je les referme, encore et encore. Je ressemble à un téléphone mal rechargé.

Je passe comme ça toute la journée puis, vers le soir, je parviens enfin à me réveiller pour de bon et nous partons. C'est alors que commence l'enfer.

Pendant deux semaines, je dois garder le lit, sans forcer ma jambe en aucune façon. Une vraie torture, car je ne suis pas habitué à rester immobile, je ne m'arrête guère qu'en été, pendant mes brèves semaines de vacances. Je me suis blessé alors que j'étais au meilleur de ma forme. Mon corps me demande de courir, de peiner, de combattre, et voilà qu'il faut que je reste sans bouger. J'ai l'impression d'être enterré vivant.

Mino se rend compte de la situation et décide : « Il faut sortir d'ici. On va faire une promenade. »

On me donne des béquilles qu'il faut glisser sous les aisselles, mais elles me font mal. J'en essaie des moins hautes, qu'on tient à la main. Ça ne va pas vraiment mieux.

« Écoute, Dario, fais-moi faire un tour en fauteuil roulant. »

Le physiothérapeute refuse : « Non, le monde ne doit pas te voir dans une poussette ! »

C'est la première fois que je sors du lit depuis l'opération.

Mino m'emmène dans la salle de sport, pour reprendre un peu de forces. Mais nous rentrons vite, car je ne me sens pas bien.

Je lance : « Je retourne dans ma chambre. »

Et devant l'ascenseur, je m'évanouis.

Une crise d'hypoglycémie. Je suis blanc comme un linge. Mino me fait manger un peu de confiture. Il me donne la becquée à la cuiller, comme on fait avec les enfants.

Le troisième jour, je me traîne sur mes béquilles, je me débats avec les escaliers, les bouches d'égout, les portes tambour. Je finis par jeter les béquilles à la tête de Dario, en l'insultant dans toutes les langues.

Je suis un zombie hystérique, car mon monde s'est écroulé d'un coup.

Il ne m'est plus possible de jouer, de courir, de lutter, de retrouver l'adrénaline qui est maintenant pour moi une véritable addiction. À présent, je vais devoir attendre un an. Je commence à me rendre compte de ce que ça signifie.

Durant les premières semaines, tout ce que je peux faire, c'est contracter et relâcher le muscle, pour le tonifier et réactiver le lien entre la tête et la jambe. Un entraînement mental, que je fais couché. Je contracte le muscle et je le relâche encore et encore, sur un rythme constant – deux mille fois en trois heures.

Au bout de deux semaines, on commence les exercices pour plier la jambe. Il faut que j'arrive à la fléchir le plus possible pendant les deux premiers mois, car je sais qu'ensuite elle ne pourra plus s'améliorer. Dans certains cas, on reste au niveau de mobilité qu'on a atteint au cours des soixante jours précédents. Je dois forcer mais pas trop, pour ne pas surmener le ligament externe.

Les manipulations de Dario me font hurler de douleur. Chaque jour, Mino veille sur mes repas. Il s'occupe de tout, comme toujours, mais au bout d'un moment, lui non plus ne supporte plus d'être enfermé : « Zlatan, Pittsburgh m'a crevé. Explique à Freddie Fu que nous allons travailler à Miami et continuer là-bas ta rééducation. »

Le chirurgien nous donne son autorisation, nous passons une semaine à Miami puis nous rentrons en Suède pour continuer les exercices de récupération. La suite de l'histoire, vous la connaissez : les machines dans la salle de sport, le retour à Manchester, l'erreur due à la hâte excessive des collaborateurs de Mourinho, la décision d'aller en Amérique…

J'avais trente-cinq ans quand j'ai été opéré. Beaucoup de gens croyaient que j'étais arrivé au terminus. En fait, tout de suite après l'opération, Freddie Fu a promis aux journalistes : « La carrière d'Ibrahimović est loin d'être terminée. Il jouera encore longtemps. »

C'est lui qui avait raison.

Il a bien mérité d'avoir un jour rien que pour lui sur le calendrier.

Quand je me suis blessé pendant le match Juve-AC Milan du 9 mai 2021, Volker Musahl, le bras droit de Fu, est venu m'examiner à Milanello. Une entorse à mon autre genou, le gauche.

On me conseille une thérapie conservatrice, mais la douleur ne passe pas. Volker vient donc en Italie et me fait une arthroscopie dans la filiale romaine de l'UPMC. Une nouvelle fois, je baisse la tête et travaille comme une bête, avec la douleur qui me fait jouir et avec comme toujours la conviction que ce n'est rien, que je reviendrai plus fort qu'avant.

Effectivement, quand je réintègre le groupe quatre mois plus tard, mes résultats aux tests sont les meilleurs de tous. Je suis plus en forme que mes compagnons qui ont deux mois d'entraînement dans les jambes. Même Pioli est surpris, presque effrayé : « Ce n'est pas normal que tu sois dans une condition pareille. »

Je retourne sur le terrain contre la Lazio et je marque aussitôt ce but avec ma tresse de samouraï.

Avec Pioli, nous avons mis au point un plan graduel de décollage : une demi-heure contre la Lazio, titulaire à Anfield contre Liverpool, puis on verra dans quel état je sortirai de ces deux matchs et on décidera combien de temps je joue contre la Juventus.

En fait, je dois de nouveau m'arrêter à cause d'une tendinite. Je comprends alors qu'il y a un problème, que je dois changer quelque chose. Pour la première fois de ma vie, j'admets que je ne suis pas immortel. Je suis devenu humain.

Au cours des mois précédents, j'ai trop forcé pour prouver qu'à trente-neuf ans, j'étais au niveau de mes coéquipiers. Du coup, j'ai accumulé les blessures : ennuis musculaires et ainsi de suite.

Je ne faisais qu'entrer et sortir de l'équipe. Je repartais pour un tour, puis j'arrêtais de nouveau. Mon corps m'envoyait une série de messages que je négligeais. Le moment était venu de l'écouter et de changer mon approche des blessures, de même que j'ai changé mon style de jeu.

Je ne peux plus me permettre de me lancer continuellement à l'attaque, comme lorsque j'étais plus jeune. Aujourd'hui, je dois économiser mes forces. Et je ne peux plus me battre sur la surface de réparation, là où pleuvent les coups, pendant quatre-vingt-dix minutes d'affilée. Je me tiens un peu à l'écart, j'ai tant d'années d'expérience que je n'interviens que quand c'est utile, en travaillant désormais davantage pour les buts des autres que pour les miens. Je suis devenu un nouveau joueur, afin de m'adapter aux exigences de mon corps vieillissant.

De la même façon, je devais changer ma gestion des blessures. Je ne pouvais plus me répéter : « Ce n'est rien, je vais revenir plus fort qu'avant. » Aujourd'hui, j'ai besoin de plus de temps pour récupérer après la fatigue d'un match, et aussi pour me remettre d'un coup ou d'une blessure. À l'entraînement avec l'équipe, j'ajoute chaque jour une série d'exercices individuels faits sur mesure pour moi. Depuis mon trentième anniversaire, je me suis mis aussi à soigner mon alimentation avec une rigueur accrue. Je n'ai rien d'un maniaque, mais j'ai éliminé certains aliments et certaines boissons, je ne mange plus des pâtes deux fois par jour, si je mange de la viande au déjeuner j'évite d'en prendre au dîner, et je m'impose toujours de prendre un solide petit déjeuner pour bien commencer la journée.

Si je joue encore au top à quarante ans, ce n’est pas seulement une grâce ou un cadeau de la nature, c’est aussi le fruit d’un dur travail et de grands sacrifices.

J’ai pris acte que je n’étais plus Superman. À présent, je choisis mes batailles et j’ai donc décidé deux choses.

La première : je ne cours plus de risques. Je ne prends le chemin de l’entraînement et des matchs que quand je me sens absolument prêt. J’ai besoin d’un nouveau genre de discipline et d’une grande patience.

C’est pour cette raison que j’ai engagé Giorgio. Il a beaucoup d’expérience, il est considéré comme un des meilleurs et il ne travaille que pour moi. C’est lui qui a formé Dario, lequel est maintenant au Paris Saint-Germain après avoir travaillé à l’Inter. Quand j’ai renouvelé mon contrat avec l’AC Milan, l’Inter l’a mis à la porte.

Il a fait un travail fantastique pour stabiliser le genou opéré. Celui-ci ne me donne plus aucun problème et fonctionne très bien. Malheureusement, j’ai eu cette inflammation au tendon, qui n’a rien à voir avec mon genou. Elle est due au trou percé jadis par cette seringue au PSG. La cicatrice s’est ravivée, ce qui a provoqué un hématome. L’inflammation est la conséquence de l’écoulement de sang et de liquide.

J’ai commencé à sentir une douleur au tendon gauche la semaine précédant la rencontre avec la Lazio, pendant le match amical contre le Milan Primavera. Je n’y ai pas prêté attention, pensant que c’était la faute du terrain dur.

Nous avons un nouveau terrain central, à Milanello. Il est beau, mais le sol m’a tout de suite paru trop dur. Je me suis dit que c’était juste une question d’habitude. Je ne faisais pas trop attention à mon tendon, car j’étais trop concentré sur mon genou, lequel allait bien.

J’ai pris le temps qu’il fallait pour guérir, avec une certitude : « À mon retour, je vais tout casser. »

Car d’après les tests et mon expérience du terrain, j’étais au top, j’étais le meilleur.

Après quoi, pendant le match AC Milan-Lazio, Bakayoko quitte le banc de touche pour aller jouer et se blesse au bout de quelques minutes.

Je m’approche et je lui demande : « Baka, c’est le tendon ?

— Oui.

— Tu avais déjà mal avant le match ?

— Oui. »

Moi, Baka, un troisième joueur : nous avons tous une douleur au tendon. C'est bien le nouveau terrain qui est en cause.

Cette histoire m'a fait peur. Si je me blesse à mon tour, alors que je viens de réintégrer l'équipe après quatre mois, que vont penser les gens ? Que je suis un vieux, bon à jeter.

J'avais déjà marqué un but contre la Lazio. J'ai reculé de quelques mètres et me suis mis à jouer en douceur, sans prendre de risque. Le lendemain, à Milanello, j'avais encore un peu mal, mais nous n'avons fait qu'un travail de récupération.

La veille du match AC Milan-Liverpool, j'ai essayé de forcer pendant les exercices tactiques. J'ai voulu faire cinq ou six sprints. Aucun problème pour les trois premiers démarrages. Au quatrième, j'ai commencé à avoir mal. Au cinquième, la douleur a augmenté. Après mon sixième démarrage, je n'arrivais plus à suivre mes coéquipiers : ils couraient alors que je marchais. Quand ils arrivaient en défense, j'étais encore en milieu de terrain. Au lieu de courir sur les pointes, j'appuyais sur les talons pour moins sentir la douleur.

J'ai dit à Pioli : « Si je suis dans cet état demain, à Liverpool, il faudra que tu me remplaces au bout d'un quart d'heure. »

Il m'a répondu : « Fais une pause, Zlatan. »

Cette fois, je me suis accordé tout le temps nécessaire pour me rétablir. Je n'avais plus vingt ans. En ce qui concernait le physique, du moins. Quant au mental, j'étais toujours le même.

Je ne veux pas penser à ce que je deviendrai avec l'âge, ni à la façon dont mes tatouages vieilliront. J'ai veillé à me les faire faire dans le dos, afin de ne pas les voir. Je n'ai aucun tatouage sur les jambes. Elles ne portent que les marques de mon style de jeu et de mon histoire de footballeur. Je me suis fait tatouer au poignet la date de naissance de mon frère Sapko, mort à quarante et un ans : 30 avril 1973. La leucémie l'a emporté en quatorze mois.

C'est pour ça que je ne veux pas penser à l'avenir et que je suis entièrement concentré sur le présent. J'essaie de ne gaspiller aucune seconde, d'être le plus présent possible et de passer mon temps avec mes fils et les personnes que j'aime, car je sais que la vie file vite et qu'il suffit d'un contrôle médical pour la faire basculer.

Quand j’ai demandé à Sapko comment il avait découvert sa maladie, il m’a raconté qu’il marchait dans la rue et avait éprouvé brusquement une sensation étrange, comme s’il était en train de se noyer sur le trottoir. Il avait l’impression d’être sous l’eau, il n’arrivait plus à respirer.

Il est allé aussitôt à l’hôpital, où il a passé une série d’examens. On ne lui a rien dit. Le lendemain, le médecin a appelé mon père et lui a tout raconté.

J’ai demandé à mon père : « Comment elle est, cette leucémie ?

— Très grave.

— Mais nous, nous sommes plus forts qu’elle. Nous allons gagner aussi cette bataille. »

Sapko a commencé le traitement, mais son état a empiré en quelques mois.

En rentrant de Paris, où je jouais à l’époque, je l’ai trouvé bouffi, sans cheveux. Il avait déjà peine à bouger.

Il m’était très difficile de le voir dans cet état. Je n’étais pas prêt. Il a dû prendre un tas de médicaments, qui lui ont permis de se sentir mieux, mais pas longtemps.

Papa l’a accompagné dans la salle de bains. En retournant au salon, il m’a avoué pour la première fois : « C’est sans espoir. »

Je l’ai regardé et j’ai vu combien son visage était sérieux. Je n’arrivais plus à respirer. J’avais la gorge sèche.

Comment ? Sapko me donnait de l’espoir, et voilà que papa me l’enlevait.

Avec toute ma force physique, tout mon argent, toutes les relations que j’avais dans le monde entier, je ne pouvais rien faire pour mon frère.

Je me sentais totalement impuissant, un zéro absolu.

J’étais anéanti.

Continuer de jouer me mettait au supplice, même si avec ma force de volonté et mon sens du devoir je réussissais à me programmer : pendant quatre-vingt-dix minutes, je me concentrais uniquement sur le terrain, je donnais tout à mon métier, puis je retournais à ma douleur.

L’état de Sapko s’est encore détérioré. Nous l’avons fait entrer dans une unité pour malades en phase terminale, mais il n’y est resté qu’une semaine. Il ne se sentait pas bien. Papa a donc décidé : « Je le ramène chez moi. »

Sauf que mon père était épuisé par le chagrin et par l’effort qu’il avait fourni pour s’occuper de son fils jour après jour. Il ne s’était pas éloigné un seul instant de lui. À présent, il était affaibli et ne parvenait plus à le

soulever, même si Sapko était désormais léger comme une plume. Il a été contraint de ramener son fils à la clinique.

Après que nous avons été éliminés de la Ligue des champions par Chelsea, je dis à Laurent Blanc, mon entraîneur : « Je retourne en Suède. Il faut que je sois près de mon frère. »

À cette époque nous possédons encore la maison rose de Malmö, toute ma famille y est réunie. J'arrive de Paris tard dans la soirée.

Le lendemain matin, je me lève tranquillement, je prends mon petit déjeuner. Je ne me dépêche pas, je sens que j'ai tout mon temps. En sortant, j'oublie ma veste à la maison, je reviens sur mes pas. Je veux aller à la clinique en voiture mais je ne la trouve pas, je téléphone à papa.

Il sort de la clinique, vient à ma rencontre et me guide jusqu'à la chambre de Sapko.

Mon frère est déjà dans le coma.

Son souffle est irrégulier. Papa m'explique que les intervalles entre chaque respiration sont en train de s'allonger. Il est assis au pied du lit, près d'une fenêtre. Moi, je suis debout à côté de lui, mais j'ai du mal à regarder mon frère, j'écoute seulement ses respirations qui s'espacent.

Au bout d'un quart d'heure, papa me dit : « Voilà, c'est fini.

— Quoi ?

— Il ne respire plus. »

Sapko m'a attendu avant de mourir. Il voulait que je sois là, près de lui. J'en suis absolument certain. J'avais dormi longtemps, pris mon petit déjeuner sans me presser, et lui, il m'attendait. Ce n'est qu'à mon arrivée, dix minutes plus tard, qu'il a poussé son dernier soupir.

Papa se lève pour le recouvrir avec le drap. Je l'arrête : « Non, ne le touche pas. Laisse quelqu'un d'autre s'en charger. »

L'enterrement suit le rite musulman. Parents et amis se passent de mains en mains le cercueil tout simple. Après l'avoir porté, chacun se remet en tête du cortège pour le passer de nouveau. C'est une chaîne de bras qui accompagne le défunt jusqu'à la fosse. Pour le descendre avec des bandes de tissu, papa a choisi six de ses plus proches intimes.

À côté de la tombe, où une nombreuse assistance est réunie pour prendre part à la cérémonie, il y a plusieurs pelles. Papa en prend une, jette la première pelletée de terre dans la fosse. Puis c'est mon tour, je fais la même chose une fois, deux fois, mais je ne peux pas continuer. Je laisse tomber la pelle. L'ensevelir, ça voudrait dire accepter que Sapko est mort, alors que

dans ma tête il est encore vivant. Je ne peux pas admettre qu'il ne soit plus. Il était trop jeune, c'était mon frère. Je rejoins ma famille et je pleure, entourés par ceux que j'aime.

Papa n'a pas versé une larme. Le lendemain, il est retourné seul au cimetière et a pleuré toute la journée, du matin au soir.

Il m'a expliqué : « Je ne le fais qu'une fois, ensuite ce sera fini. »

Quand on m'a appris que Mihajlović avait une leucémie, je suis retombé d'un coup dans le cauchemar de la mort de Sapko, j'ai revécu ces jours effroyables. J'aurais voulu appeler tout de suite Siniša, mais je n'en ai pas eu la force.

Quelques jours plus tard, j'ai réussi à le faire. J'étais à Los Angeles. J'ai calculé à quel moment l'appeler en tenant compte des neuf heures de décalage horaire. Il m'a semblé préférable de l'appeler le soir, quand ce serait le matin pour lui, car il devait être plus fatigué en fin de journée.

Je l'appelle, mais je ne sais pas bien quoi dire : « Comment tu vas ? »

Quelqu'un a une leucémie, et toi, tu lui demandes : « Comment tu vas ? » C'est une question idiote.

Siniša s'aperçoit que je bafouille, que je suis embarrassé, alors il prend la parole :

« Bato… »

C'est comme ça qu'il m'appelle. *Bato*, en slave, signifie : « Mon fils. »

« Bato, tu me connais : tu sais que je vais gagner aussi cette bataille. Je suis trop fort, je me sens bien. Sois tranquille. »

C'est lui qui me donne du courage. Je ne sais pas grand-chose de la leucémie. J'ai eu seulement cette expérience dévastatrice avec mon frère. Pendant que Mihajlović me raconte tout, je me demande si c'est la dernière fois que je lui parle, si notre dernière rencontre n'a pas déjà eu lieu.

Et au beau milieu de mes doutes et de mes peurs, il me dit : « J'ai besoin d'un attaquant. Viens chez nous. »

Compris ? Siniša était certain qu'il allait guérir, il était déjà au-delà de la maladie, assis sur le banc de touche du FC Bologne, et il m'attendait.

« Siniša, je songe à arrêter. Je suis vieux, je ne cours plus.

— Tu n'as pas à courir. Toi, tu dois marquer les buts. Ce seront les autres qui courront pour toi. »

Marco Di Vaio, directeur sportif du club bolonais, est venu à Los Angeles pour en discuter.

Je lui ai expliqué : « Écoute, pas la peine de me parler de stade, de supporters, d'histoire ou je ne sais quoi pour me convaincre. Si je vais à Bologne, ce sera uniquement pour Mihajlović. »

Siniša était une motivation très forte, mais je ne pouvais être sûr de le retrouver sur le banc de touche, et Bologne, comme équipe, ne me donnait pas cette poussée d'adrénaline dont j'avais besoin. Ensuite, comme je l'ai raconté, Naples et Milan se sont proposés.

J'ai téléphoné à Siniša : « Tu es le premier à qui je le dis, personne n'est encore au courant. Je signe avec l'AC Milan. Je suis désolé. »

Il m'a répondu : « Tu as très bien fait. C'est un excellent choix. »

Nous nous sommes revus sur le terrain, à San Siro. C'était encore la période où il entrait et sortait de l'hôpital. Il ne le quittait que pour aller sur le banc de touche, il voulait être là. Avec son petit chapeau et son masque. Avant les matchs, je ne salue jamais les entraîneurs de l'équipe adverse, même si je les connais bien, comme Mourinho. Mais Siniša, j'ai voulu le serrer dans mes bras, et si quelqu'un avait essayé de m'en empêcher, il n'aurait pas réussi, car je voulais lui offrir un moment de joie et d'énergie, la même qu'il m'offrait de son côté.

J'ai appris par Pioli le cancer qui a frappé Ivan Gazidis, l'administrateur délégué de l'AC Milan. Nous nous écrivons. Dans son dernier message, il m'a demandé : « Continue de guider l'AC Milan comme tu le fais. »

J'ai répondu : « Promis. »

Je suis convaincu que le bien et le mal qu'on accomplit finissent par nous revenir, que le cercle se referme, mais sur cette terre. Je ne crois pas à une deuxième vie. Quand je serai mort, je serai mort. Je ne sais même pas si je veux un enterrement et une tombe, c'est-à-dire un lieu où faire souffrir ceux qui m'aiment.

Un jour de septembre, on m'a téléphoné de Pittsburgh : « Freddie Fu n'a plus qu'entre sept et dix jours à vivre. Un cancer. »

Il lui en a fallu moins que ça.

On me rappelle : « Il est mort. »

C'est ça, la vie.

10
La passe
(ou De l’amitié)

Aujourd’hui, je délivre beaucoup plus de passes qu’autrefois.

Dans ma jeunesse, j’étais davantage égoïste. À présent, je pense nettement plus à l’équipe. Quand on est jeune, on a l’impression de se battre contre le monde entier, on voudrait dribbler tous les habitants de la terre. Plus tard, on comprend que le football est un jeu collectif, qu’on a beau être très fort, on le devient encore plus en jouant avec l’équipe.

Plus je grandissais et mûrissais, plus je me rendais compte que j’avais besoin de mes coéquipiers, que je devais m’appuyer sur eux. Pour moi, maintenant, la passe est plus importante que le dribble.

Les passes que je préfère sont celles qui naissent d’une vision. Pas la dernière, la plus facile à comprendre, l’assist, cette passe décisive qui met en joie le public. Non, moi, j’anticipe le déroulement d’une action qui part de la droite et qui, après une série d’autres passes, par un effet domino, va créer une situation à risque sur la gauche. Voilà, ma première frappe met en branle la machine. Même si personne ne la fêtera, elle n’est pas moins essentielle que la dernière qui donnera lieu au tir. Elle est même plus importante, car tout part de là. Sans cette première frappe, sans cette vision, la manœuvre n’aurait pu se développer. C’est ce genre de passe qui me plaît.

Je me souviens d’une action, au temps où je jouais à l’Inter. Maicon m’a envoyé le ballon en l’air et j’ai fait une sorte de retourné pour le passer à Sanković. Beaucoup de gens se sont dit : il a eu de la chance…

Non, ce n’était pas de la chance, mais de la maîtrise. J’avais la situation totalement sous contrôle et j’ai choisi ce geste précis, que beaucoup ont cru

instinctif, improvisé, pour continuer l'action.

J'aime bien maîtriser ainsi complètement la manœuvre offensive, connaître la position de mes coéquipiers et de nos adversaires, pour pouvoir décider de l'action avec une passe simple, une passe en profondeur ou un une-deux.

Grâce à une série de ces passes maîtrisées, en une saison à l'AC Milan j'ai permis à Antonio Nocerino de marquer onze buts, alors qu'il n'était pas vraiment un buteur.

Antonio était très intelligent.

Il y a des joueurs qui essaient d'en faire plus sur le terrain qu'ils n'en sont capables. Lui, non. Il ne prenait pas le ballon pour faire la passe décisive, organiser le jeu ou se lancer dans un dribble. Il récupérait des ballons, les passait à ses coéquipiers chargés de créer des actions, puis il se postait dans la surface de réparation des adversaires.

Aller se fourrer parmi les défenseurs après s'être battu comme ça, c'était un sacrifice de plus. Ça revient à faire des heures supplémentaires après le travail. Tout le monde n'est pas prêt à un tel geste.

Par exemple, Robinho ne t'envoyait jamais le ballon pour courir ensuite se placer en se sacrifiant pour les autres. C'était un autre genre de joueur, il voulait rester dans le jeu. S'il te faisait une passe, il voulait tout de suite récupérer le ballon pour inventer, créer, étonner le public. Pas Nocerino, il allait dans la surface de réparation et j'étais sûr de l'y trouver.

Aujourd'hui, je l'ai déjà dit, j'économise mes forces pour marquer des buts. Pioli me harcèle pour que je sois tout le temps devant la cage. Mais j'étais un joueur différent il y a dix ans, et je n'étais pas aux abois comme certains attaquants qui visent le filet au moindre corner. Moi, j'aimais jouer au foot, je circulais autour de la surface de réparation, je bougeais énormément et je délivrais des passes à Boateng, Pato, Robinho, Inzaghi…

Nocerino a su tirer le meilleur parti de cette opportunité, avec une grande intelligence. Onze buts, c'est énorme pour un milieu de terrain, surtout en Italie.

Si je devais faire la liste de ceux qui me faisaient les meilleures passes, je commencerais par Pavel Nedvěd, qui était le top du top, à l'époque, un Ballon d'Or, un gars généreux sur le terrain comme dans la vie. C'était le contraire d'un égoïste, il cherchait toujours le bien de l'équipe, il me conseillait, me stimulait et me délivrait des assists fabuleux.

Au contraire, Trezeguet me suggérait : « Zlatan, va chercher le ballon, moi, je t'attends dans la surface de réparation. »

Ce qui voulait dire : crève-toi, que je puisse marquer un but.

J'étais jeune, je lui répondais : « Oui, oui, d'accord, David… »

Plus je touchais le ballon, plus j'étais content. Lui, il ne pensait qu'à marquer. De fait, cette année-là, il a remporté le titre de meilleur buteur grâce à mes passes décisives et mes mouvements. J'ai beaucoup trimé pour lui.

Mais l'année suivante, je lui ai dit : « Écoute, David, moi aussi je veux marquer des buts. »

Et j'ai commencé à attaquer la cage pour mon propre compte.

Avec Verratti aussi, je m'entendais à la perfection. Marco me délivrait des passes d'une qualité absolue.

Nous sommes arrivés au PSG la même année, et nous avons été présentés à la presse le même jour.

En entrant dans une pièce où se trouvent une poignée de journalistes, je vois un inconnu qui donne une conférence de presse. Il est petit. Je me dis que ce n'est peut-être pas un footballeur, plutôt un nouveau dirigeant, un sponsor ou quelque chose de ce genre.

Je demande : « Qui c'est ? »

On me répond : « Marco Verratti. »

Je demande encore : « D'où il vient ?

— Du Delfino Pescara, un club de la Serie B italienne. »

Je trouve ça franchement étrange. D'ordinaire, le PSG va chercher des Thiago Silva et des Ibrahimović, pas des Italiens de la Serie B. Bah…

Je donne ma propre conférence de presse. La pièce vide se remplit d'un coup, je me présente, je salue l'assistance, je fais des promesses et blablabla…

Le petit gars reste pour m'écouter.

Puis c'est la première séance d'entraînement, avec Ancelotti, Pastore, Lavezzi et tous les autres. Il y a aussi ce Verratti qui arrive tout droit de la Serie B.

Il a à peine touché deux ballons que je me fige.

Il ne me vient pas à l'esprit de dire : « On verra. Attendons. C'est peut-être juste un hasard. La chance du débutant. »

Non. Le verdict est définitif : ce garçon a quelque chose de spécial. Quand on joue au football, on repère tout de suite certains détails. Si un

nouveau arrive à l'AC Milan, je vois immédiatement ce qu'il vaut.

Verratti est le seul joueur que je connaisse qui demande toujours le ballon, qu'il soit marqué ou démarqué, déséquilibré ou blessé… Il le veut tout le temps. Il n'a peur de rien. Et neuf fois sur dix, il sort avec le ballon au pied même de situations où la pression est intense. Peu de joueurs au monde en sont capables.

Cependant, Ancelotti n'arrêtait pas de me demander : « Zlatan, Verratti t'écoute, toi. Convaincs-le de ne plus faire ces petites passes molles qui lui plaisent tant… Ploc… »

Et j'allais prier Marco de faire des passes plus énergiques.

Je suis très heureux qu'il ait remporté l'Euro, car c'est un garçon en or, humble, qui s'est toujours fait aimer. À son arrivée à Paris, il n'était pas prêt pour le foot de haut niveau. Je ne parle pas de questions techniques, mais de la gestion d'un contrat important, de la bureaucratie et de tout ce qu'implique le fait d'appartenir à un club prestigieux.

Je l'ai aidé en mettant à sa disposition les membres de mon staff, experts financiers, consultants, avocats. De cette façon, il a pu se concentrer sur le ballon.

Je me réjouis d'autant plus pour lui que je sais combien il a souffert, dans les mois précédant l'Euro, et combien il a eu peur de le manquer, comme ç'a été le cas pour moi. Nous avions le même physiothérapeute. Il me disait que Marco pourrait récupérer pour le deuxième ou le troisième match, si tout allait bien.

Après le triomphe à Londres, nous nous sommes vus pour son mariage. Il n'a invité que quelques amis.

Il m'a ordonné : « Il faut absolument que tu viennes. »

Ç'a été une cérémonie magnifique, avec Lavezzi, Pastore, Sirigu et tous les autres.

Nous avons gardé la même alchimie qui nous liait quand on jouait ensemble.

L'ancien petit joueur de Serie B, l'inconnu que j'avais pris pour un dirigeant dans une pièce vide, tout lui a réussi : le voilà heureusement marié et champion d'Europe !

Mais la meilleure entente, car elle était naturelle, instinctive, sans rien de programmé, je l'ai eue avec Pogba au Manchester United. Nous nous sommes trouvés tout de suite, sans nous connaître, sans nous étudier. C'était un stimulus et une joie de jouer avec lui, de recevoir ses passes géniales.

À l’Inter, au lieu d’avoir un fournisseur privilégié, j’en avais un tas qui se partageaient le travail : Chivu, Maxwell, Stanković et surtout Maicon, une machine impressionnante. Il me trouvait toujours.

Aujourd’hui, celui qui délivre les meilleures passes, c’est Kevin De Bruyne. Il voit des choses que les autres ne voient pas. Ce Belge a la vision que je recherche moi aussi quand je joue. Le but qu’il a inventé contre le Danemark lors de l’Euro explique tout. Il a couru dans la surface de réparation, il a reçu le ballon, tout le monde pensait qu’il allait tirer. En fait de quoi, il est le seul à avoir vu arriver Thorgan Hazard, auquel il a passé le ballon : but.

De Bruyne voit ce qui va se produire avec un instant d’avance sur les autres.

Si dribbler est comme s’échapper vers la liberté, délivrer une passe te lie à tes coéquipiers, c’est comme une cordée en montagne. Le dribble t’offre la solitude, la passe fait naître l’amitié sur le terrain.

Dans la vie, en revanche, je crois que l’amitié est extrêmement rare.

J’ai très peu d’amis.

Je parle de ceux qu’on garde pour la vie, avec qui on parle tous les jours, auxquels on fait aveuglément confiance. Mino est pour moi un ami, un père, un agent. Il est tout à la fois. Avec lui, c’est différent. Mais de vrais amis intimes, au sens classique du terme, je n’en ai qu’une poignée.

Ceux que j’avais dans ma jeunesse, je les ai tous éliminés, car plus j’avais du succès, plus j’étais en butte à la jalousie. Je n’arrivais pas à les comprendre.

On avait grandi ensemble, on avait toujours formé une équipe, on était tous allés à Ayía Nápa, dans l’île de Chypre, pour nous amuser sur la plage et en discothèque. Mais à mesure que ma célébrité grandissait, ils disaient de plus en plus de mal de moi. Ils passaient leur temps à déblatérer contre moi, je ne voulais pas y croire. Pour finir, j’ai décidé que ces anciens amis ne m’apportaient que des énergies négatives, dont je n’avais aucun besoin. Il valait mieux couper les ponts.

Tout ce qu’ils voulaient, c’était que je les aide financièrement, et ils racontaient partout que je ne le faisais pour personne. Mais l’amitié ne dépend pas de l’argent. Tu peux être mon ami sans que ça entre en ligne de compte.

Je n’avais pas les poches pleines, ce n’étaient que mes premiers gains et je faisais attention à l’argent, car j’avais conscience qu’il pouvait s’en aller comme il était venu. Je savais ce que c’était de ne pas en avoir, d’ouvrir la porte d’un frigidaire vide.

Je les ai tous éliminés, sauf Guðmundur Mete, un Islandais qui jouait avec moi dans l’équipe des jeunes du Malmö FF. Lui, il n’a jamais été envieux, nous nous parlons de temps en temps.

C’est difficile d’avoir de vrais amis, loyaux et désintéressés. Aussi, je dis toujours que mes meilleurs amis, ce sont mes avocats : je les paie, ils travaillent pour moi, et quand j’en ai besoin ils sont toujours prêts à m’aider.

Aujourd’hui, je vis relativement isolé, je ne fais pas entrer trop de gens dans ma vie, ou alors ça veut dire qu’ils ont mérité ma confiance et mon affection.

J’ai confiance en certaines personnes, mais je n’ai pas vraiment de meilleur ami. Depuis que j’ai été déçu en perdant mes plus anciennes amitiés, je me suis centré sur ma famille et j’ai mené une vie retirée, protégée.

Maxwell est mon meilleur ami dans le football, celui en lequel j’ai le plus confiance, mais on ne se parle pas tous les jours. Sinon, je suis toujours en relation avec Abate, Mete et quelques autres.

Est-ce qu’on peut être ami avec son entraîneur ? Moi, je dis que oui.

Un jour, j’ai appelé Ancelotti, qui n’était plus au PSG : « Salut, entraîneur. Comment tu vas ? »

Il m’a répondu : « Ne m’appelle pas “entraîneur”, je ne le suis plus. Soit tu m’appelles “Carlo”, soit tu m’appelles “ami”. »

Carlo est un entraîneur qui ne ressemble à aucun autre, il avait un rapport particulier avec l’équipe. Un soir, j’étais sorti dîner avec six ou sept joueurs à Paris. On l’appelle pour le saluer, et vingt minutes plus tard il est à table avec nous à se boire une bière.

Mais j’ai aussi eu de très bons rapports avec Pioli. L’été dernier, on s’est retrouvés au même moment à Formentera.

Avant de partir, quand j’ai appris qu’il allait lui aussi là-bas, je l’ai charrié un peu : « C’est en endroit pour les riches, tu n’as rien à y faire… »

Je lui téléphonais de mon yacht. Il m’envoyait sa position avec son portable, et chaque fois il était de l’autre côté de l’île. C’était comme si on

jouait à cache-cache. Pendant toutes les vacances, on n'a jamais réussi à se voir.

De temps en temps, mettons quand j'engueule Saelemaekers qui ne m'a pas passé le ballon pendant le match, Ancelotti me réprimande : « Calme-toi, Zlatan. Je me charge d'encourager l'équipe depuis le banc de touche. »

Mais d'autres fois, il me dit : « Zlatan, encourage un peu les gars sur le terrain, moi, je reste tranquille sur le banc. »

En fait, Pioli ne reste jamais tranquille, il vit toujours le match au maximum. C'est un vrai possédé.

Lors d'un match contre l'AS Roma, à la fin de la première mi-temps, je sens que j'ai un problème aux adducteurs. Je préviens Pioli. Pendant la pause, on en parle et on voit avec les médecins si je dois renoncer à la seconde mi-temps.

L'entraîneur décide : « Zlatan, tu vas rentrer maintenant mais tu resteras devant le but, OK ? Ne force pas. »

Après quoi, à la première action de la seconde mi-temps, il me hurle : « Remue-toi, Zlatan ! Cours ! Attaque ! »

Mais moi, je n'étais pas censé rester sur place ?

De tous les vestiaires que j'ai fréquentés, c'est dans celui du PSG que l'atmosphère était le plus amicale. On dînait souvent dehors, parfois chez Lavezzi, qui était fan de grillades argentines. Nous formions plus ou moins le même groupe qui s'est retrouvé plus tard au mariage de Verratti. On aurait dit qu'on s'était quittés depuis dix minutes, pas depuis dix ans.

Dans l'AC Milan d'aujourd'hui aussi, l'atmosphère est incroyable, mais c'est différent car je me sens plus comme un leader, un symbole, un exemple. Je ne vais pas manger avec l'équipe, parce que je sais qu'ils me respectent trop, ce ne serait pas une détente pour eux, ils seraient gênés, intimidés.

Je suis sûr d'une chose : si j'étais resté l'Ibrahimović d'autrefois, cet AC Milan où la plupart des joueurs sont jeunes, sans expérience internationale, n'aurait rien gagné tellement je l'aurais bousillé avec mon agressivité. En vieillissant, j'ai changé, j'ai mûri. Je m'en rends compte devant mes propres réactions.

Aujourd'hui, je suis dur mais je peux aussi être doux. J'ai un équilibre que je n'avais pas jadis. *Balance*… Je ne traite plus tous mes coéquipiers de la même façon, je sais qu'il y en a qui ont besoin d'être stimulés, y compris

en les prenant à part, et d'autres qu'il faut engueuler devant le groupe. Dureté et douceur.

Je ne suis pas venu à l'AC Milan pour marquer quarante buts et perdre les matchs, je suis là pour aider l'équipe à grandir au niveau aussi bien collectif qu'individuel. Pour que nous gagnions tous ensemble. C'est ça, mon challenge, mon nouveau rôle.

Il y a dix ans, dans ma première vie dans ce club, ma fonction était bien différente : j'étais l'emmerdeur chargé de presser jusqu'à la dernière goutte une génération de champions qui avait tout gagné.

Dans l'équipe d'Italie de Roberto Mancini, j'ai retrouvé l'esprit de mon AC Milan : peu de superstars, un groupe au top. Leur secret, qui était aussi le nôtre, c'est l'atmosphère, l'alchimie qui s'est créée et a fondu en une âme unique les jeunes et les moins jeunes. Les joueurs de la Squadra Azzurra chantaient dans le car, comme nous, et eux aussi reprenaient la musique de notre célèbre tube : *Pioli is on fire*.

Mancini a fait un boulot exceptionnel. Il a tellement changé, Roberto. À l'Inter, il n'avait aucun contact avec les joueurs. Zéro. C'est Mihajlović qui faisait tout. Mancini dirigeait l'entraînement, s'occupait de la partie technique, et basta. Pas question de dialoguer avec l'équipe, Siniša s'en chargeait. Maintenant, on croirait voir un autre homme. Il parle avec tout le monde, il s'entend avec tout le monde, même en dehors de la sélection nationale. Il a une approche différente, il transmet des émotions. Avant, il était plus froid et détaché. Il a obtenu la victoire en tirant le meilleur des joueurs qu'il avait à sa disposition.

Au premier match de l'Italie, j'ai dit tout de suite : « Ceux-là, ils iront jusqu'au bout. »

Plus ils gagnaient, plus l'alchimie et l'enthousiasme du groupe grandissaient. C'était comme pour nous autrefois. Et quand tu prends de l'assurance, tu trouves aussi le courage de jouer un football nouveau, plus offensif, comme celui que proposent Mancini et Pioli.

Les trois premiers matchs à Rome ont été déterminants. Avec le public, après un an de stades vides.

Nous, à l'AC Milan, on jouait, on gagnait, puis on se disait : bon, maintenant on rentre à la maison pour manger. C'était une routine triste.

Les joueurs de la Squadra, en revanche, ils avaient les supporters qui chantaient dans le stade, qui les fêtaient, leur donnaient de l'énergie, les

remplissaient d’adrénaline et d’enthousiasme. Du coup, l’équipe n’a cessé de grandir, de match en match.

J’ai été particulièrement impressionné par la défense italienne.

J’apprécie Bonucci et Chiellini, car j’ai joué contre eux et je sais parfaitement ce qu’ils valent. Ils forment un binôme idéal, en se complétant à merveille : Chiellini te massacre dans les duels, pendant que l’autre joue plutôt le ballon. Un mix extraordinaire dans un système de jeu particulièrement équilibré : l’Italie attaque beaucoup, mais elle sait aussi très bien se défendre.

Vous avez vu Chiellini avec le pauvre Saka, lors de la finale à Londres ?

Chiellini est ainsi : même si tu le dépasses, si tu le dribbles, tu sais que ce n’est pas terminé car il va tout faire pour t’arrêter. Qu’est-ce que tu y peux, s’il t’attrape par le col ? Rien. Tu te mets en colère et tu continues. C’est ça, Chiellini : un monstre.

J’adore me battre contre un marqueur comme lui, de même que j’aimais affronter Maldini, Nesta, Cannavaro, Thuram, Stam. De l’adrénaline à l’état pur.

Tu sais que tu dois toujours donner quelque chose de plus contre ces géants, car ils ne te lâchent jamais. Mais quand tu réussis à les passer, même après deux tentatives, tu es fier de toi et tu soupires : ah, super…

Et puis j’ai apprécié Donnarumma, bien sûr, il a tellement grandi. Je le disais, moi : combien il vaut, Donnarumma ? Ça n’a pas de prix, un gardien pareil. Il faut payer la somme qu’il demande et ensuite le remercier de n’avoir pas demandé plus, car il va devenir encore plus fort. Aujourd’hui, il n’est plus le même gardien qu’avant l’Euro, il pourrait demander le double sans problème.

S’il te demande dix millions, donne-les-lui. Ces dix millions ne sont pas une dépense, mais un investissement.

Et puis, au-delà de son excellence, Gigio avait une valeur ajoutée : il a grandi dans notre AC Milan, il aurait pu devenir le nouveau Maldini, un symbole, le capitaine. Il est faux de dire qu’il serait parti de toute façon. Gigio serait resté, il me le disait : « Si on me donne ce que je demande, je reste. Je suis trop bien, ici. »

Un gardien comme lui est impossible à remplacer. Avec Donnarumma, l’avenir aurait été assuré pour quinze ans, pas pour deux ou trois ans.

Dans tous les clubs où j’ai joué, je ne me suis jamais beaucoup occupé du gardien, car si le numéro 1 était le joueur le plus fort de l’équipe, ça voulait

dire qu'on ne pourrait jamais gagner. Mais Donnarumma, c'était une autre affaire. Il a sauvé si souvent l'AC Milan, et il lui a permis de grandir peu à peu. On ne peut que le remercier pour tout ce qu'il nous a donné. C'était lui notre force et notre assurance. Nous savions que même si nous manquions notre coup, il serait derrière nous pour arranger les choses.

Une pareille sensation, je ne l'ai éprouvée qu'avec Gigi Buffon.

Pendant les entraînements, Capello m'opposait Thuram et Cannavaro. Un contre deux. Quand je passais ces deux-là, si du moins j'y arrivais, je me retrouvais face à Buffon, un mur, qui stoppait toutes les balles. Donnarumma me procure le même feeling.

Gigio n'est pas encore au niveau de Buffon à son meilleur, mais il a un potentiel immense. On voit qu'il a en lui quelque chose de spécial. En plus, il a aussi énormément progressé sur le plan de la personnalité. Au début, il était susceptible, il restait tout le temps sur la défensive, surtout quand on le critiquait. Il se comportait comme une vedette, même s'il n'était encore rien. Puis je suis arrivé, moi qui avais quelques victoires à mon actif, et il a changé.

Il a commencé à répondre en leader. Il acceptait les critiques, il me répliquait même avec une assurance nouvelle : « OK, mais toi-même, tu dois faire ça… »

Et c'est ainsi que le groupe grandissait dans le dialogue, dans les conseils réciproques. Parce que quand je suis arrivé à l'AC Milan, j'ai mis la pression sur tout le monde sans distinction, y compris sur les Donnarumma et les Romagnoli qui avaient un certain prestige.

Dès qu'il est arrivé à Paris, Donnarumma est trop resté sur le banc. Mino m'a demandé : « D'après toi, il faut que Gigio fasse la guerre au PSG ? »

Je lui ai répondu que oui, évidemment. Il doit aller voir Pochettino et lui demander chaque fois : « Pourquoi je ne joue pas ? »

Il faut qu'il les mette en difficulté, lui et tous les autres. Sinon, ce sera trop facile pour eux. Si Gigio se résigne à rester sur le banc, il admet être inférieur, alors que ce n'est certes pas le cas. Pour le coup, il aurait mieux fait de rester titulaire à l'AC Milan et accepter le contrat qu'on lui avait proposé.

Il ne s'agissait pas pour lui de faire étalage de ses qualités techniques. Au bout de deux entraînements, tout le monde a compris qu'il était le meilleur. Il devait s'imposer à ses coéquipiers, même s'il était peut-être naturel que dans le vestiaire les Sud-Américains soient tous du côté de Navas.

Gigio a été sacré meilleur joueur de l'Euro dans une équipe qui jouait l'attaque, non la défense. Et ce n'est que justice : la vraie vedette, c'était lui.

Aux tirs au but, en finale, il a été incroyable.

Southgate, le sélectionneur anglais, n'a fait que des mauvais choix, c'est vrai, mais ce n'était pas facile dans ce stade plein, avec l'Angleterre entière sur le dos et cinquante-cinq ans d'histoire sans titres. Et il n'était pas facile d'exécuter les tirs qui allaient décider du titre.

Tu peux réaliser mille tirs à l'entraînement et les réussir tous, mais quand tu te retrouves en plein match, tu es sur une autre planète.

Lors du dernier championnat, j'en ai fait l'expérience à mes dépens.

J'ai toujours tiré les penaltys avec des taux de réussite excellents. Mais au début de la saison, j'ai commencé à avoir des loupés, et quelque chose s'est passé dans ma tête. Je ne comprenais pas vraiment quoi, c'était comme un blocage.

En posant le ballon sur le point de penalty, je me sentais sûr de moi, bourré de confiance. Je partais bien tranquillement, mais à l'instant précis où je frappais le ballon, j'avais l'impression que mes forces m'abandonnaient. Tout était parfait jusqu'à ce que je touche le ballon, mais ensuite je perdais ma puissance ou je devenais incertain et changeais d'idée au dernier moment.

Ça ne m'était jamais arrivé.

J'ai essayé de continuer comme si de rien n'était. Je me disais que le prochain tir marcherait mieux, que je me débloquerais et que j'aurais de nouveau la tête libre. Mais rien n'est venu.

Alors, j'ai dit à Kessié : « C'est toi qui vas tirer, Franck. »

Je voulais me débarrasser d'un peu de pression, pour pouvoir respirer et réessayer ensuite de tirer.

En janvier, j'ai marqué sur un penalty à Cagliari, mais c'était un tir de merde, trop mou. Heureusement que le gardien a plongé de l'autre côté.

Putain, il me manque encore la dernière touche.

Contre le Bologne FC, je rate mon tir. Une nouvelle fois…

C'est le cinquième penalty que je loupe, et je décide : ça suffit, je ne tire plus avant d'avoir retrouvé mon assurance et de me sentir libre. De toute façon, Kessié fait très bien le boulot.

Ce qui compte, ce n'est pas qui est le tireur, c'est que l'équipe marque un but. Franck a eu un loupé contre la Juve, mais je lui ai dit : « Ne t'en fais

pas, continue. Moi, je n’ai plus rien à prouver. Je suis ici pour aider l’équipe à grandir. »

À cette heure, je ne sais pas quand je reviendrai au point de penalty. Il faut qu’il y ait un nouveau déclic dans ma tête. Pour l’instant, le penalty n’est plus un défi au gardien, mais à moi-même. C’est un blocage que je dois surmonter, et ça devra se produire pendant un match.

Pendant l’entraînement, c’est inutile. Quand je loupais, je prenais à part Donnarumma et je lui disais : « Gigio, allons tirer quelques penaltys. »

Je marquais chaque fois, la force et la précision à l’instant de la frappe ne me faisaient jamais défaut. C’est pendant le match que je dois avoir le déclic. Tout est dans la tête.

Tout va trop vite, mais la mémoire est utile.

Si je devais choisir dans l’histoire du monde un ami pour aller dîner, je dirais certainement Mohamed Ali, car il était le même à l’intérieur et à l’extérieur. Il faisait ce qu’il disait, même au risque d’aller en prison, à une époque difficile d’un point de vue social, entre les guerres et les tensions raciales. Quand tu réussis, à partir du sport, à transmettre des messages importants qui se répandent dans le monde entier, tu es beaucoup plus qu’un athlète. Tu es une icône, un symbole, tout. J’aurais aimé passer un peu de temps à discuter avec lui.

Mais si je dois choisir une personne vivante avec qui faire le tour du monde dans mon bateau, j’emmène Mino qui connaît tout de la mer, de la pêche, des barrières de corail, sans compter qu’il est aussi bien informé sur le reste. Le nom d’un petit bled en Hongrie arrive dans la conversation ? Mino peut te fournir quelques informations voire te suggérer un restaurant.

Mais mon véritable ami, celui qui est plus mon ami que n’importe qui, il s’appelle Red. C’est mon chien, un bouledogue anglais. Si j’ai besoin d’affection, lui, il ne me trahit jamais.

J’ai toujours voulu avoir un bouledogue anglais. Nous avons commandé un chiot chez un éleveur du pays de Galles. On y est allés deux ou trois fois pour le voir, et c’est lors d’une de ces visites que j’ai rencontré Red, qui a fait ma conquête. Ç’a été un coup de foudre. Je l’ai vu, et il était exactement tel que je le rêvais : fort, massif, avec une tête énorme même s’il n’avait que deux ans. Le chien parfait.

Le seul obstacle, c’était qu’il n’était pas en vente car il avait un problème. Il a subi un traumatisme, peut-être lors des feux d’artifice du jour

de l’An. Quelque chose s’est bloqué dans son cerveau, il n’a plus jamais été le même. Fini les expositions canines pour lui. C’est un chien gentil mais très anxieux, craintif, stressé. Nous avons demandé si nous pouvions l’acheter, mais la réponse a été non.

Quelque temps après avoir emmené le chiot que nous avions commandé, nous avons vu arriver à Manchester les éleveurs avec Red. Ils nous ont proposé de le garder à l’essai, pour voir un peu comment ça marchait.

Pendant près de deux semaines, le chien reste sans bouger dans un coin de la cuisine, il ne sort que pour faire ses besoins dans le jardin et rentre aussitôt dans la maison. Nous comprenons qu’il a besoin de l’aide d’un professionnel, et nous décidons de le confier à un éducateur canin. Pour un jour seulement. S’il fait quelques progrès, nous le garderons, autrement nous le ramènerons au pays de Galles.

Aussi incroyable que ça paraisse, en une demi-journée le chien change du tout au tout. Pour finir, nous rendons le chiot et nous gardons Red, qui ne fiche absolument rien de la journée excepté dormir, manger et faire de petites promenades dans le parc. Aujourd’hui, c’est un membre de la famille à part entière.

Il me manque tellement à Milan que j’ai fait faire une copie, une sorte de statue de lui.

Voilà, la liste finit par s’allonger : Red est entré dans le groupe de mes meilleurs amis, en tant que l’Anglais le meilleur et le plus gentil que j’aie connu.

Après trente ans, j’avais décidé de ne plus fêter mon anniversaire, car cette date du 3 octobre était devenue comme une note sur mon agenda : « Rappelle-toi que tu es vieux. »

Pour le football, du moins.

Je faisais comme pour un jour normal, que je passais tranquillement en famille, sans anniversaire surprise ou chose de ce genre. Et je comptais rester fidèle à ce scénario pour mes quarante ans, un chiffre rond que peu de footballeurs en activité ont dépassé.

La veille, Patrizio, un de mes meilleurs amis, me dit : « Demain, sois prêt à 20 heures. »

OK, j’ai pensé, on ira dîner ensemble en famille.

Le jour de mon anniversaire, je suis libre. Je conduis Maximilian, Vincent et un de leurs amis à Milanello, car ils veulent jouer. Je n’ai aucun

engagement, je ne suis pas pressé, je fais tout en mode relax.

Quand nous rentrons à la maison, Helena me dit : « Commence à te préparer, on doit être prêts dans pas longtemps.

— D'accord, qu'est-ce que je dois mettre ?

— Essaie d'être un peu élégant, c'est ton anniversaire. »

Élégant ? OK : un jean et une chemise blanche feront l'affaire.

Mais je commence à me douter qu'il y a anguille sous roche, car elle s'habille de façon plus qu'élégante, comme pour un défilé de mode.

Je la préviens tout de suite : « Écoute, évite les surprises ou les effets spéciaux, tu sais que je déteste ça.

— Sois tranquille, il n'y a que ton frère et quelques amis qui sont venus de Suède. On dîne et basta. »

Bon, comme ça, ça va.

On m'emmène à l'hôtel Hyatt. Mino est déjà là, avec un cadeau spectaculaire : un fusil ou plutôt la Rolls-Royce des fusils de chasse. Une merveille.

Il y a mon frère, sa femme, mes amis Thomas, Daniel Majstorović, qui jouait avec moi dans l'équipe de Suède, Andreas, Max Martin, mon premier physiothérapeute du Malmö FF, Patrizio et sa femme.

Nous dînons, puis nous attendons l'arrivée du gâteau.

Ils me demandent : « Ça t'embête d'aller en cuisine saluer les cuisiniers ? Ils sont venus de Rome exprès. »

D'accord, volontiers, le dîner était vraiment super.

Ils me font prendre ensuite un ascenseur qui m'emmène au dernier étage, sur la terrasse. Les autres convives me précèdent.

En sortant de l'ascenseur, je vois Nada Topčagić, la chanteuse serbo-bosniaque. La musique de *Jutro je* s'élève, c'est la chanson que j'aime bien et qu'on passait toujours quand j'entrais en scène au festival de Sanremo. Elle commence à chanter.

L'un après l'autre, je reconnais des visages familiers. Ils sont tous là – je veux dire, vraiment tous.

« Salut… » Zambrotta.

« Salut… » Dacourt.

« Salut… » Gattuso.

Je suis littéralement sous le choc, la scène semble irréelle. Je m'avance sur la terrasse comme un zombie.

Ambrosini, Oddo, Abate, Cassano, Verratti, Donnarumma, Sirigu, Kulusevski, Pogba… Des visages que je n'avais plus vus depuis des années. Moggi, Galliani…

La chanson se termine, je prends le micro et j'essaie de dire deux mots, même si je suis ému et abasourdi : « Je vous remercie tous. Je ne m'y attendais pas… Ç'a vraiment été une belle surprise. Je vois qu'il y a ici beaucoup de gens que je n'ai pas bien traités. Je n'aurais pas cru qu'ils viendraient. Et je vous jure que je n'ai payé personne pour être ici. Ça veut peut-être dire que j'ai un cœur, et qu'au fond j'ai fait quelque chose de ma vie. »

On applaudit, on s'embrasse.

Puis arrivent à leur tour Pioli, Maldini et mes camarades de l'équipe, qui viennent de jouer à Bergame et ont gagné un grand match. Je suis revenu à l'AC Milan à cause d'une défaite 5-0 face à l'Atalanta, pour aider le club à remonter la pente. Et ce soir, sur ce même terrain, mon AC Milan a dominé et donné un magnifique spectacle. Calabria, Tonali et Leão ont marqué chacun un but, trois garçons qui ont énormément grandi au fil des mois.

Le jour de mon anniversaire. Est-ce que je pouvais recevoir un plus beau cadeau de mes coéquipiers ?

Pendant la première saison, Tonali est resté prisonnier de son rêve. Il regardait autour de lui et se répétait : « C'est cette équipe dont je rêvais depuis que je suis petit… »

Cette année, il est sorti du rêve pour entrer dans la vraie vie. Maintenant, il se répète : « Je suis un joueur de l'AC Milan. » Et il le prouve à chaque match. C'est un vrai bulldozer. Sandro deviendra bientôt titulaire de l'équipe d'Italie, ce n'est qu'une question de temps. Calabria y est déjà arrivé, après avoir atteint le sommet de sa maturité. Tonali, au contraire, a encore de grandes possibilités d'amélioration.

Avec Leão, je n'ai aucun mérite.

Je l'ai déjà dit : c'est le seul avec qui je n'ai pas trouvé le moyen de communiquer. J'ai capitulé, en pensant que s'il n'y mettait pas du sien, je ne pouvais rien faire. À moins qu'il ne décide tout seul de changer et de grandir, il m'était impossible de l'aider. Finalement, il l'a fait. Il a décidé de s'aider lui-même et maintenant c'est un autre joueur. Il dribble tout le monde avec une facilité embarrassante, on croirait toujours qu'il joue contre la Primavera. Dès le premier jour de préparation, il est arrivé avec l'esprit et

la mentalité qu'il fallait. Il s'est entraîné dur, et les résultats ont suivi. À présent, il est mieux que bon, il est très bon et il doit continuer comme ça.

Et pour Pioli, c'est un vrai casse-tête, car je ne crois pas qu'il ait jamais eu dans sa vie autant de titulaires possibles réunis.

Un jour, à Milanello, nous faisions un match d'entraînement tactique à onze contre onze. J'étais dans l'équipe réserve. En regardant l'autre formation, celle qui allait bientôt démolir la Lazio, je me disais : mais nous, nous pouvons les battre. À cent pour cent. La chance de Pioli, c'est qu'il a cinq remplaçants à sa disposition.

Mes camarades ont grandi, ils sont arrivés en tête au championnat, ils jouent en Ligue des champions et ils ont écrasé l'Atalanta.

Pendant la fête, Galliani a voulu voir à tout prix le match de Bergame, et il s'est fait installer une télé sur la terrasse.

Je suis vraiment heureux.

Même si en général ce genre de truc n'est pas fait pour moi, je dois reconnaître qu'Helena m'a préparé une surprise incroyable. Elle y a travaillé pendant un mois. Berlusconi devait aussi venir, mais il a appelé le matin pour prévenir qu'il n'y arriverait pas.

J'ai eu grand plaisir à retrouver Luciano Moggi, que je n'avais pas vu depuis tant d'années. C'est lui qui m'a amené en Italie, qui m'a ouvert la porte. Ensuite, je n'avais plus qu'à entrer et à être Ibra.

C'était magnifique aussi de voir Adriano Galliani, avec qui j'ai toujours eu d'excellents rapports, sauf le jour où il m'a laissé tomber à Paris.

Je m'amusais bien en les entendant parler entre eux…

Galliani disait : « Une fois, Zlatan, tu devais jouer contre nous, mais tu étais suspendu et Luciano a remué ciel et terre pour faire lever la suspension. Moi, je l'ai appris et je ne suis pas resté les mains dans les poches… »

Et Moggi : « Tu te rappelles, Adriano, ce but fantastique de Trezeguet à San Siro sur un retourné de Del Piero ? »

Galliani : « Je me rappelle surtout le penalty de Cheva à Manchester. »

Il y avait aussi Cassano, qui en disait de belles sans jamais se gêner, comme à son habitude.

L'atmosphère était vraiment magique. J'étais heureux, rempli d'émotion. Cette terrasse surprise a été le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait.

Et dans tout ce bonheur, le plus merveilleux finalement ç'a été de voir la joie et la fierté de mes fils.

Pendant des années, ils m'ont demandé : « Papa, comment il était, Gattuso ? Comment ils étaient, Maldini, Zambrotta, Ambrosini ? » Ils m'envoyaient leurs vidéos de YouTube et me bombardaient de questions.

À présent, ils voyaient en chair et en os une bonne partie de ces champions réunis sur cette terrasse.

J'ai dit à Maximilian et à Vincent : « Profitez-en ! Allez leur parler en italien, en anglais, en français, vous verrez qu'ils vous comprendront tous. Demandez-leur tout ce que vous voulez savoir. »

C'était beau de les voir ouvrir de grands yeux, pleins d'émotion, tandis qu'ils passaient de Gattuso à Pogba. C'était aussi une façon pour eux de mieux connaître mon histoire, car aujourd'hui j'ai de bons camarades d'équipe, mais autrefois leur papa jouait avec les meilleurs footballeurs du monde.

Le gâteau était gigantesque, avec mes chaussures de foot au sommet. On est restés à bavarder et à plaisanter jusqu'à 4 heures du matin. Je me sentais vraiment bien.

En entrant dans l'hôtel Hyatt, j'étais terrifié. Ce 40 en chiffres géants dessinés par les fenêtres illuminées me foutait les boules : qu'est-ce qui m'attendait ?

Je suis sorti heureux, presque à l'aube, en me faisant cette réflexion : si j'avais organisé moi-même cette fête, ils seraient tous venus, même à contrecœur. Ils auraient pensé : si Zlatan nous le demande, il faut y aller.

Mais je ne savais pas qui était invité. Tous ceux qui se trouvaient sur cette terrasse auraient pu s'inventer une excuse, je ne l'aurais jamais su. Ce qui signifie qu'ils sont venus uniquement parce qu'ils étaient contents d'être avec moi et de me fêter.

Quand j'ai dit que j'avais peu d'amis, en dehors de mes avocats, j'ai peut-être exagéré.

Prolongations
(ou De l’avenir)

Milan, mercredi 3 novembre 2021

Hier, il a plu toute la journée, mais ce matin le ciel est bleu et limpide. On voit déjà les montagnes à l’horizon, blanches sous la neige.

J’aime regarder Milan du haut de ma terrasse : les enfants qui jouent dans le parc à mes pieds, la cathédrale à gauche, les tours du stade San Siro qui surgissent au fond…

J’ai l’impression d’avoir toute la ville sous contrôle, et vue d’en haut elle est encore plus belle.

Pour un peu, j’ouvrirais les bras, comme quand j’ai marqué un but.

Je respire l’air frais, je ferme un instant les yeux.

Helena prétend que mon appartement n’est qu’une chambre d’hôtel. Il ne lui plaît pas, car c’est moi qui l’ai meublé, avec trop d’affaires de sport, une énorme télé, la table des repas couverte de jeux et d’ordinateurs, si bien qu’il nous arrive de devoir nous installer sur des tabourets dans la cuisine pour manger.

Moi, au contraire, j’adore cet endroit. Je m’y sens bien, en sécurité.

Il est parfait pour ce que je veux. Je suis venu à Milan dans un but précis et je suis entièrement concentré sur ma mission. La longue attente due à la pandémie est terminée. Le stade va enfin se remplir à ras bord de drapeaux, de banderoles, de cris déchaînés, et je serai envahi par cette adrénaline que j’ai tant attendue et qui m’a manqué si longtemps. L’adrénaline est mon moteur, ma motivation pour continuer à faire ce que j’aime. Ce n’est plus l’argent qui me pousse en avant, mais les hurlements assourdissants, les clameurs, les émotions et les applaudissements sur les gradins qui donnent la sensation que le football est une question de vie ou de mort. Un jeu que j’aimerai toujours.

Dimanche prochain, ce sera le derby.

C’est toujours un match particulier, ne serait-ce que parce qu’il détermine qui commande dans la ville. Nous sommes prêts.

Il y a deux jours, nous avons livré un grand match contre l’AS Roma, qui jouait à domicile, dans une ambiance extraordinaire : le Stadio Olimpico était presque plein, cinquante mille spectateurs. J’avais beaucoup souffert de l’absence des supporters, même de ceux qui sifflent, hurlent et s’en prennent à moi.

Pendant l’échauffement déjà, j’avais de bonnes sensations. Comme je l’ai expliqué, c’est moi qui décide si un match va se passer bien ou mal. Dans ma tête. Et à Rome, j’ai décidé tout de suite qu’il se passerait bien.

Avant de quitter le vestiaire, j’ai dit à Daniele Bonera, le collaborateur technique de Pioli : « Je vais faire un malheur. »

En m’interviewant avant le match, on m’a demandé ce que je pensais de ces cinquante mille spectateurs.

J’ai répondu : « Espérons qu’ils vont me siffler, parce que plus ils me sifflent, plus je me sens vivant et gonflé à bloc. »

Nous formons un cercle en nous tenant par les bras, au centre du terrain, un instant avant le coup d’envoi.

J’ordonne à l’équipe : « On attaque tout de suite. »

De fait, dès que l’arbitre pousse son coup de sifflet, nous nous jetons sur le ballon, pour faire comprendre à l’AS Roma que c’est nous qui le voulons.

Nous nous forgeons plusieurs bonnes occasions, puis on nous accorde un coup franc.

Bennacer s’approche : « Hier, à l’entraînement, je n’en ai pas loupé un. Laisse-moi essayer, Zlatan… »

Je lui réponds : « OK, tu les tires à l’entraînement, et moi je les tire pendant le match. »

Ismaël sourit et s’éloigne.

Je suis sûr que le gardien s’attend à une frappe enveloppée au-dessus du mur, car je suis dans une position excentrée par rapport au but. Je décide donc de le surprendre par un tir puissant à ras de terre, du côté opposé. De fait, il fait un pas vers le mur, et quand il comprend que le ballon s’envole dans une autre direction il essaie de se déplacer mais perd l’équilibre et reste par terre.

Je fête notre avantage avec mes coéquipiers, en pointant mes deux doigts vers le milieu du front.

C'est alors que les supporters de Rome commencent à hurler en me traitant de « gitan ».

Je porte mes mains à mes oreilles : « Je n'entends pas… »

Je les invite à élever la voix : « Plus fort ! Je n'entends pas… Plus fort ! »

Suit un concert de sifflets assourdissant.

« Plus fort ! Je n'entends pas… »

Je me remplis d'adrénaline. J'ouvre les bras en souriant béatement : je me sens vivant, je me sens fort.

L'arbitre me donne un avertissement.

Sur le moment, je ne dis rien, car je suis encore sous l'effet de l'adrénaline.

Mais pendant la pause, l'adrénaline perd de son intensité.

Je rejoins l'arbitre et je lui explique : « Écoute, tu m'as donné un avertissement, mais quand cinquante mille personnes m'ont traité de "gitan", tu n'as rien fait. Tu n'as puni que moi. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Je n'avais provoqué personne, je n'avais pas fait de doigt d'honneur ni posé mes mains sur mes parties intimes. Je m'étais contenté d'ouvrir les bras devant le public du virage qui m'insultait.

Je préviens l'arbitre : « Attention, ne joue pas avec le feu, parce que moi, je ne suis pas comme les autres. Comporte-toi correctement et fais ce qui est juste. »

Il n'avait pas le droit de me donner un avertissement simplement pour satisfaire ceux qui me sifflaient et ceux qui protestaient sur le banc de touche.

Dans le tunnel, il me répond : « C'est toi qui vas faire attention, ou je te mets dehors. »

Dix ans plus tôt, devant cette menace, j'aurais explosé. J'aurais perdu la tête. Mais cette fois, je ne dis rien, je me maîtrise. Je me sens responsable envers mes camarades, je ne veux pas créer de problèmes à l'équipe.

Adrénaline et *balance*.

Pioli me dit : « Zlatan, je te laisse sur le terrain encore dix ou quinze minutes, parce que je n'ai pas confiance en cet arbitre.

— Sois tranquille. Je n'interviens que sur le ballon, et seulement si je suis sûr d'éviter les affrontements. »

Je ne voulais pas fournir un prétexte pour un deuxième carton jaune.

De fait, dans la seconde mi-temps, je me tiens soigneusement à l'écart des duels et des luttes pour le ballon.

On m'a refusé un but pour hors-jeu, et un autre à Leão, que je lui avais procuré par une déviation de la poitrine. Puis j'obtiens un penalty que tire Kessié, ce qui nous met à 2-0.

C'est un penalty indiscutable, car après m'avoir heurté avec la hanche, le défenseur me touche avec le genou, me bloque la jambe et je tombe en avant.

Quand l'arbitre va vérifier sur l'écran de la VAR, je n'ai aucun doute : « Il va nous refuser le penalty. Il ne peut pas l'accorder pour une faute commise sur moi… »

À ma grande surprise, il nous l'accorde.

Je suis encore à terre. Kessié s'approche et me dit : « Il est à toi. »

Il y a dix ans, j'aurais pris ce ballon et j'aurais tiré. Mon ego m'aurait imposé de marquer le deuxième but puis de sortir.

Mais aujourd'hui, ce qui m'intéresse, c'est que l'équipe prenne de l'assurance et ait l'impression de participer. J'ai déjà marqué, j'ai obtenu ce penalty, j'ai joué contre cinquante mille ennemis qui m'insultaient. J'ai été suffisamment en vedette. À présent, c'est le tour des autres, d'autant que je vais bientôt sortir et qu'il faut qu'ils se sentent forts pour rapporter les trois points à Milan.

Je réponds : « Non, Franck. C'est toi qui tires. »

Kessié marque un but, on me remplace. Théo se fait expulser, et l'équipe commence à souffrir. L'AS Roma attaque de plus en plus, Mourinho multiplie les protestations et enflamme l'Olimpico. Alors, à dix minutes de la fin, j'ordonne à mes compagnons du banc de touche : « On va tous se lever et encourager l'équipe, car elle a besoin de nous. »

Debout au bord du terrain, nous hurlons, nous nous démenons, nous encourageons les gars sur le terrain, qui ramènent finalement à Milan une victoire d'une importance cruciale.

Mourinho, furieux, me félicite et me salue rapidement. Avant le match, j'étais trop concentré pour lui parler, d'autant que je sais qu'il s'y connaît en *mind games* et qu'il aurait pu me conditionner. Mais moi aussi, je suis fort à ces petits jeux de l'esprit.

Tout mon challenge avec les supporters romains aura été un *mind game* : ils me hurlaient « gitan », j'ouvrais les bras et je souriais.

Mais maintenant, sur ma terrasse, je repose la question : nous nous sommes agenouillés pendant deux ans en signe de soutien pour les personnes de couleur victimes de discrimination. C'était juste, c'était beau. Mais qu'est-ce qu'on fait, pour les autres minorités ?

Je l'ai déjà dit, je n'aime pas mêler la politique au sport. Je demande simplement : quand on hurle « gitan », c'est une insulte moins discriminatoire ? Ce genre d'injure est moins grave ? Qu'est-ce qu'on fait ?

Si ces gens avaient hurlé n'importe quelle autre injure raciste, l'arbitre aurait certainement interrompu le match. Au lieu de quoi, on me traite de « gitan » et c'est à moi qu'il colle un carton jaune.

À quoi ça sert de s'agenouiller, d'arborer sur soi le mot *Respect*, de se pavaner dans le clip *No racism*, si rien ne change dans les stades ?

J'ai gagné bien des championnats d'Italie, mais dans l'absolu celui-ci serait le plus gratifiant, car aucune autre équipe ne s'est autant transformée depuis mon arrivée.

Le match contre l'AS Roma a été l'ultime confirmation : chaque joueur est entré sur le terrain convaincu d'être un champion. C'est avec cette assurance que nous devons toujours jouer. Les gars n'ont peur de rien et attaquent parce qu'ils savent que nous sommes forts. Ils savent qu'ensemble, en tant qu'équipe, nous valons beaucoup plus que nos qualités individuelles.

Je ne saurais dire s'ils se sentent plus en sécurité, avec moi sur le terrain, mais ce qui est sûr, c'est que si nous devions gagner le Scudetto, ce serait le plus fantastique de l'histoire.

Et peut-être ce Scudetto gagné avec l'AC Milan serait-il la conclusion idéale de ma carrière. Mais j'ai trop peur d'arrêter et je me sens encore trop fort pour le faire.

Les chaussures de foot avec les mots « Zlatan 40 » brodés dessus, qu'on m'a offertes pour mon anniversaire, constituent un message : « J'ai quarante ans et je suis encore là. »

Je veux jouer le prochain Mondial.

J'ai d'excellents rapports avec le sélectionneur de l'équipe de Suède. Avant chaque convocation, il me téléphone, me demande comment ça va, puis il me pose toujours la même question : « Tu veux continuer ? »

La dernière fois, je lui ai répondu : « Oui, je veux jouer. Pas la peine de t'en faire. Ne me pose plus cette question. Quand je ne me sentirai plus capable de jouer en équipe de Suède, je te le dirai. »

Pour l'instant, je crois que je peux aider les gars de l'équipe à s'améliorer, comme je l'ai fait à l'AC Milan. Je n'ai rien à prouver, rien à imposer, je veux seulement être une inspiration.

Les conseils que m'a donnés Van Basten au début de ma carrière, je les ai déjà transmis aux joueurs plus jeunes. L'histoire se répète.

L'avenir semble lointain et immobile, comme ces montagnes enneigées là-bas, au-dessus des toits de Milan. En réalité, il s'avance vers moi. J'ai un peu peur de lui, mais je le regarde droit dans les yeux.

Et j'ouvre tout grand les bras.

TABLE

Avant le match

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library